

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « HISTOIRE ANCIENNE »

Les modèles grecs de la guerre

*Violences et pratiques combattantes
dans l'espace égéen entre le début du
IV^e et la fin du I^{er} siècle a.C.*

Volume 2. Annexes

Présentée et soutenue publiquement le 03 décembre 2021 par

Rémi SAOU

Sous la direction de Pierre Fröhlich

Membres du jury

Laurent CAPDETREY, Professeur, Université Bordeaux Montaigne.

Andrzej CHANKOWSKI, Professeur, Université de Poitiers.

Christel MÜLLER, Professeure, Université Paris Nanterre.

John MA, Professeur, Columbia University.

Isabelle PIMOUGUET-PÉDARROS, Professeure, Université de Nantes.

Table des Annexes

Annexe 1. Les <i>peltai</i> et les <i>aspides</i> du V^e au II^e siècle <i>a.C.</i>.....	4
Annexe 2. Lances et sarisses	40
Annexe 3. Polybe, la légion et la phalange	54
Annexe 4. Dynamiques combattantes : tableaux et données quantitatives.....	72
Annexe 5. Carte. Topographie et combats à Kaphyai (220 <i>a.C.</i>).....	94
Planches.....	95

Annexe 1. Les *peltai* et les *aspides* du V^e au II^e siècle a.C.

Le petit bouclier échancré, souvent associé à la figure de l'Amazone¹, massivement représenté dans la peinture sur céramique², est bien connu³. Il a été depuis longtemps noté que les anciens Grecs l'appelaient *πέλτη*, et qu'ils la considéraient comme d'origine thrace⁴. La distinction entre la *peltè* et le bouclier hoplitique semble assurée pour la période classique, au point qu'elle a été utilisée comme grille de lecture iconique pour l'imagerie attique⁵. Pour évoquer la construction de cette arme, on a rapproché les représentations connues avec un fragment d'Aristote expliquant que la *peltè* n'était recouverte ni de bronze, ni de cuir de bœuf, mais de peaux de chèvre et de brebis⁶. J. G. P. Best a aussi rappelé que ce type de bouclier pouvait prendre d'autres formes, notamment ronde, et que l'on connaissait déjà à l'époque classique des *peltai* recouvertes de bronze, voire d'or⁷. C'est en fait principalement par l'analyse de la documentation iconographique que l'on peut espérer faire progresser notre connaissance sur les *peltai* des V^e et IV^e siècles. Une étude de M. Verčik a ainsi établi une typologie et repéré les évolutions des premières *peltai*, de la fin de l'époque archaïque à la fin de l'époque classique⁸. Le chercheur définit avec précision quatre types, le plus tardif étant le type IV, encore en usage au IV^e siècle, dit « bouclier d'Amazone », presque circulaire mais encore échancré en son sommet⁹. Les types de la *peltè* en croissant étant bien définis, il est inutile de s'attarder plus longuement sur leur cas. En revanche, s'il a été très tôt admis que les *peltai* pouvaient, dans les sources littéraires, prendre d'autres formes que celle du bouclier

¹ On retrouve l'expression *πέλτη Ἀμαζονική* dans de nombreuses sources, notamment Plutarque, *Vie de Pompée*, XXV. La *peltè* de l'Amazone est souvent décrite dans la littérature romaine : Virgile, *Énéide*, I 490 ; XI 663 ; Sénèque, *Médée*, 214 ; Suétone, *Vie de Néron*, VI, 44, 1 ; Stace, *Silves*, V 131 ; *Thébaïde*, XII, 528 ; Pline, *Histoire Naturelle*, XII, 11, 2 ; Claudien, *L'enlèvement de Proserpine*, II, 1, 62.

² G. Lippold, « Griechische Schilde », *Münchener archäologische Studien dem Andenken Adolf Furtwänglers gewidmet*, Munich, 1909, p. 492-497 ; E. Lammert, « Schild », *RE*, Stuttgart, 1921, vol. II A, 1, col. 426 ; J. G. P. Best, *Thracian Peltasts and their Influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969, p. 3-16.

³ Il était encore en usage au IV^e siècle. N. V. Sekunda, « The Chronology of the Iphicratean Peltasts Reform », dans B. Burliga et N. V. Sekunda (éd.), *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 131-132, en fait l'arme des « peltastes d'Iphicrate » : il traduit le terme *συμμέτρος* employé par Diodore, XV, 44, 2-3, par « the same size » et considère que le bouclier inspiré de la *taka* achéménide est de taille comparable à l'*aspis* hoplitique. Mais on comprend alors mal la remarque de Diodore qui suit : bien que *συμμέτρος*, ces *peltai* protégeaient encore suffisamment le corps. Il serait inutile de le préciser si les *peltai* avaient les mêmes dimensions que les anciennes *aspides*. Surtout, le fait que Diodore rappelle qu'avant Iphicrate les Grecs se protégeaient avec des « grandes *aspides* », *μεγάλας ἀσπίσι*, et ajoute qu'elles rendaient difficiles leurs mouvements, *δυσκινήτων*, paraît clairement indiquer que c'est un critère de taille qu'il avait en tête. De toute façon, comme il a été montré, Diodore a mal compris sa source, et il reste dangereux de tirer des conclusions fermes de ce passage.

⁴ J. G. P. Best, *Thracian Peltasts*, *op. cit.*, p. 3 et note 2 pour les sources littéraires renvoyant à la *peltè* thrace.

⁵ Fr. Lissarague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Rome, 1990, p. 16 et p. 151-188.

⁶ Aristote, fragment 498 Rose. A. Snodgrass, *Arms and Armour of the Greeks*, Londres, 1967, p. 78.

⁷ J. G. P. Best, *Thracian Peltasts*, *op. cit.*, p. 3 et note 4.

⁸ M. Verčik, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung*, Rahden, 2014, p. 24-29.

⁹ La tendance, de la fin du VI^e au IV^e siècle, est à un rapprochement des deux cornes du croissant qui contribue à accentuer la courbure : M. Verčik, *ibid.*, p. 27.

échancré, les sources iconographiques n'ont que rarement été sollicitées à l'appui. Pourtant, des images existent¹⁰.

On peut en repérer au moins deux dans l'iconographie lycienne du IV^e siècle. Tout d'abord, sur le sarcophage de Payava à Xanthos, daté entre 370 et 350 par P. Demargne¹¹. Sur la partie Sud de la frise de la poutre faîtière quatre fantassins se dirigent vers la gauche¹². De leur bras gauche, ils portent de petits boucliers ronds¹³. Une partie de leur tunique ou de leur manteau, enroulée sur le bras, déborde de leurs boucliers¹⁴. Cet agencement de la tunique et du bouclier correspond à un canon artistique bien connu¹⁵. Il n'apparaît plus sur le long côté Est du soubassement du sarcophage¹⁶. Payava y est figuré à cheval et lourdement équipé. Il mène plusieurs cavaliers et fait face à des fantassins. Parmi ces derniers, les trois qui lui tiennent tête et celui gisant à terre portent le même petit bouclier rond, sans bordure, qui a été identifié sur la poutre faîtière. La particularité de ces armes est renforcée dans l'image par l'*aspis* que tient le personnage le plus à droite de la scène, qui semble encourager les combattants. Cette *aspis* descend au moins jusqu'au milieu de la cuisse de son porteur : elle est plus large que les boucliers des adversaires directs de Payava. Dès lors, il est clair que la construction de l'image permet d'identifier au premier coup d'œil plusieurs types de combattants : Payava se jette sur quatre porteurs de *peltai*, très probablement des peltastes¹⁷ qui protègent l'infanterie lourde condensée dans la figure de l'hoplite porteur d'*aspis*. Fr. Prost a rappelé que le traitement suivait des modèles grecs¹⁸, et ce dernier en reprend logiquement les catégories militaires¹⁹.

¹⁰ M. Verčič, *ibid.*, p. 28, a également supposé qu'elles pouvaient être rapprochées du témoignage d'Aristote.

¹¹ P. Demargne *Fouilles de Xanthos V. Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages*, Paris, 1974, p. 85-86 ; C. Bruns-Özgan, *Lykische Grabreliefs des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Tübingen, 1987, p. 141-146, propose une datation plus basse.

¹² P. Demargne, *Fouilles de Xanthos V, op. cit.*, pl. 38 ; F. Prost, « Un nouveau fragment du sarcophage de Payava », dans K. Konuk (éd.), Stephanéphoros. *De l'économie antique à l'Asie Mineure. Hommages à Raymond Descat*, Bordeaux, 2012, p. 371 fig. 5.

¹³ Également sur des fragments récemment mis au jour : F. Prost, *ibid.*, p. 371-372.

¹⁴ Ou alors un carré de cuir, appelé par les chercheurs anglo-saxons « *apron* » : cf. A. Schwartz, *Reinstating the Hoplite*, p. 34. On en voit un, par exemple, accroché au bouclier de l'hoplite représenté à gauche d'une scène du monument des Néréides : British Museum 855, W. A. P. Childs et P. Demargne, *Fouilles de Xanthos VIII, Le monument des Néréides et le décor sculpté*, Paris, 1989, pl. 22, 1.

¹⁵ Les exemples sont très nombreux, on peut citer la stèle funéraire d'Aristonautès, de la fin du IV^e siècle : N. Kaltsas, *Sculpture in the National Archaeological Museum*, Athènes, 2002, p. 204-205. Il fut encore suivi sur l'Autel de Pergame où Hypérion tient enroulé sur son bras gauche, qui porte un bouclier, une partie de sa tunique : Fr. Queyrel, *L'Autel de Pergame. Images et pouvoirs en Grèce d'Asie*, Paris, 2005, p. 51.

¹⁶ P. Demargne, *Fouilles de Xanthos V. Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages*, Paris, 1974, pl. 40.

¹⁷ Platon, *Protagoras*, 350a, associe totalement la *peltè* aux peltastes.

¹⁸ Fr. Prost, « Un nouveau fragment », *loc. cit.*, p. 372-373, contre l'interprétation de P. Demargne, *Fouilles de Xanthos V, op. cit.*, p. 92, qui insistait sur les éléments « indigènes » de la représentation.

¹⁹ La composition reste originale et emprunte une voie fort différente, par exemple, du sarcophage de Merehi (P. Demargne, *Fouilles de Xanthos V, op. cit.*, p. 91-93 et pl. 51, 4, 1). Alors que sur ce dernier les hoplites dominent la scène de la frise et en sont les héros victorieux, sur celui de Payava les cavaliers triomphent tandis que les hoplites sont en retrait, devancés par des peltastes qui forment le principal contingent d'ennemis. On peut rapprocher la pratique des ennemis de Payava de passages de Xénophon, *Anabase*, IV, 3, 22 ; IV, 6, 25-26 ; IV, 8, 15-18 ; V, 4, 24. R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 112-113, décrit la tactique particulière qui consiste à envoyer cavaliers et infanterie légère sur l'ennemi avec le soutien des hoplites lancés à leur suite, une « *cascading charge* ». Ici cependant, l'avant-garde des peltastes ne peut l'emporter contre Payava. Cornelius Nepos, *Vie de Chabrias*, I,

Ce sont encore très certainement des peltastes qu'il faut reconnaître sur le relief de la tombe de Tebursseli située dans la nécropole II de Limyra²⁰, daté du deuxième quart du IV^e siècle. Sur les 10 combattants visibles, neuf portent le petit bouclier rond²¹, tandis que le dixième porte une *aspis* de plus grande taille. A. Pekridou-Gorecki identifie bien deux boucliers dans l'iconographie de Limyra²², mais ne voit pas dans le plus petit une *peltè*²³. Il me semble toutefois que la présence de l'hoplite permet une identification immédiate des armes et des deux catégories de combattants, comme l'a remarqué J. Ma²⁴. Les porteurs de petits boucliers sont, comme sur le sarcophage de Payava, en première ligne et ne sont protégés par aucune armure. L'hoplite, en revanche, porte une cuirasse souple. Ce jeu d'opposition paraît clairement indiquer que les petits boucliers sont des *peltai* et leurs porteurs des peltastes. Ces derniers sont séparés en deux camps dans l'image²⁵. Le plus grand des peltastes domine le combat et a été interprété par C. Bruns-Özgan comme le défunt, Tebursseli²⁶. Il est le meneur du groupe qui ne porte pas de casques. Ces têtes sans protection rappellent trois guerriers de l'*herôon* de Trysa, daté lui aussi du début du IV^e siècle²⁷. Les trois hommes sont tête nue, sans armures et ne se défendent qu'à l'aide de boucliers sans bordure²⁸. Ici encore, ne pourrait-on pas les reconnaître comme des peltastes ?

Un relief retrouvé bien plus au Nord, sur un sarcophage daté du premier quart du IV^e siècle, mis au jour en 1998 à Çan, non loin de l'Hellespont, offre une image plus nette²⁹. Le défunt était un jeune homme dont l'âge est estimé entre 22 et 28 ans³⁰. Son sarcophage le

2 décrit la déroute des mercenaires de Chabrias, sans doute des peltastes, devant les forces d'Agésilas, et leur repli sur la phalange d'hoplites. Sur cet affrontement voir B. Bertosa, « Peltast Equipment and the Battle of Lechaeum », dans B. Burliga et N. V. Sekunda, *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 118-119.

²⁰ C. Bruns-Özgan, *Lykische Grabreliefs*, op. cit., p. 177-181, Tombe F12, pl. 33, 1 et pl. 34, 1-4. Une photo de qualité se trouve dans A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 169, n° 4. Voir surtout J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra. Studien zu Kunst und Epigraphik in den Nekropolen der Antike*, Vienne, 2012, pl. 26, pour des photos de détail et une restitution de l'ensemble de la scène.

²¹ C. Bruns-Özgan, *Lykische Grabreliefs*, op. cit., p. 178, avait déjà remarqué que le bouclier était « *einen kleinen runden Schild* ».

²² J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra*, op. cit., p. 181 et fig. 16.

²³ J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra*, op. cit., p. 182. Mais A. Pekridou-Gorecki s'appuie S. Bittner, *Tracht und Bewaffnung des persischen Heeres zur Zeit der Achaimeniden*, Munich, 1985, p. 158, qui n'étudie qu'un seul type de *peltè*, le type II de M. Verčik. Sur l'analyse de S. Bittner, voir M. Verčik, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung*, Rahden, 2014, p. 21.

²⁴ J. Ma, « Mysians on the Çan Sarcophagus ? Ethnicity and Domination in Achaimenid Military Art ? », *Historia* 57-3, 2008, p. 248.

²⁵ J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra*, op. cit., p. 89-91, les poses données aux guerriers dans l'image participent de cette distinction, comme l'a bien montré A. Pekridou-Gorecki, fig. 10.

²⁶ C. Bruns-Özgan, *Lykische Grabreliefs*, op. cit., p. 178.

²⁷ A. Landskron, *Das Heroon*, op. cit., pl. 97, I 464, fig. 1-3, dans la longue scène représentant *Les Sept contre Thèbes*.

²⁸ A. Landskron, *ibid.*, p. 210, ne semble pas les avoir remarqués car il rapporte qu'il n'y a qu'un seul type de bouclier figuré sur l'ensemble du monument, le bouclier hoplitique.

²⁹ N. Sevinç et al., « A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan », *Studia Trioca* 11, 2001, p. 383-420, fig. 11.

³⁰ N. Sevinç et al., *ibid.*, p. 406-407, rapport anthropologique de H. Kiesewetter. Son squelette porte les marques de graves blessures qui auraient été reçues lors d'une chute de cheval, peut-être lors d'une chasse ou d'un combat.

représente au combat³¹, couvert d'une armure, brandissant sa lance en supination au-dessus de sa tête et menaçant de la pointe un homme sans armure mais qui tient encore de sa main gauche un petit bouclier rond³². Derrière le cavalier se dresse un autre homme qui porte un équipement en tout point semblable à celui du vaincu³³. Ces deux hommes ont d'abord été reconnus comme des mercenaires grecs, et leurs boucliers comme des *gerra*, par rapprochement avec un passage de Xénophon³⁴ indiquant que les gardes du Roi perse l'accompagnaient à la chasse avec des *gerra* et des javelots³⁵. Cependant, outre le fait qu'il manquerait à l'équipement de ces « gardes » l'arc et le carquois que décrit Xénophon, la scène figure un combat et non une chasse. Le texte évoque bien plus les gardes du palais de Persépolis, qui portent les longs boucliers que les Grecs nommaient *gerra*, et que Pausanias, non sans raison, rapproche des *thureoi galates*³⁶. En réalité, ces petits boucliers ronds sont identiques aux *peltai* qui ont été identifiées sur les monuments lyciens et le relief de ce sarcophage atteste leur usage dans le nord-ouest de l'Asie Mineure³⁷. J. Ma a reconnu dans les deux peltastes des Mysiens³⁸.

Enfin, il faut ajouter à notre dossier les images des monnaies de la cité thessalienne de Pélinna³⁹, frappées entre la fin du V^e et la fin du IV^e siècle. Sur les monnaies d'argent étaient généralement représentés au droit un cavalier au galop, tenant une⁴⁰ ou parfois deux lances en saisie basse⁴¹ ; au revers un fantassin brandissant en main droite un javelot en saisie haute et en main gauche un bouclier rond parfois tenu avec d'autres javelots⁴². Le fantassin porte la tunique et le pétase, sa seule arme défensive étant le bouclier. Il s'agit parfois d'une *aspis* : elle descend alors jusqu'au niveau de la cuisse de son porteur et laisse voir une bordure⁴³. Cependant, dans la majorité des cas, le bouclier est d'une taille très réduite, sans bordure et ressemble en tout point aux armes des monuments lyciens⁴⁴. O. D. Hoover⁴⁵ et S. Sprawski⁴⁶ n'ont pas hésité à reconnaître en ce fantassin un peltaste. De fait, les peltastes des Thessaliens étaient réputés au

³¹ N. Sevinç et al., « A New Painted Graeco-Persian », *loc. cit.*, p. 397, fig. 13 et 14 pour des parallèles de son équipement, notamment sur un sceau de Persépolis.

³² N. Sevinç et al., *ibid.*, p. 397, fig. 15.

³³ N. Sevinç et al., *ibid.*, p. 398, fig. 16.

³⁴ Xénophon, *Cyropédie*, I, 2, 9.

³⁵ N. Sevinç et al., « A New Painted Graeco-Persian », *loc. cit.*, p. 399.

³⁶ Pausanias, X, 19, 4.

³⁷ J. Ma, « Mysians on the Çan Sarcophagus ? Ethnicity and Domination in Achaemenid Military Art ? », *Historia* 57-3, 2008, p. 247, reconnaît deux peltastes sur le sarcophage.

³⁸ J. Ma, « Mysians », *loc. cit.*, p. 247-251. Interprétation renforcée par le passage de Xénophon, *Anabase*, VI, 1, montrant un Mysien qui accomplit une danse avec des *peltai*.

³⁹ O. D. Hoover (éd.), *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, Londres, 2014, p. 98-103.

⁴⁰ O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, n° 263 p. 99 ; n°s 265 et 267 p. 100.

⁴¹ O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, n° 268 p. 100.

⁴² O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, n° 263 p. 99.

⁴³ O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, n° 263 p. 99 ; n° 279 p. 102.

⁴⁴ O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, n°s 265, 267, 268, 270 p. 100 ; n°s 280, 281 p. 102 ; n°s 282, 283, 284 p. 103.

⁴⁵ O. D. Hoover (éd.), *ibid.*, p. 98. Il suppose même que ce choix aurait pu relever d'un jeu de mots rappelant la première partie du nom de la cité.

⁴⁶ S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », dans B. Burliga et N. V. Sekunda, *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdansk, 2014, p. 96-104.

IV^e siècle. Polydamas de Pharsale rapportait aux Lacédémoniens ces paroles de Jason de Phères : « presque tout le monde, par là-bas, est bon lanceur de javelots ; si bien que notre armée a des chances de posséder aussi le meilleur corps de peltastes », σχεδὸν δὲ πάντες οἱ ταύτη ἀκοντισταὶ εἰσιν ὥστε καὶ πελταστικῶ εἰκὸς ὑπερέχειν τὴν ἡμετέραν δύναμιν⁴⁷. Isocrate, dans son discours *Sur la paix*, juge également que les Thessaliens pouvaient compter sur des « peltastes innombrables »⁴⁸. Leur arme défensive descendait peut-être de celle que l'on voit sur la stèle funéraire de Théotimos fils de Ményllos, citoyen d'Atrax, érigée à Larisa⁴⁹. Il serait tombé au combat de Tanagra, en 457⁵⁰. Couvert d'un bouclier rond sans bordure, il se prépare à lancer de sa main droite un javelot⁵¹. S. Sprawski a rapproché ce relief des monnaies de Pélinna⁵². À l'appui de cette interprétation, il faut rappeler que le texte d'Aristote expliquant les caractéristiques d'une *peltè*, cité par un scholiaste du *Rhesos* d'Euripide, serait tiré de la *Constitution des Thessaliens*⁵³. Selon Aristote, « la *peltè* est une *aspis* n'ayant pas de bordure », πέλτη ἀσπίς ἐστὶν ἴτυν οὐκ ἔχουσα⁵⁴. Il est alors très tentant d'associer le relief de Larisa à ce passage⁵⁵. Aristote aurait-il vu une de ces descendantes de la « *peltè* » de Théotimos que l'on voit sur les monnaies de Pélinna au IV^e siècle ? Son explication ne serait donc pas une définition globale du type *peltè*, mais la description de la *peltè* thessalienne. On comprendrait alors bien mieux la présence de ce passage dans la *Constitution des Thessaliens* : Aristote détaillait les caractéristiques d'une arme locale.

Au IV^e siècle donc, selon les régions, on pouvait rencontrer des *peltai* échancrées ou des *peltai* rondes. Par ailleurs, ces dernières ne formaient pas un bloc homogène, issues d'un ancêtre commun : les *peltai* thessaliennes avaient connu une évolution propre et se distinguaient des *peltai* micrasiatiques. On connaît aussi à cette période des *peltai* recouvertes de bronze⁵⁶. Daté

⁴⁷ Xénophon, *Helléniques*, VI, 1, 9, traduction CUF.

⁴⁸ Isocrate, *Sur la paix*, 118. Xénophon cite encore les innombrables peltastes thessaliens en VI, 4, 19. On les retrouve en VI, 5, 23.

⁴⁹ G. Touchais, « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1983 », *BCH* 108, 1984, p. 790. Cf. J. Bousquet, *Bull. ép.* 1988, 45.

⁵⁰ Comme l'indique son épigramme funéraire : cf. Br. Helly, « Épigramme funéraire pour Théotimos, fils de Ményllos, d'Atrax (457 av. J.-C.) », *ZPE* 148, 2004, p. 24.

⁵¹ Il s'agit bien d'un fantassin et non d'un cavalier, comme le remarque Br. Helly, *L'État thessalien. Aleuas le Roux, les tétrades et les tagoi*, Lyon, 1995, p. 227. Il note également que la stèle pourrait avoir été une réutilisation et qu'il ne faut pas nécessairement chercher à voir dans le guerrier de la stèle une représentation fidèle de Théotimos et de ses armes.

⁵² S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », *loc. cit.*, p. 105-107.

⁵³ Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit.*, p. 153-154 ; S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », *loc. cit.*, p. 108-109 et J. K. Anderson, *Military Theory and Practice*, p. 112.

⁵⁴ *Schol. Vat. ad Eurip. Rhesus*, v. 311 = fragment 498 Rose.

⁵⁵ S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », *loc. cit.*, p. 109, conclut que les Thessaliens ont connu une longue tradition d'utilisation de troupes légères, armées de javelines et de boucliers. Une mention des peltastes a d'ailleurs été restituée, « avec beaucoup de vraisemblance » selon Br. Helly, *L'État thessalien*, *op. cit.*, p. 171, par H. T. Wade-Gery, « Jason of Pherae and Aleuas the Red », *JHS* 44, 1924, p. 55-64.

⁵⁶ Xénophon, *Anabase*, V, 2, 29, raconte comment un Mysien et quelques Crétois feignirent la préparation d'une embuscade pour protéger la retraite des Grecs en captant les rayons du soleil avec le bronze de leurs *peltai*. On

de la fin du V^e ou du début du IV^e siècle, l'objet a un diamètre de 33,8 cm. Le principal argument élevé contre son identification comme arme est que huit trous de fixation sont visibles près du bord de l'objet⁵⁷. Cependant, un tel aménagement a pu être fait après la période d'utilisation de cette arme, lorsqu'elle fut consacrée, afin de faciliter son exposition. La taille réduite du bouclier d'Olympie n'était en tout cas pas incompatible avec son maniement au combat ; il serait le plus ancien témoignage archéologique d'une *peltè*.

Tous ces éléments poussent à considérer le type *peltè* comme un groupe aux limites larges, rassemblant des boucliers parfois fort différents dans leurs formes. Néanmoins, ces armes conservaieent plusieurs caractéristiques communes qui justifiaient leur appellation.

En plus des critères de poids et de taille, les *peltai* se distinguaient également par leurs systèmes de préhension. Il faut d'abord se souvenir d'un texte de Xénophon qui décrit la danse d'un Mysien à laquelle il avait assisté⁵⁸ :

« Un Mysien entra ensuite avec une *peltè* à chaque bras. Il se mit à danser, et tantôt il avait l'air de combattre contre deux adversaires, tantôt il maniait ses *peltai* comme s'il n'en avait qu'un seul, tantôt aussi il tournait sur lui-même et faisait la culbute sans lâcher ses *peltai* : c'était un beau spectacle. À la fin il dansa la persique en frappant ses *peltai* l'une contre l'autre ; il s'accroupissait, il se relevait, et tout cela il le faisait en mesure, au son de la flûte. »

μετὰ τοῦτο Μυσὸς εἰσηλθὲν ἐν ἑκατέρᾳ τῇ χειρὶ ἔχων πέλτην, καὶ τοτὲ μὲν ὡς δύο ἀντιταττομένων μιμούμενος ὠρχεῖτο, τοτὲ δὲ ὡς πρὸς ἓνα ἐχρήτο ταῖς πέλταις, τοτὲ δ' ἐδινεῖτο καὶ ἐξεκubiστα ἔχων τὰς πέλτας, ὥστε ὄψιν καλὴν φαίνεσθαι. τέλος δὲ τὸ περσικὸν ὠρχεῖτο κρούων τὰς πέλτας καὶ ὠκλαζε καὶ ἐξάνιστατο. καὶ ταῦτα πάντα ἐν ῥυθμῷ ἐποίει πρὸς τὸν αὐλόν.

Cette chorégraphie renforce l'image qui ressort des autres textes : les *peltai* étaient des armes légères, d'une manipulation aisée. Certaines avaient d'ailleurs une courroie permettant de les placer dans le dos pour gagner en mobilité. Ce geste coûta malheureusement cher aux hommes d'un village occupé par les Dix-Mille : après une attaque infructueuse contre les baraquements des Grecs, ils s'enfuirent en jetant leurs *peltai* sur leur dos⁵⁹. Certains, en sautant

retrouve dans les inventaires athéniens, au moins dès le IV^e siècle., une *πέλτη χαλκῆ*. On la voit apparaître de façon certaine en 368/7 : *IG II² 1425*, l. 257 et 1426, l. 29, et en restituer la mention dans celui de 367/6 (*IG II² 1428*, l. 206 ; 1433, l. 6-7 et 1434, l. 8) voire dans des plus anciens (*IG II² 1373*, l. 1-2, vers 400 a.C. ; *IG II² 1380*, l. 9, vers 390 ; *IG II² 1414*, l. 23, vers 385/4). L'adjectif montre qu'elle était entièrement en bronze ; on ignore s'il s'agissait d'une arme de guerre ou d'un objet votif. Cette dernière vocation a d'ailleurs été retenue pour un revêtement de bouclier en bronze retrouvé à Olympie : K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 51, pl. I, 1.

⁵⁷ K. Liampi, *Schild*, op. cit., p. 51.

⁵⁸ Xénophon, *Anabase*, VI, 1, 9-10, traduction CUF, légèrement modifiée.

⁵⁹ Xénophon, *Anabase*, VII, 4.

par-dessus les palissades, coincèrent leurs boucliers entre les pieux ; accrochés bien malgré eux, ils furent rattrapés par leurs poursuivants. L'iconographie nous montre que le système de préhension des *peltai*⁶⁰ était formé d'un ensemble de lanières permettant de les tenir de plusieurs manières⁶¹. Le document le plus explicite est le panneau du sarcophage de Çan montrant la victoire d'un cavalier sur un peltaste gisant à terre⁶². On voit très clairement comment les deux peltastes saisissent leur petit bouclier, en agrippant fermement les deux lanières qui sont au centre de l'arme. Ces courroies jouaient le rôle d'un manipulateur, tout en permettant des usages multiples : elles étaient complétées par deux autres lanières, plus grandes, fixées sur les bords extérieurs du bouclier, bien visibles dans l'image de Çan. Cette disposition permettait deux prises différentes : on pouvait saisir à la main les deux courroies centrales et profiter d'une allonge plus grande en tendant le bras, ou placer son avant-bras dans ces lanières puis prendre celle proche du bord extérieur, en poignée. L'arme devait être rapprochée du corps, mais on pouvait la tenir plus fermement⁶³.

En définitive, l'examen des sources concernant les *peltai* laissent entrevoir une évolution. Les origines de cette arme et les types qui se développèrent à la fin de l'époque archaïque ont été bien mis en évidence par M. Verčik. À l'époque classique, le type le plus récent se démarquerait par une nette augmentation de la courbure de ce bouclier⁶⁴. L'apparition d'une *peltè* totalement ronde et d'un diamètre réduit pourrait donc représenter l'achèvement du processus⁶⁵. Toutefois, les *peltai* de Thessalie, que montrerait dès le milieu du V^e siècle la stèle de Théotimos, semblent déjà former un groupe bien antérieur de *peltai* rondes. Elles auraient néanmoins connu une évolution parallèle : la documentation numismatique enregistrerait la réduction de la taille de ces armes. En tout cas, elles ne sont jamais confondues dans les textes, épigraphiques ou littéraires, avec les *aspides*. Aucun chercheur n'a défendu qu'il devrait en être autrement. La distinction à l'époque classique entre *peltè* et *aspis* passe pour une évidence. Il

⁶⁰ Certaines *peltai* sont figurées dans l'iconographie attique avec un système de préhension proche de celui des *aspides*, mais Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 152, a noté que la confusion était délibérée et relevait de choix artistiques précis.

⁶¹ L'usage de deux lanières était déjà visible dans l'imagerie attique classique : M. Verčik, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung*, Rahden, 2014, p. 41, fig. 6.

⁶² N. Sevinç et al., « A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan », *Studia Trioca* 11, 2001, p. 398, fig. 16.

⁶³ Les peltastes qui font face à Payava sur son sarcophage tiennent leurs *peltai* près du corps, le bras gauche entièrement couvert par l'arme : P. Demargne, *Fouilles de Xanthos*, t. V. *Tombes-maisons, tombes rupestres et sarcophages*, Paris, 1974, pl. 40. On voit la même prise rapprochée sur le relief de la tombe de Tebursseli : J. Borchhardt et A. Pekridou-Gorecki, *Limyra. Studien zu Kunst und Epigraphik in den Nekropolen der Antike*, Vienne, 2012, pl. 26.

⁶⁴ M. Verčik, *Die barbarischen Einflüsse in der griechischen Bewaffnung*, Rahden, 2014, p. 27.

⁶⁵ Il pourrait s'agir, pour les cas anatoliens, d'une arme locale qui reçut le nom grec de *peltè* à cause de ses caractéristiques, faisant de leurs porteurs des peltastes. Xénophon, *Helléniques*, IV, 1, 3, mentionne des peltastes paphlagoniens envoyés avec des cavaliers auprès d'Agésilas.

n'en va pas de même pour les siècles suivants. En cause, les sources concernant l'armement des forces de Philippe et d'Alexandre, qui sont très lacunaires⁶⁶.

Selon Polyen, Philippe faisait marcher ses Macédoniens avec « casque, *peltai*, cnémides et sarisses », κράνη, πέλτας, κνημίδας, σαρίσας⁶⁷. De prime abord, le passage semble clair : Polyen décrirait la panoplie ordinaire des hoplites macédoniens du IV^e siècle⁶⁸. Mais il se montre, en la matière, inconsistant : ce sont des *aspides* qu'il place entre les mains des soldats d'Alexandre qui montèrent à l'assaut d'un col tenu par des Thraces dans les montagnes de l'Aimos⁶⁹. D'un autre côté, Diodore décrit comment Alexandre monta par une échelle à l'assaut de la ville de Malles, en Inde, couvert d'une *peltè*⁷⁰. Selon Plutarque, dans le cortège qui suivait le roi en Carmanie, on ne pouvait distinguer « ni *peltè*, ni casque, ni sarisse », οὐ πέλτην, οὐ κράνος, οὐ σάρισαν⁷¹, et au Granique, Alexandre aurait porté une *peltè* au bras gauche⁷². Mais Diodore montre Alexandre équipé d'une *aspis* lors de ce même combat⁷³. Il aurait utilisé une *aspis* sur les remparts de Tyr⁷⁴, et Plutarque mentionne encore cette arme au bras d'Alexandre pendant la campagne en Inde⁷⁵. Lors de l'affrontement décisif à Gaugamèles, Alexandre demanda à ces hommes de frapper leurs *aspides* avec les sarisses pour effrayer les chevaux de l'ennemi⁷⁶. Cette discordance des sources sur les armes d'Alexandre et de son armée a servi de fondement à l'hypothèse de la disparition de la distinction entre les termes *aspis* et *peltè* à l'époque hellénistique. Les textes de Diodore et de Plutarque sont en effet irréconciliables sur l'armement d'Alexandre au Granique. Mais ils posent une sérieuse difficulté : les cavaliers ne portaient pas encore de boucliers à cette période, comme en témoigne l'iconographie. Or Alexandre a combattu à cheval au Granique. Il reste bien sûr possible que le roi ait choisi en ce jour de s'encombrer d'une arme défensive supplémentaire. Les sources ne se seraient alors simplement pas accordées sur la nature d'une arme qu'il ne porta qu'exceptionnellement à cheval. En tout cas, ce problème fragilise les interprétations qui se fondent sur ce passage. Pour la distinction entre *peltè* et *aspis*, Arrien, source incontournable sur le règne du conquérant,

⁶⁶ S. Sprawski, « Peltasts in Thessaly », *loc. cit.*, p. 103 et fig. 5.4, observant une des monnaies de Pélinna, a remarqué l'étoile en relief qui est montrée sur cette pièce de bronze du début du IV^e siècle. Il note que la concavité de l'arme et l'étoile rappelle les caractéristiques de boucliers macédoniens.

⁶⁷ Polyen, IV, 2, 10.

⁶⁸ Ainsi W. Ridgeway, *The Early Age in Greece I*, Cambridge, 1901, p. 465-466, qui faisait de la *peltè* le bouclier de la phalange macédonienne. De même B. Bar-Kochva, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, 1979, p. 65.

⁶⁹ Polyen, IV, 3, 11. Arrien, *Anabase*, I, 1, raconte également cet épisode.

⁷⁰ Diodore, XVII, 98-99. Le terme revient deux fois.

⁷¹ Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LXVII, 4.

⁷² Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVI, 7.

⁷³ Diodore, XVII, 20, 3.

⁷⁴ Diodore, XVII, 46, 2.

⁷⁵ Plutarque, *Vie d'Alexandre*, LVIII, 4.

⁷⁶ Diodore, XVII, 57, 6 ; XVII, 58, 3.

n'est pas d'une grande aide : dans l'*Anabase*, tous les boucliers grecs sont des *aspides*, comme celui de Darius⁷⁷. Il utilise probablement le terme dans un sens générique. Cette habitude se retrouve en effet dans les textes des auteurs tardifs, comme Dion Cassius⁷⁸ ou Hérodien⁷⁹. Même Pausanias s'autorise une telle utilisation du terme *aspis*⁸⁰. Il ne fut pas le premier : ainsi Denys d'Halicarnasse, sans doute pour éviter une répétition⁸¹. Arrien aurait quant à lui étendu ce procédé à l'ensemble d'une œuvre⁸². À cet égard, il faut dissocier ses écrits militaires, dans lesquels il emploie un vocabulaire varié⁸³, de l'*Anabase*, texte littéraire. Arrien a écrit l'épopée d'Alexandre en pur attique⁸⁴ : l'*aspis* est donc le bouclier grec par excellence. Aussi n'est-il pas surprenant que la seule *peltè* de l'*Anabase* soit un bouclier d'Amazone⁸⁵. En fin de compte, le dossier plaidant pour une équivalence des termes *peltè* et *aspis* reste bien maigre. Ne serait-il pas prudent de partir du principe que la terminologie des armes ne fut pas bouleversée lors des règnes de Philippe et d'Alexandre ?

Mais si l'on écarte l'idée d'une confusion des termes, comment répartir les différents boucliers dans l'armée argéade ? Les textes de Diodore sur Gaugamèles, de Plutarque sur l'épisode en Carmanie et de Polyen associent *aspides* et *peltai* aux sarisses. Les deux armes auraient donc été portées dans la phalange des Macédoniens. Malheureusement, les indices sont peu nombreux et on ne peut proposer que des hypothèses. Peut-on en faire de la *peltè* l'arme des Hypaspistes, ces ancêtres des Peltastes antigonides⁸⁶ ? Cette solution a peu pour elle et

⁷⁷ Arrien, *Anabase*, II, 6 ; III, 5, 11 ; IV, 23.

⁷⁸ Dion Cassius, *Histoires romaines*, XXXVI, 47, les soldats de Pompée ont des *aspides* ; XXXVII, 4 ; XXXVII, 53 ; XXXVIII, 5 ; XXXVIII, 49, cette fois ce sont les Germains d'Arioviste ; XXXVIII, 50 ; XL, 15 et 23. Dans sa description de la tortue formée en 36 a.C. par les soldats de Marc-Antoine, Cassius Dion distingue des *aspides* « concaves », en fait les *scuta* incurvés, des *aspides* « plates », les *scuta* inspirés du *thureos* celte : XLIX, 30. Les boucliers des Bretons de l'armée de Boudicca sont désignés comme des *aspides* : LXII, 5. De même, les boucliers des Iazyges lors de la bataille contre les forces de Marc Aurèle sur le Danube gelé : LXXI, 7, ou encore les boucliers des Calédoniens : LXXVI, 12. La liste n'est pas exhaustive.

⁷⁹ Hérodien, II, 6 ; III, 14, 47, les Bretons qu'affrontaient Septime Sévère avaient ainsi de petites « *aspides* », ici simplement des petits boucliers ; VI, 13 ; VII, 11.

⁸⁰ Pausanias, I, 41, 7, décrit un mémorial qui avait la forme d'un « bouclier d'Amazone », Ἀμαζονικῆ ἄσπίδι.

⁸¹ Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, II, 71, 1. Dans le même passage, Denys d'Halicarnasse utilise également *hoplon* pour les *peltai* des Saliens. On peut donc penser qu'*aspis* était une solution littéraire de dernier recours, toutes les autres options terminologiques ayant été épuisées.

⁸² Avec une exception : Arrien, *Anabase*, IV, 4, utilise *gerron* pour qualifier un bouclier scythe. Le terme désignait dans la prose attique le bouclier perse.

⁸³ S. Lalanne, « Arrien philosophe stoïcien. Annexe, Ordre de bataille contre les Alains (traduction française) », *Ktéma* 39, 2014, p. 74 ; Arrien, *Ordre de bataille contre les Alains*, 26 : *aspis* pour les boucliers des légionnaires du premier rang ; 17 : *thureos* pour les boucliers des Alains. L'utilisation d'*aspis* n'est pas étonnante au II^e siècle. Les légionnaires de cette période pouvaient utiliser des boucliers dont la forme évoquait cette arme : M. C. Bishop et J. C. N. Coulston, *Roman military equipment*, Oxford, 2006, p. 81. Pour une découverte archéologique d'une couverture en cuir de bouclier rond : M. C. Bishop et J. C. N. Coulston, *ibid.*, p. 84, fig. 47, n° 2.

⁸⁴ Sur la variété des usages linguistiques chez Arrien : J. Sirinelli, *Les enfants d'Alexandre. La littérature et la pensée grecques (331 av. J.-C. – 519 ap. J.-C.)*, Paris, 1993, p. 303.

⁸⁵ Arrien, *Anabase*, VII, 13.

⁸⁶ Sur le problème de l'armement des Hypaspistes : N. G. L. Hammond et G. T. Griffith, *A History of Macedonia* II, Oxford, 1979, p. 705-713. Comme le notait R. D. Milns, « The Hypaspists of Alexander III : Some Problems », *Historia* 20-2, 1971, p. 187, le nom de ce corps n'est pas d'une grande aide, car il désigne dès le V^e siècle « l'homme sous le bouclier » qui accompagne l'hoplite et porte son arme. Ainsi chez Euripide, *Les Héraclides*, 215-217, et *Les Phéniciennes*, 1213 ; Hérodote, V, 111-112 ; Diodore, XV, 87, 6 ; Plutarque, *Moralia*, 194e ;

l'hypothèse qui équipe ce corps de l'armement hoplitique traditionnel⁸⁷ semble bien plus solide⁸⁸. La *peltè* aurait donc équipé un ou plusieurs des six corps de la phalange principale de l'armée macédonienne⁸⁹, tandis que les autres auraient reçu l'*aspis* macédonienne. On peut tenter d'aller plus loin. Les *taxeis* de la phalange, dont certaines portèrent par moment les titres honorifiques de *pezhetairoi*⁹⁰, ou d'*asthetairoi*⁹¹, étaient recrutées sur une base territoriale. Trois ou quatre de ces *taxeis* étaient originaires de Haute Macédoine⁹². Parmi ces unités, l'une fut extrêmement utilisée par Alexandre pour ses opérations mobiles ou en terrains accidentés : celle des Élimiotes⁹³, commandés jusqu'en Inde par Koinos. Cette unité fut notamment chargée avec les Hypaspistes de mener l'assaut décisif contre Tyr⁹⁴. Bien qu'il soit nécessaire d'employer avec une grande prudence le déterminisme technique, il reste envisageable que ce corps ait été équipé d'armes plus légères, de *peltai*, pour faciliter ses missions. Un passage d'Arrien pourrait le confirmer : lors de la campagne contre les Assacènes, Alexandre sélectionna les Élimiotes et les Tymphaiens de Polyperchon pour l'accompagner avec les Agrianes et les archers dans une opération éclair contre les Gouraiens⁹⁵. Or, Arrien distingue

Élien, *Histoires diverses*, XI, 9 et Xénophon, *Anabase*, IV, 2, 20 ; *Helléniques*, IV, 8, 30. Les Lacédémoniens blessés au Léchaion furent récupérés par leurs hypaspistes : Xénophon, *Helléniques*, IV, 5, 14.

⁸⁷ On dote généralement les Hypaspistes de la grande *aspis* hoplitique : M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81-3, 1977, p. 326-330, p. 242. Cf. P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 101-102, note 164 pour l'historiographie du problème et les premières réflexions de H. Köchly, W. Rüstow et H. Delbrück. Un argument fort est que le corps fut renommé, sans doute du vivant d'Alexandre, « *argyraspides* » : W. W. Tarn, *Alexander the Great II, Sources and Studies*, Cambridge, 1948, p. 151-153. Ainsi Justin, *Histoire universelle*, XII, 7, 5, explique que l'unité fut appelée « *Argyraspides*, d'après ses *aspides* d'argent », *ab argenteis clipeis Argyraspidas*. Néoptolème, officier de ce corps, se moquait d'Eumène de Cardia qui accompagnait le roi avec un stylet alors que lui portait « l'*aspis* et la lance-javeline », ἀσπίδα καὶ λόγχην : Plutarque, *Vie d'Eumène*, I, 6.

⁸⁸ On pourrait ajouter au sarcophage de Sidon le témoin iconographique de la tombe d'Alkétas (à la tête d'un corps de l'armée en Inde : Arrien, *Anabase*, IV, 27), qui montre une grande *aspis* à bordure parmi les armes du défunt : A. Pekridou, *Das Alketas-Grab in Termessos*, Tübingen, 1986, p. 52-54 et 62-63, fig. 3. L'*aspis* de la tombe d'Alkétas montre que cette arme intégrait la panoplie des proches du roi.

⁸⁹ J. Rzepka, « The Units of Alexander's Army and the District Divisions of Late Argead Macedonia », *GRBS* 48, 2008, p. 39-46.

⁹⁰ Cette appellation n'avait pas le sens de « phalangite » qu'on lui a souvent prêté : cf. P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 5 ; A. Erskine, « The πεζέταιροι of Philip II and Alexander III », *Historia* 38, 1989, p. 385-393 ; E. M. Anson, « The Hypaspists : Macedonia's Professional Citizen-Soldiers », *Historia* 34, 1985, p. 247 sur le passage de la *Seconde Olynthienne* de Démosthène mentionnant les *pezhetairoi*. Pollux, *Onomasticon*, I, 175, les place dans le même groupe que les *argyraspides*. P. Goukowsky, « Makedonika », *REG* 100, 1987, p. 240-242 fait des *pezhetairoi* des membres de la garde royale. Au début du règne d'Alexandre, cette appellation aurait encore été portée par les Hypaspistes qui n'étaient pas membres de l'*agèma*. On les appelait parfois également les « autres Hypaspistes » (Arrien, *Anabase*, III, 11, 9 : οἱ ἄλλοι ὑπασπισταί), jusqu'à ce que le corps entier soit renommé *Argyraspides*.

⁹¹ Appellation rétablie dans les manuscrits par A. B. Bosworth, « ΑΣΘΕΤΑΙΡΟΙ », *CQ* 23, 1973, p. 245-253 qui pensait pouvoir associer les *asthetairoi* aux phalangites originaires de Haute Macédoine. Cette interprétation était cependant fondée sur l'idée que *pezhetairoi* aurait désigné les hommes de Basse Macédoine. P. Goukowsky, « Makedonika », *REG* 100, 1987, p. 243-248, fait des *asthetairoi* des hommes d'élite prélevés à l'occasion dans toute la phalange.

⁹² Diodore, XVII, 57, 2 ; Quinte-Curce, IV, 13, 28 ; Arrien, III, 16, 10-11.

⁹³ Arrien, *Anabase*, I, 6, 9-11 ; III, 18, 6 ; III, 20, 1 – 21, 10 ; III, 24, 1-4 et 25, 6 ; IV, 23, 5 – 24, 5 ; IV, 25, 5-7 et 28, 8 ; V, 12, 2 ; VI, 6, 1.

⁹⁴ Arrien, *Anabase*, II, 23, 2 et 24, 3.

⁹⁵ Arrien, *Anabase*, IV, 25, 6.

ces forces des « hommes les plus lourdement armés de l'armée », τούς τε βαρύτερον ὀπλισμένους τῆς στρατιᾶς⁹⁶, laissés en arrière avec Cratère. On tiendrait là l'indication que les hommes de Koinos et de Polyperchon étaient plus légèrement équipés que ceux des autres unités de la phalange. Ces deux *taxeis* venaient de Haute Macédoine. Il est donc possible que les *peltai* aient été les armes d'une partie des hommes de cette région⁹⁷. Les guerriers de Philippe qui marchaient avec casques, *peltai*, cnémides et sarisses dans la source de Polyen auraient été des Hauts Macédoniens.

Quoiqu'il en soit, passé « l'âge sombre » documentaire que représentent les règnes d'Alexandre et de Philippe, les sources ne soutiennent pas l'idée que *peltè* et *aspis* devinrent synonymes ou interchangeables, et que le second prit une valeur générique. Au contraire, plusieurs textes contredisent sans détours cette interprétation. En 209/8, lorsque la Confédération achéenne réforma l'armement de son armée, « Philopoemen (...) persuada (les Achéens) de changer le *thureos* et la lance pour l'*aspis* et la sarisse » ὁ Φιλοποίμην (...) ἔπεισεν αὐτοὺς ἀντὶ μὲν θυρεοῦ καὶ δόρατος ἀσπίδα λαβεῖν καὶ σάρισαν⁹⁸. On ne peut comprendre ce passage sans donner à *aspis* un sens plus spécifique que « bouclier », car ce sont deux boucliers qui sont ici clairement opposés, le *thureos* et l'*aspis*. De même, Arrien explique que « la *peltè* est plus petite et légère que l'*aspis* », ἡ (...) πέλτη μικροτέρα τῆς ἀσπίδος καὶ ἐλαφροτέρα⁹⁹. Les deux auteurs comparent des armes différentes, qui ont chacune leurs caractéristiques propres : dans ces passages, il est impossible de faire d'*aspis* un terme générique.

La distinction entre les deux types, évidente dans les textes épigraphiques de l'époque classique, s'est maintenue dans les inscriptions de la période hellénistique. Dans les inventaires déliens des années 278¹⁰⁰ et 273 a.C¹⁰¹, comme dans les inventaires athéniens du IV^e siècle, les *peltai*, notamment les *peltai* « recouvertes de bronze », sont soigneusement distinguées des *aspides* et des *thureoi*¹⁰². Il n'y a aucune raison de croire que les responsables de ces inventaires aient été moins consciencieux et moins précis dans leur travail que les trésoriers d'Athènes¹⁰³. De même, dans la chronique du temple d'Athènes à Lindos, datée de 99 a.C., les *peltai* sont

⁹⁶ Arrien, *Anabase*, IV, 25, 5.

⁹⁷ H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte* I, Berlin, 1920, p. 430, avait remarqué qu'Arrien mentionnait (I, 27, 8 ; III, 23, 3 ; IV, 6, 3 ; IV, 28, 8) des hoplites « légers » dans la phalange macédonienne, mais supposait que ces combattants se singularisaient par le port d'une sarisse plus courte, dont nous n'avons pas de traces. On peut rappeler qu'au IV^e siècle, leurs ennemis méridionaux, les Thessaliens, utilisaient une petite *peltè* ronde, arme locale qui aurait pu se diffuser en Haute Macédoine.

⁹⁸ Plutarque, *Vie de Philopoemen*, IX, 2, traduction CUF, légèrement modifiée.

⁹⁹ Arrien, *L'art tactique*, III, 4.

¹⁰⁰ Une πέλτη ἐπίχαλκος, *IG XI 2*, 161, C, l. 108

¹⁰¹ *IG XI 2*, 199, B, l. 87.

¹⁰² Par exemple, dans l'inventaire *IG XI 2*, 199, B, l. 86-87 : ἀσπίδες ἐπίχαλκοι.

¹⁰³

dissociées des *aspides*¹⁰⁴ : les Rhodiens avaient ainsi offert une *aspis* à la déesse pour terminer la guerre contre Ptolémée II Philadelphe¹⁰⁵ tandis que Philippe V avait consacré dix sarisses et dix *peltai*, dépouilles récupérées sur ses ennemis Dardaniens et Maïdes¹⁰⁶. Lorsque Tharsagoras fils de Stratos et Timachidas fils d'Hagesitimios, les rédacteurs de la chronique, eurent besoin d'un générique, ils employèrent *hoplon*¹⁰⁷. Autre part, ils ont décrit les offrandes avec un vocabulaire précis, comme le montre l'emploi de « sarisse »¹⁰⁸.

Le problème fondamental est la supposée ambiguïté des textes se rapportant au « bouclier macédonien », qui serait tantôt appelé *aspis*, tantôt *peltè*¹⁰⁹. L'idée que le terme *peltè* ait pu être spécifiquement attaché au bouclier des hoplites de la phalange antigonide repose pour une large part sur un texte de Plutarque. Dans son récit de la bataille de Pydna, il mentionne les *peltai* des Macédoniens¹¹⁰ :

« Au moment où l'attaque se produisait, Paul-Émile s'avança et s'aperçut que déjà les Macédoniens du corps d'élite avaient déjà enfoncé les pointes de leurs sarisses contre les *thureoi* des Romains et les empêchaient d'arriver jusqu'à eux avec leurs épées. Quand ensuite il vit les autres Macédoniens détacher leurs *peltai* de leurs épaules et, abaissant leurs sarisses à un signal donné, tenir en respect les *thureophoroi*, devant la barrière solide de ces boucliers serrés les uns sur les autres et ce front hérissé de piques, il fut surpris et il eut peur, n'ayant jamais vu un spectacle plus terrible, et souvent, dans la suite, il se rappela l'impression que cette vue lui avait faite ».

Γιγνομένης δὲ τῆς ἐφόδου, παρῆν ὁ Αἰμίλιος καὶ κατελάμβανεν ἤδη τοὺς ἐν τοῖς ἀγῆμασι Μακεδόνας ἄκρας τὰς σαρίσας προσερηρικότητας τοῖς θυρεοῖς τῶν Ῥωμαίων καὶ μὴ προσιεμένους εἰς ἐφικτὸν αὐτῶν τὰς μαχαίρας. ἐπεὶ δὲ καὶ τῶν ἄλλων Μακεδόνων τὰς τε πέλτας ἐξ ὄμου περισπασάντων καὶ ταῖς σαρίσαις ἀφ' ἐνὸς συνθήματος κλιθείσαις ὑποστάντων τοὺς θυρεοφόρους εἶδε τὴν τε ῥώμην τοῦ συνασπισμοῦ καὶ τὴν τραχύτητα τῆς προβολῆς, ἔκπληξις

¹⁰⁴ Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, fouilles de l'Acropole, 1902-1914*, Copenhague, 1941, § 9, col. B l. 54-57 ; § 23, col. C, l. 1-2.

¹⁰⁵ Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, op. cit.*, § 37, col. C, l. 97-102.

¹⁰⁶ Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, op. cit.*, § 42, col. C, l. 127-131.

¹⁰⁷ Par exemple Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, op. cit.*, § 38, 40 et 41.

¹⁰⁸ Sur les auteurs de la chronique et les choix de rédaction : N. Massar, « La 'Chronique de Lindos' : un catalogue à la gloire du sanctuaire d'Athéna Lindia », *Kernos* 19, 2006, p. 229-243, plus précisément p. 238-239 sur les dons d'armes par des souverains.

¹⁰⁹ M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1949, p. 354-356, est le premier à avoir véritablement soulevé le problème posé par la diversité des termes employés pour désigner le bouclier du phalangite, tout en rappelant qu'*aspis* était le plus fréquent. Il a été suivi par F. W. Walbank, *A historical commentary on Polybius II*, Oxford, 1967, p. 281 et W. K. Pritchett, *The Greek State at War I*, Berkeley, 1971, p. 144 et 146-150. É. Foulon, « Hypaspistes, peltastes, chrysaepides, argyraspides, chalcaspides », *REA* 98, 1996, p. 58, a tranché le problème : la distinction entre *aspis* et *peltè* aurait disparu aux III^e et II^e siècles. De même M. B. Hatzopoulos, *L'organisation de l'armée macédonienne sous les Antigonides. Problèmes anciens et documents nouveaux*, Athènes, 2001, p. 66 et 71-73.

¹¹⁰ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XIX, 1-2, traduction É. Chambry et R. Flacelière, légèrement modifiée.

αὐτὸν ἔσχε καὶ δέος, ὡς οὐδὲν ἰδόντα πώποτε θέαμα φοβερώτερον, καὶ πολλακίς ὕστερον ἐμέμνητο τοῦ πάθους ἐκείνου καὶ τῆς ὄψεως.

Lorsque les Romains parvinrent enfin à pénétrer dans les intervalles, « les Macédoniens, frappant avec leurs petits poignards les *thureoi* solides des Romains qui descendaient jusqu'aux pieds, avaient peine à soutenir avec leurs petites et légères *peltai* la décharge des pesantes épées qui traversaient toute leur armure pour atteindre leur corps. Aussi furent-ils mis en déroute », οἱ Μακεδόνες, μικροῖς μὲν ἐγχειριδίῳ στερεοῦς καὶ ποδήρεις θυρεοῦς νύσσοντες, ἐλαφροῖς δὲ πελταρίοις πρὸς τὰς ἐκείνων μαχαίρας, ὑπὸ βάρους καὶ καταφορᾶς διὰ παντὸς ὄπλου χωρούσας ἐπὶ τὰ σώματα, κακῶς ἀντέχοντες, ἐτράποντο¹¹¹. Au premier abord, on peut penser que ces textes décrivent l'ensemble du combat qui s'est livré entre la phalange macédonienne et les légions. Les *peltai* sont placées entre les mains des « Macédoniens » de l'*agèma* mais également « des autres Macédoniens » τῶν ἄλλων Μακεδόνων. Si l'on s'arrête à cette impression, les deux passages de Plutarque incitent à voir dans les *peltai* les boucliers qui équipaient la totalité des phalangites de Persée. Cependant, il faut garder à l'esprit que Plutarque ne cherche généralement pas à offrir le tableau général d'un affrontement. Loin de relever toutes les actions, il sélectionne celles qu'il juge marquantes et utiles. Ainsi, dans le récit de la bataille de Sellasie de la *Vie de Philopoemen*, Plutarque ne retient que le combat livré sur l'Évas contre les forces d'Eukleidas, le frère de Cléomène, et ne dit mot du choc décisif des deux phalanges sur la colline de l'Olympe¹¹². Lorsque l'action à laquelle a participé son héros prend fin, Plutarque ne voit plus d'intérêt à expliquer dans le détail la suite des événements. Le même constat s'impose si l'on confronte les écrits d'Arrien et de Plutarque sur la bataille de Gaugamèles¹¹³. Logiquement, le récit de la bataille de Pydna obéit à ce procédé littéraire¹¹⁴.

Une comparaison avec Tite-Live le confirme¹¹⁵. Ce dernier, qui utilisait probablement Polybe, donne une vision d'ensemble du combat¹¹⁶. Il rapporte la position des légions et des corps macédoniens qu'elles affrontèrent et surtout nous informe sur l'événement que décrit avec une abondance de détails Plutarque au début de son récit : « si (les Romains), avançant en formation massive, s'étaient lancés de front à l'assaut de la phalange rangée en bataille, comme

¹¹¹ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XX, 10, traduction CUF, légèrement modifiée.

¹¹² Plutarque, *Vie de Philopoemen*, VI, 4-11. Le récit qui se trouve dans la *Vie de Cléomène*, XXVIII, 1-8, est encore plus incomplet.

¹¹³ Arrien, *Anabase*, III, 5, 1-12 ; Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XXXIII.

¹¹⁴ N. G. L. Hammond, « The Battle of Pydna », *JHS* 104, 1984, p. 39, a bien remarqué que « *Plutarch does not describe the fighting in other parts of the battlefield* ».

¹¹⁵ Tite-Live, XLIV, 41-42.

¹¹⁶ Il ne s'attarde pas sur les sentiments qu'aurait éprouvés Paul-Émile face à la formation des Macédoniens ou sur le gendre du consul, Marcus fils de Caton, parti à la recherche de son glaive au milieu de la mêlée : Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XXI, 1-5.

le firent imprudemment, au début, les Péligniens chargeant les Peltastes¹¹⁷ (*caetrati*), ils se seraient empalés sur les piques et n'auraient pas tenu devant la ligne serrée de l'adversaire », *qui si uniuersa acie in frontem aduersus instructam phalangem concurrissent, quod Paelignis principio pugnae incaute congressis aduersus caetratos euenit, induissent se hastis nec confertam aciem sustinuissent*¹¹⁸. Plutarque notait que les premiers adversaires rencontrés étaient les hommes de l'*agèma*. Or, on sait que l'*agèma* était placée, dans les textes comme au combat, aux côtés des Peltastes. C'étaient donc ces derniers les « autres Macédoniens » qui présentèrent leurs sarisses et leurs *peltai* en suivant l'exemple de leurs voisins de rang¹¹⁹. Le corps-à-corps désespéré que dépeint Plutarque est le dernier carré de ces corps d'élite, qui firent encore face pendant l'effondrement¹²⁰.

Aux Peltastes donc des *peltai* et, si l'on suit cette logique, aux *chalkaspides*, des *aspides*. Or, les *aspides* des corps de la phalange ne sont pas absentes de la *Vie de Paul-Émile*. Au triomphe du consul, sur de nombreux chariots, étaient placées « les plus belles et les plus riches des armes macédoniennes », τὰ κάλλιστα καὶ πολυτελέστατα τῶν Μακεδονικῶν ὄπλων¹²¹, disposées ainsi : « des casques près des *aspides*, des cuirasses sur des *cnémides*, des *peltai* crétoises et des *gerra* thraces, des carquois mêlés aux mors de chevaux, et parmi tout cela des épées nues dressées en l'air et des sarisses fichées à côté d'elles », κράνη πρὸς ἀσπίσι, καὶ θώρακες ἐπὶ κνημῖσι, καὶ Κρητικαὶ πέλται καὶ Θράκια γέρρα καὶ φαρέτραι μεθ' ἰπικῶν ἀναμειγμέναι χαλινῶν, καὶ ξίφη γυμνὰ διὰ τούτων παρανίσχοντα καὶ σάρισαι παραπεπηγυῖαι¹²². L'idée que le texte de Plutarque utiliserait toujours le terme *peltè* pour désigner les boucliers macédoniens doit être abandonnée : les *aspides* sont au contraire bien isolées des boucliers crétois et thraces. Il ne peut s'agir que des *aspides* de la phalange. Dès lors, la sélection par Plutarque de l'affrontement contre les Peltastes et l'utilisation du diminutif *πελτάρια* étaient des opérations tout à fait conscientes et délibérées : l'auteur a choisi le combat le plus acharné et le corps à corps le plus déséquilibré. Mais, dans ce cas, pourquoi les *peltai* macédoniennes n'apparaissent-elles pas au triomphe de Paul-Émile ? Après la bataille de Cynoscéphales, des *πέλται Μακεδονικαὶ* avaient en effet été, selon Plutarque, exposées à celui

¹¹⁷ À ce moment de la démonstration, il convient de distinguer les Peltastes du corps royal antigonide des peltastes définis par les tacticiens, comme le fait P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 94, note 140.

¹¹⁸ Tite-Live, XLIV, 41, 9, traduction CUF, légèrement modifiée.

¹¹⁹ Le croisement des textes de Tite-Live et Plutarque laisse entendre que l'équipement de l'*agèma* était le même que celui des Peltastes, car le premier ne distingue pas l'*agèma* et englobe tous ceux qui firent face aux Péligniens comme « Peltastes », ce qui renforcerait l'hypothèse de N. V. Sekunda et P. Juhel, « The *agema* and the other Peltasts in the late Antigonid army. The lessons of the Cassandraia/Drama conscription diagramma », *ZPE* 170, p. 104-108 : l'*agèma* formerait plus précisément « l'*agèma* des Peltastes » ; P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 113-125.

¹²⁰ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XXI, 6 : « enfin, les trois mille soldats d'élite qui tenaient et combattaient en formation furent massacrés », καὶ τέλος οἱ τρισχίλιοι λογάδες ἐν τάξει μένοντες καὶ μαχόμενοι κατεκόπησαν ἅπαντες.

¹²¹ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XXXII, 5.

¹²² Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XXXII, 6, traduction CUF, légèrement modifiée.

de Flamininus¹²³. Cette absence peut trouver une explication : Tite-Live nous informe que le consul, au moment de reprendre la mer, fit embarquer « les *clipeus* de bronze dans les navires », *clupeisque aereis in naues*, autrement dit les *aspides* des *chalkaspides*¹²⁴. Toutes les autres armes rassemblées auraient été consumées dans un immense bûcher afin de consacrer ces dépouilles aux divinités. Pas toutes, si l'on suit les textes de Plutarque et de Diodore¹²⁵, mais on pourrait admettre que, des boucliers macédoniens, seules les *aspides* furent amenées à Rome. On sait que le triomphe de 167 fut soigneusement organisé, et une telle préparation pouvait impliquer une sélection pour les besoins de la mise en scène¹²⁶.

Il ressort de cette analyse que, pour la distinction *peltè-aspis*, on ne peut utiliser Plutarque pour mettre en doute Tite-Live. Mais les précisions qu'apportent ce dernier sur les boucliers ont-elles une quelconque valeur ? M. B. Hatzopoulos a pu en douter¹²⁷. Reprenons le passage de Tite-Live mentionnant les *chalkaspides*¹²⁸ : « la légion remplit l'intervalle entre les Peltastes et les phalanges, ce qui brisa la ligne ennemie. Dans son dos étaient les *caetrati*, face à elle les *clupeatos*, appelés *chalcaspides* », *intervallum, quod inter caetratos et phalanges erat, implevit legio atque aciem hostium interruptit. A tergo caetrati erant, frontem aduersus clupeatos habebat ; chalcaspides appellabantur*¹²⁹. Tite-Live est cohérent. Selon lui, les *chalkaspides* étaient porteurs du *clipeus*, ce terme étant la traduction latine d'*aspis*. C'est la première fois que ce corps est cité par l'auteur, ce qui explique la précision sur la nature de leur armement¹³⁰. Il a effectivement pour habitude de réserver dans son récit un passage, voire une simple phrase, offrant une description sommaire de l'armement d'un ennemi, lorsqu'il aborde sa première confrontation avec les Romains¹³¹. Bien entendu, Tite-Live n'est pas un archéologue. A. Rouveret a bien mis en évidence que sa description des armées samnites de la guerre de 309 repose tout autant sur des *realia* que sur un « enchevêtrement d'images et de thèmes symboliques »¹³². Elle a mis en évidence le jeu d'opposition et la série de dualités qui

¹²³ Plutarque, *Vie de Flamininus*, XIV, 1.

¹²⁴ Tite-Live, XLV, 33, 1.

¹²⁵ Diodore, XXXI, 10.

¹²⁶ R. Robert, « Les funérailles macédoniennes et le triomphe de Paul-Émile », *MEFRA* 121/2, 2009, p. 411-414.

¹²⁷ M.B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, Athènes, 2001, p. 71.

¹²⁸ K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 21 et 24, a envisagé une solution simple, mais elle est intenable : pour Tite-Live « peltastes » serait synonyme de « *chalkaspides* ». À l'appui, elle cite ainsi un passage de l'auteur : *caetrati... chalkaspidas appellabantur*. Cet escamotage change le sens de la phrase. Le passage, pris dans son ensemble, soutient une toute autre interprétation.

¹²⁹ Tite-Live, XLIV, 41, 1-2.

¹³⁰ A. J. Reinach, « La frise du monument de Paul-Émile à Delphes », *BCH* 34, 1910, p. 444.

¹³¹ C. Guittard, « Les sources littéraires et historiques concernant l'armement du légionnaire romain », dans A.-M. Adam, A. Rouveret (éd.), *Guerre et sociétés en Italie aux V^e et IV^e siècles avant J.C. Les indices fournis par l'armement et les techniques de combat*, Table-ronde E.N.S. Paris, 5 mai 1984, Paris, 1986, p. 56.

¹³² A. Rouveret, « Tite-Live, Histoire Romaine IX, 40 : la description des armées samnites ou les pièges de la symétrie », dans A.-M. Adam, A. Rouveret (éd.), *Guerre et sociétés en Italie aux V^e et IV^e siècles avant J.C. Les indices fournis par l'armement et les techniques de combat*, Paris, 1988, p. 92.

structurent ce passage¹³³. Pourquoi alors lui faire confiance sur l'armement macédonien ? Simplement parce que le projet littéraire de l'auteur ne rend pas pour autant obsolètes les données plus techniques¹³⁴. En vérité, même pour l'armée archaïque de Rome, le texte livien a de la valeur¹³⁵. Pour les guerres de Macédoine, Tite-Live a notamment suivi Polybe¹³⁶. Il lui a certainement emprunté les détails sur l'armement, dans un passage perdu des *Histoires* ou dans ses écrits spécialisés¹³⁷. Aussi fait-il preuve d'une remarquable constance dans ses textes. Chaque fois qu'il mentionne les boucliers utilisés par les autres phalangites, il emploie le terme *clipeus*. Ainsi quand il décrit la formation de combat des Macédoniens : « les alentours étaient presque entièrement boisés, ce qui gênait particulièrement la phalange macédonienne : celle-ci est en effet complètement inutilisable si elle ne forme pas, de ses lances très longues, une sorte de palissade devant ses *clipei*, ce pourquoi elle a besoin d'espace libre », *erant pleraque siluestria circa, incommoda phalangi maxime Macedonum, quae nisi ubi praelongis hastis uelut uallum ante clipeos obiecit, quod ut fiat libero campo opus est, nullius admodum usus est*¹³⁸. De même à Atrax : « les Macédoniens en ordre compact tenaient devant eux des lances d'une taille extraordinaire, alors que les *pilas* romains étaient lancés vainement contre la masse compacte de leurs *clipei* qui ressemblait à une formation en tortue », *ubi conferti hastas ingentis longitudinis prae se Macedones obiecissent, uelut in constructam densitate clipeorum testudinem Romani pilis nequiquam emissis*¹³⁹. Loin d'entrer en contradiction avec Plutarque, le récit livien le conforte. Les célèbres Peltastes antigonides étaient bien armés de *peltai*¹⁴⁰ tandis que les hoplites des autres corps de la phalange portaient des *aspides*.

¹³³ A. Rouvert, *ibid.*, p. 117-118.

¹³⁴ A. Rouvert, *ibid.*, p. 95.

¹³⁵ Sa description de la réforme attribuée à Servius Tullius, pour théorique et bien ordonnée qu'elle soit, n'entre pas en contradiction avec les sources iconographiques et archéologiques des VI^e et V^e siècles : Chr. Saulnier, *L'armée et la guerre dans le monde étrusco-romain (VIII^e-IV^e s.)*, Paris, 1980, p. 108-109 ; Fr.-H. Massa-Pairault, « 'Equus romanus – Equus latinus' (V^e-IV^e siècle) », *MEFRA* 107, 1995, p. 35 note 9 ; J. Tomczak, « Roman Military Equipment in the 4th century BC : *Pilum*, *Scutum* and the Introduction of Manipular Tactics », *Acta Universitatis Lodzianae. Folia Archaeologica* 29, 2012, p. 47-48. Des *aspides* côtoient ainsi des formes anciennes du *thureos*, comme dans le texte livien. La chronologie de Tite-Live est douteuse, et l'organisation censitaire décrite a peu de chances de remonter au VI^e siècle : J. France, *Tribut. Une histoire fiscale de la conquête romaine*, Paris, 2021, p. 34. Reste que l'armement correspond à un état antérieur à la fin du IV^e s., et que la situle de Certosa (vers 500 a.C., J. Tomczak, « Roman Military Equipment », *loc. cit.*, p. 48, fig. 3) montre précisément la juxtaposition d'une force équipée de *thureoi* et d'une autre porteuse d'*aspides*. Si Tite-Live livre certainement une image déformée de la réforme censitaire et militaire attribuée à Servius Tullius, les informations qu'il donne sur l'armement ne sont pas totalement erronées (R. Thomsen, *King Servius Tullius*, 1980, p. 182-184).

¹³⁶ Tite-Live, XXXIII, 10, 10. Si pour ses récits des hautes époques Tite-Live dut principalement composer à partir d'archives familiales (VIII, 40, 5), il avait pour les guerres en Grèce un matériau plus fiable.

¹³⁷ Force est de constater que Tite-Live tient exactement le même langage que les tacticiens, notamment Élien qui a utilisé Polybe : Élien le Tacticien, *Examen théorique de la tactique*, I.

¹³⁸ Tite-Live, XXXI, 39, 10, traduction CUF, légèrement modifiée.

¹³⁹ Tite-Live, XXXII, 17, 13.

¹⁴⁰ Pour K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 14 et 22, le « bouclier macédonien » était la *peltè* des Peltastes antigonides. Les piquiers de la phalange macédonienne auraient quant à eux été équipés de l'*aspis* hoplitique traditionnelle. Il est toutefois difficile d'imaginer comment les piquiers antigonides auraient utilisé, en combinaison avec la sarisse, la grande *aspis* hoplitique.

Il en allait de même dans l'armée réformée de la Confédération achéenne. Tite-Live nous apprend qu'au début du II^e siècle les Achéens disposaient à la fois de *caetrati* et de *clipeati*. Ainsi, en juin 197, les troupes antigonides sous le commandement d'Androsthénès furent attaquées par des forces achéennes composées pour une partie de mercenaires « et de troupes légères, pour une autre de porteurs du *clipeus* », *cum leui armatura, altera clipeati*¹⁴¹. Les Macédoniens y furent « accablés de flanc par les troupes légères et de front par les *clipeati* et les *caetrati* », *leuis armatura ab latere, clipeati caetratique a fronte urgerent*¹⁴². Ce n'est pas la dernière apparition des Peltastes achéens¹⁴³. Et ils ne sont pas une invention livienne. En effet, un texte de Polybe rappelle que le stratège Lykortas établit les Peltastes dans l'acropole de Messène après la reddition de la cité face à l'armée du *koinon*¹⁴⁴. Le don que Ptolémée V fit en 185 à la Confédération, 6 000 « armes (ou boucliers) en bronze de peltastes », ὄπλα χαλκῶ πελταστικά¹⁴⁵, était destiné à fortifier le corps d'élite de l'armée achéenne. Quant à la présence de *clipeati*, porteurs d'*aspides*, elle s'explique aisément : à Sellasie une troupe de mille Mégalopolitains avait été armée à la macédonienne par les soins d'Antigone Dôson¹⁴⁶. Les hommes de Mégalopolis conservèrent après l'affrontement leurs nouvelles panoplies, ce qui trompa les Éléens sur les hauteurs du mont Apélauron pendant l'hiver 219/8¹⁴⁷. Ce précédent, comme la forte influence du modèle macédonien¹⁴⁸, explique les choix tactiques de la réforme de 207 : une force de peltastes équipés des légères *peltai*, un corps de porteurs d'*aspides* plus lourdement armés¹⁴⁹. Lorsqu'il décrit cette réforme, Plutarque indique que l'ancien *thureos* était « léger », εὐπετής, et « fin » λεπτότης¹⁵⁰. La suite du texte laisse entendre que la nouvelle *aspis* des Achéens était tout l'inverse. Cette opposition démontre que l'*aspis* dont Plutarque équipe les Achéens était fort éloignée des *peltaria* que le même auteur place aux bras des Peltastes macédoniens à Pydna.

¹⁴¹ Tite-Live, XXXIII, 15, 5.

¹⁴² Tite-Live, XXXIII, 15, 11.

¹⁴³ Tite-Live, XXXV, 27, 5 ; XXXV, 28, 6 ; XXXV 29, 1-5 et XXXV 30, 4 ; XXXVII, 39, 9 ; Appien, *Les guerres syriennes*, VI, 31 ; Pausanias, VIII, 51, 5.

¹⁴⁴ Polybe, XXIV, 11. Certains de ces hommes avaient sans doute fait partie de la petite unité, composée de peltastes et de cavaliers, qui avait accompagné Philopoemen avant sa capture : Pausanias, VIII, 51, 5-6.

¹⁴⁵ Polybe, XXIII, 9. Il ne peut s'agir, à cette période, que d'armes défensives car les armes offensives étaient réalisées en fer : A. Snodgrass, *Arms and Armour of the Greeks*, Londres, 1967, p. 38. Dans ce passage, soit Polybe utilise *hopla* pour « boucliers », comme le pensait A. Aymard, « Les stratèges de la Confédération achéenne, de 202 à 173 av. J.-C. », *REA* 30, 1928, p. 55, soit il souhaite indiquer que le don de Ptolémée était constitué de panoplies défensives complètes de peltastes.

¹⁴⁶ Polybe, II, 65, 3.

¹⁴⁷ Polybe, IV, 69, 4-5. L'année suivante, les Achéens décrétèrent la mobilisation d'une armée de plus de 10 000 hommes dont faisaient partie 500 *chalkaspides* de Mégalopolis : Polybe, V, 91.

¹⁴⁸ Plutarque, *Vie de Philopoemen*, IX, 1-6, oppose systématiquement dans ce passage l'usage et l'ancien armement des Achéens avec les armes et tactiques des Macédoniens.

¹⁴⁹ L'*aspis* achéenne apparaît encore chez Tite-Live, XXXII, 25, 10, au bras d'Ainèsidemos de Dymè, phrourarque d'Argos, mais également chez Polybe, XI, 9, 5. Il paraît difficile de mettre en doute le témoignage de l'ancien hipparque fédéral sur la terminologie militaire achéenne.

¹⁵⁰ Plutarque, *Vie de Philopoemen*, IX, 2.

Du côté des tacticiens, l'affaire est claire. Asclépiodote indique ainsi qu'« entre les (corps des hoplites et des troupes légères) se trouve le corps des peltastes : leur *peltè* est une *aspiskè* petite et légère », τούτων δ' ἐν μέσῳ πῶς ἐστὶ τὸ πελταστικὸν σύστημα: ἢ τε γὰρ πέλιτη μικρά τις ἐστὶν ἀσπίδισκη καὶ κούφη¹⁵¹. Une telle définition n'est pas sans rappeler celle qu'aurait donnée Aristote de la *peltè* thessalienne : « la *peltè* est une *aspis* sans bordure », πέλιτη ἀσπίς ἐστὶν ἴτυν οὐκ ἔχουσα¹⁵². Dans les deux cas, la *peltè* est présentée comme une *aspis* aux caractéristiques particulières. Il ne faut pas y voir une confusion des termes, mais plutôt une comparaison. Aristote renvoyait bien à une *peltè* particulière, ronde comme une *aspis*, mais de taille réduite. De même Asclépiodote qui, dans sa description de l'armement de l'hoplite, parle « de grandes *aspides* » : l'adjectif *μεγίσταις* n'a d'autre but que d'insister sur une caractéristique essentielle de l'*aspis*, afin de mieux la distinguer de la *peltè*. La définition d'Arrien emprunte la même voie : « en effet la *peltè* est plus petite et légère que l'*aspis* », ἢ γὰρ πέλιτη σμικροτέρα τῆς ἀσπίδος καὶ ἐλαφροτέρα¹⁵³. Élien le Tacticien propose quant à lui une définition de la *peltè* encore plus dépouillée, sans faire appel à la comparaison avec l'*aspis* : « en effet la *peltè* est un bouclier petit et léger », ἢ τε γὰρ πέλιτη μικρὸν ἐστὶ καὶ ἐλαφρὸν ὄπλον¹⁵⁴. Cela ne l'empêche pas d'opposer, comme les autres, le peltaste et l'hoplite.

Sur l'*aspis* de ce dernier, les traités des tacticiens restent cohérents. Pour Asclépiodote, « la meilleure des *aspides* en usage dans la phalange est la Macédonienne, en bronze, de huit paumes, pas trop concave », τῶν δὲ φάλαγγος ἀσπίδων ἀρίστη ἡ Μακεδονικὴ χαλκῆ ὀκτωπάλαιστος, οὐ λίαν κοίλη¹⁵⁵. Élien, recopia Asclépiodote ou sa source¹⁵⁶. Ces indications donneraient à l'arme un diamètre de 64 cm¹⁵⁷. Il n'était donc pas difficile de la classer dans la catégorie des grands boucliers car elle pouvait couvrir entièrement le haut du corps de son porteur, des épaules au bas-ventre¹⁵⁸. Selon Asclépiodote, les hoplites étaient équipés « avec des grandes *aspides* », ἀσπίσι (...) μεγίσταις¹⁵⁹. Élien ajoute qu'elles étaient rondes et

¹⁵¹ Asclépiodote, *Traité de tactique*, I, 2, traduction L. Poznanski, légèrement modifiée.

¹⁵² Aristote, fragment 498 *Rose*. On reviendra sur l'iconographie que l'on peut associer à la définition d'Aristote.

¹⁵³ Arrien, *L'art tactique*, III, 4.

¹⁵⁴ Élien le Tacticien, II, 9.

¹⁵⁵ Asclépiodote, *Traité de tactique*, V, 1.

¹⁵⁶ Élien le Tacticien, XII, 1.

¹⁵⁷ N. G. L. Hammond, « A Macedonian Shield and Macedonian Measures », *ABSA* 91, 1996, p. 365. Il est suivi par Chr. Matthew, *An Invincible Beast : Understanding the Hellenistic Pike Phalanx in Action*, Batsford, 2015, p. 75-76 et 95. Les premières estimations donnaient 60 cm : M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1949, p. 354. M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81-3, 1977, p. 326. Voir Chr. Matthew, *An Invincible Beast*, *op. cit.*, p. 76 note 167 pour les autres références appuyant cette mesure.

¹⁵⁸ Comme le notait déjà G. Lippold, « Griechische Schilde », *Münchener archäologische Studien dem Andenken Adolf Furtwänglers gewidmet*, Munich, 1909, p. 501-502, le « bouclier macédonien » n'était rien d'autre qu'« eine Variante der griechischen ἀσπίς », plus étroite.

¹⁵⁹ Asclépiodote, *Traité de tactique*, I, 2.

surtout lourdes, ἀσπίσι περιφερέσι, ἀσπίδας βαρείας¹⁶⁰, par opposition à la *peltè*¹⁶¹. Il est certain que les tacticiens ne songeaient pas aux anciennes *aspides* helléniques : Asclépiodote comme Élien définissent l'équipement de l'hoplite κατὰ τὸν Μακεδόνιον τρόπον, « selon l'usage macédonien » et associent ces *aspides* à l'utilisation de la sarisse¹⁶². Le règlement militaire macédonien d'Amphipolis sur le service dans l'armée de campagne suivait la même terminologie. En effet, les hoplites qui ne portaient pas l'armement réglementaire s'exposaient à des amendes. Ils devaient verser : « pour un *kotthybos*, deux oboles ; pour un casque, la même somme ; pour une sarisse, trois oboles ; pour une *machaira*, la même somme ; pour des cnémides, deux oboles ; pour une *aspis*, une drachme », κοτθ[ύ]βου ὀβολοὺς δύο, κώνου τὸ ἴσον, σαρίσης ὀβολοὺς <ς> τρεῖς, μαχαίρας τὸ ἴσον, κνημίδων ὀβολοὺς δύο, ἀσπίδος δραχμὴν¹⁶³. Dans les textes des tacticiens comme dans l'inscription, il fait bien plus de sens de considérer *aspis* comme un terme spécifique. À l'appui de cette interprétation, on peut remarquer que, dans le règlement militaire, les termes désignant les autres armes ont été choisis avec soin : *kônos* pour les casques appartenant à cette famille, sarisse et non le plus générique *dory*, *machaira* pour le « sabre », cnémides et *kotthybos*¹⁶⁴. Pourquoi alors ne pas avoir précisé « *aspis* macédonienne » ? L'explication est simple : en effet, les passages d'Élien comme d'Asclépiodote sous-entendent que l'*aspis* macédonienne, si elle était la meilleure, n'était pas la seule en usage dans la phalange¹⁶⁵.

Nos sources parlent donc le même langage. Pourtant, l'*aspis* macédonienne n'a pas été clairement identifiée par les Modernes. Cela s'explique d'abord par le fait que le sens précis du terme *aspis* n'a que rarement été relevé¹⁶⁶, ensuite par la trop grande attention portée à la décoration en orbes du « bouclier macédonien »¹⁶⁷. Or ce n'est pas le décor qui doit retenir

¹⁶⁰ Élien le Tacticien, II, 7-8.

¹⁶¹ Élien le Tacticien, II, 9.

¹⁶² Asclépiodote, *Traité de tactique*, I, 2 et V, 1 ; Élien le Tacticien, II, 7 et XII, 1.

¹⁶³ M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 162, appendice épigraphique n° 3, B I, l. 2-4.

¹⁶⁴ M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 80.

¹⁶⁵ Asclépiodote, *Traité de tactique*, V, 1, emploie un génitif partitif révélateur : τῶν δὲ φάλαγγος ἀσπίδων ἀρίστη ἢ Μακεδονική, « des *aspides* de la phalange la meilleure est la macédonienne ».

¹⁶⁶ N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, Gdansk, 2013, p. 38-42 et 83 a formulé l'hypothèse qu'il existait bien deux types de boucliers différents dans l'armée antigonide : les boucliers de 66 cm de diamètre seraient des *peltai*, ceux dépassant les 70 cm seraient des *aspides*. Une différence de quelques centimètres paraît insuffisante pour justifier une séparation entre deux types. Pour P. Juhel, *Autour de l'infanterie d'élite macédonienne à l'époque du royaume antigonide*, Oxford, 2017, p. 113 note 188 et p. 124-130, la distinction entre *peltè* et *aspis* macédoniennes reposerait sur leur décoration et sur l'absence ou la présence d'une bordure : p. 131 note 224 et p. 237.

¹⁶⁷ Appellation héritière d'une longue tradition issue des études numismatiques du XIX^e siècle sur les monnaies des rois de Macédoine : K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 1. L'origine macédonienne a d'ailleurs été mise en doute : H. Ceka, *Questions de numismatique illyriennes*, Tirana, 1972, p. 166-167 et S. Islami, « Le monnayage de Skodra, Lissos et Genthios », *Iliria* 2, 1972, p. 385. Objections rejetées par K. Liampi, *Schild, op. cit.*, p. 47 et note 174, qui avance l'absence de découvertes archéologiques en territoire illyrien. Mais un exemplaire en bon état de conservation, daté du IV^e s., a été mis au jour en 1983 dans un tumulus de la nécropole d'Apollonie d'Illyrie : V. Dimo, « Varri një Luftëtari. Varri Nr. 56 i tumës 6 të nekropolit të Apolonisë », *Iliria* 34, 2011, p. 323-329. Il est contemporain des plus anciennes représentations du bouclier en Macédoine, mises au jour par A. Despini, « Ο τάφος της Κατερίνης », *AAA* 13, 2, 1980, p. 198-209 sur une tombe proche de la ville moderne de Katerini. Doit-on alors parler de « bouclier macédonien » ou de « bouclier illyrien » ? En

prioritairement l'attention, car c'est bien une arme qu'Asclépiodote et Élien appellent *aspis* macédonienne et non une œuvre d'art. Si K. Liampi a restreint son corpus, elle a par ailleurs noté que, pour se conformer à la définition d'Asclépiodote, il conviendrait de l'étendre de façon significative¹⁶⁸. P. Juhel et D. Temelkoski ont aussi rappelé que la dénomination commune de « bouclier macédonien » reposait essentiellement sur l'analyse stylistique et non sur les critères des tacticiens¹⁶⁹. Deux représentations devant être associées à l'armée antigonide confirment que la décoration du bouclier n'entrait nullement en compte dans la définition que les Anciens donnaient de l'*aspis* macédonienne. La première est une base en marbre de Délos du début du II^e siècle *a.C.* montrant une pile de boucliers. Les diamètres de ces boucliers, estimés entre 62 et 65 cm, permettent d'affirmer qu'il faut y voir un assemblage de « boucliers macédoniens »¹⁷⁰. Deux ont une décoration bien visible : l'une montre les motifs à orbes caractéristiques et une tête de Persée en épisème, l'autre porte une massue en relief. Ce dernier emblème fut notamment utilisé par Philippe V sur ses monnaies et un relief de Lysimacheia, comme l'a mis en évidence L. Robert¹⁷¹. La deuxième est une autre base en marbre formée de boucliers sans bordure récemment découverte sur l'Agora d'Athènes¹⁷². Le bouclier le mieux travaillé portait en épisème une massue, en tout point identique à celles de Délos et de Lysimacheia. Son diamètre de 69 cm et sa concavité en font avec certitude un « bouclier macédonien »¹⁷³. Ce décor de la massue d'Héraklès était, au même titre que le décor en orbes, un emblème de la monarchie antigonide. Ils étaient portés, au moins sous les rois Philippe V et Persée, sur des boucliers aux caractéristiques identiques¹⁷⁴, les armes du corps des

vérité, il paraît vain de rechercher l'origine exacte du bouclier décoré d'orbes. E. Janssen, *Die Kausia. Symbolik und Funktion der makedonischen Kleidung*, Thèse de doctorat, Georg-August-Universität zu Göttingen, 2007, p. 90-93, a montré qu'il ne fallait pas réduire excessivement, et surtout aux seules limites politiques du royaume de Macédoine, la diffusion d'objets interprétés comme des symboles « nationaux » macédoniens, qu'il s'agisse de la *kausia*, couvre-chef largement répandu de l'Illyrie à la Thrace, ou du « bouclier macédonien ». Cf. Strabon, *Géographie*, VII, 7, 8. Cela n'empêche pas que, comme le montre K. Liampi, « Der makedonische Schild als propagandische Mittel in der hellenistischen Zeit », dans M. B. Sakellariou (éd.), *Poikila*, Athènes, 1990, p. 162-164, ce bouclier ait été récupéré comme instrument identitaire par la monarchie antigonide. Plusieurs frappes monétaires étoliennes montraient la personnification de l'Étolie assise sur un « bouclier macédonien ». D. Knoepfler, « De Delphes à Thermos : un témoignage épigraphique méconnu sur le trophée galate des Étoliens dans leur capitale (le traité Étolo-Béotien) », *CRAI* 151, 2007, p. 1232-1235 puis 1245-1248 et fig. 12 p. 1234, a rappelé que ces frappes ont été placées chronologiquement après les années 240, et qu'elles manifestaient l'hostilité des Étoliens à cette période envers leurs adversaires septentrionaux.

¹⁶⁸ K. Liampi, *Schild, op. cit.*, p. 7.

¹⁶⁹ P. Juhel et D. Temelkoski, « Fragments de 'boucliers macédoniens' au nom du roi Démétrios trouvés à Staro Bonče (République de Macédoine). Rapports préliminaire et présentation épigraphique », *ZPE* 162, 2007, p. 165 note 5.

¹⁷⁰ K. Liampi, *Schild, op. cit.*, p. 71, pl. 12, 1 et 35, 3. Voir également : B. Rabe, *Tropaia, τροπή und σκῦλα. Entstehung, Funktion und Bedeutung des griechischen Tropaions*, Rahden, 2008, p. 179, n° 38, pl. 37 et 38.

¹⁷¹ L. Robert, « Monument de Lysimacheia », *Hellenica* X, Paris, 1955, p. 266-271.

¹⁷² J. McKesson Camp, « Excavations in the Athenian Agora, 2008-2012 », *Hesperia* 84, 2015, p. 499-503, fig. 28-30.

¹⁷³ J. McKesson Camp, *ibid.*, p. 499.

¹⁷⁴ Un troisième relief pourrait être ajoutée à ce dossier. Elle se trouve sur le monument de Djebel-Chemtou qui surplombait la ville royale de Buma, en Numidie : F. Rakob, « Architecture royale numide », dans *Architecture et société de l'archaïsme grec à la fin de la République. Actes du colloque de Rome (2-4 décembre 1980)*, Rome,

chalkaspides. Or, les découvertes archéologiques et les documents iconographiques concordent avec leur témoignage¹⁷⁵ : la majorité des « boucliers macédoniens » connus ont un diamètre compris entre 60 et 75 cm. Un bel exemplaire, ou plutôt son revêtement en bronze, a été retrouvé dans l'arsenal de Pergame. Pour expliquer cette trouvaille, U. Peltz, a avancé deux hypothèses : soit il s'agissait d'une pièce de butin¹⁷⁶, soit d'une arme appartenant à un soldat attalide. La première hypothèse interprète les trois perforations du bouclier comme des trous de fixation, permettant l'exposition, car ils sont relativement alignés. Mais on attendrait alors des trous de taille et de forme semblable. Or ces perforations sont toutes de forme différente¹⁷⁷, et il semble plus logique de les interpréter comme les stigmates de chocs reçus pendant un combat : le trou carré pourrait être dû à un saurotère, les autres à des coups de flèches, de lances ou d'épées. Rien n'interdit donc de penser que le bouclier équipait un soldat attalide ; il était endommagé à son retour à l'arsenal, et fut visiblement laissé de côté, en attente d'une réparation qui ne vint jamais. Notons que des *aspides* macédoniennes furent aussi représentées aux bras de plusieurs divinités sur le Grand Autel de Pergame¹⁷⁸, avec la vieille *aspis* hellénique à bordure. La dynastie revendiquait ainsi l'héritage grec et macédonien ; on ne conclura pas trop vite qu'elle disposa d'une phalange macédonienne, car ces *aspides* purent être utilisées sans le complément essentiel de la panoplie, la sarisse. En Bithynie, on utilisait des boucliers très proches du modèle macédonien, mais visiblement sans les sarisses.

Jusqu'à présent, tous les indices convergent. La distinction *peltè* – *aspis* se dégage sans difficulté des sources littéraires et épigraphiques concernant la période des III^e et II^e siècles *a. C.* Reste à savoir si ce que l'on entrevoit dans les textes est également perceptible dans les images. Cela implique de mesurer approximativement la taille des armes représentées. Il est possible de mesurer le diamètre d'un bouclier sur un relief en le comparant à son porteur, en établissant un rapport de taille. Cette opération pose bien entendu des difficultés : elle ne peut pas être effectuée pour toutes les représentations. En outre, on ne peut avoir aucune certitude sur la taille des individus figurés : elle a pu être exagérée, standardisée tout comme elle peut rechercher un

1983, p. 327-329. E. Polito, « Emblèmes macédoniens. Une hypothèse sur une série de boucliers de Macédoine en Numidie », *Antiquités africaines* 35, 1999, p. 43-62, a reconnu dans la frise d'armes des boucliers macédoniens. Un de ces derniers, *ibid.*, fig. 12 et 13 p. 51, devait arborer une tête de Persée et un autre, p. 47-48 et fig. 6 p. 46, une massue. E. Polito, *ibid.*, p. 63-64, a proposé de mettre en relation les monuments de Djebel-Chemtou et du Kbor Klib avec la participation des princes numides aux guerres romaines en Orient au II^e siècle.

¹⁷⁵ Tableau 2.

¹⁷⁶ U. Peltz, « Der Makedonische Schild aus Pergamon der Antikensammlung Berlin », *Jahrbuch der Berliner Museen* 43, 2001, p. 337.

¹⁷⁷ U. Peltz, « Der Makedonische Schild aus Pergamon », *loc. cit.*, p. 335, fig. 7, 8, 9, 10.

¹⁷⁸ Hécate lutte dos à dos avec le porteur d'une *aspis* macédonienne : Fr. Queyrel, *L'autel de Pergame : images et pouvoir en Grèce d'Asie*, Paris, 2005, p. 50, B. Ses dimensions peuvent être estimées entre 60 et 71 cm, pour une taille moyenne de 66 cm. Il apparaît également entre les mains d'Athéna (p. 51, A), de Phobos, d'Héphaïstos et de son adversaire (p. 50, A). Un bouclier comparable est tenu par l'un des personnages de la frise de Téléphos (p. 80, scène 24).

effet de réel. Certains chercheurs ont effectué des calculs en se fondant sur une taille moyenne, estimée à 1,70 m¹⁷⁹. Afin de limiter le risque d'erreur, lorsqu'une estimation est réalisable, il paraît préférable de procéder à trois calculs : mesurer deux rapports de grandeur « extrêmes », reconnaissant une taille de 1,60 m et de 1,90 m aux guerriers, et un rapport « moyen » pour 1,75 m. Ces différents rapports sont tous fondés sur des données anthropologiques. Contrairement à une opinion répandue¹⁸⁰, les combattants des périodes classique et hellénistique n'étaient pas tous de petite stature¹⁸¹. Pour justifier la plus haute estimation, on peut rappeler que M. Besios a mis au jour en Piérie la sépulture d'un homme en armes de grande taille : 1,96 m¹⁸² ; deux guerriers défunts d'Apollonie et d'Agios Athanasios, atteignant tous deux 1,80 m, légitiment l'estimation moyenne¹⁸³. L'estimation basse se fonde sur les données des fouilles des nécropoles du territoire de Métaponte¹⁸⁴. Il suffit ensuite d'établir un rapport d'échelle entre la taille du personnage et celle du bouclier : si le personnage fait 11 cm et le bouclier 3,5, le rapport est d'environ 3,14 ; il suffit de réappliquer ce rapport d'échelle sur des individus 1,60 à 1,90 m pour retrouver les dimensions approximatives de l'arme. L'écart entre l'estimation haute et l'estimation basse n'est pas gênant pour les calculs proposés, car le décalage produit dans l'évaluation des diamètres des boucliers dépasse rarement les 10 cm, ce qui autorise dans la très grande majorité des cas le classement des boucliers dans les catégories d'*aspis*, le type large dont le diamètre minimum se situe aux alentours de 60 cm, et de *peltè*, pour laquelle on retiendra surtout les cas inférieurs à 50 cm de diamètre.

Pour les Peltastes antigonides, deux représentations ont déjà attiré le regard des chercheurs. Il s'agit de la stèle funéraire de Zoïlos fils d'Ischomachos¹⁸⁵, retrouvée à Marvinci,

¹⁷⁹ M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 64 ; P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 26.

¹⁸⁰ A. Schwartz, « Large Weapons, Small Greeks : The Practical Limitations of Hoplite Weapons and Equipment », dans D. Kagan, Gr. F. Viggiano (éd.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Oxford, 2013, p. 166-168.

¹⁸¹ Il convient de se souvenir que les tacticiens recommandaient de placer au premier rang de l'infanterie lourde les plus grands individus : Arrien, *L'Art tactique*, 27. Cette recommandation n'implique bien entendu pas que tous les hommes servant dans les phalanges d'infanterie lourde étaient grands, mais plus simplement qu'il faut éviter un nivellement trop important en supposant une taille moyenne très basse pour tous les guerriers. Tradition qui se serait maintenue longtemps puisque Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs*, V, 460, décrit ainsi les « Macédoniens » envoyés par Antiochos de Commagène aux Romains : « des soldats du même âge, de haute taille ». Végèce, *De la chose militaire*, I, 5, rappelle qu'il fallait, sans doute sous le Haut Empire, faire au moins 1,75 m pour entrer dans les ailes de cavalerie ou les premières cohortes des légions. C'est par opposition à cette tradition et surtout par pragmatisme que Végèce explique qu'il faut privilégier la force à la taille.

¹⁸² M. Besios, « Ανασκαφές στη Βόρεια Πιερία », *AEMΘ* 6, 1992, p. 245.

¹⁸³ L'individu qui reposait sur son bouclier « macédonien » dans la tombe 56 du tumulus VI d'Apollonie : V. Dimo, « Varri një Luftëtari. Varri Nr. 56 i tumës 6 të nekropolit të Apolonisë », *Illiria* 34, 2011, p. 323. Un officier macédonien retrouvé dans la tombe d'Agios Athanasios : M. Tsimbidou-Avloniti, « Άγιος Αθανάσιος, Μακεδονικός τάφος III. Ο σπλισμός του ενγενοῦς νεκρού », dans S. Pingiatoglou et Th. Stefanidou-Tiveriou (éd.), *NAMATA, Τιμητικός Τόμος για τον Καθηγητή Δ. Παντερμαλή*, Thessalonique, 2011, p. 363.

¹⁸⁴ J. C. Carter (éd.), *The Chora of Metaponto : The Necropoleis*, Austin, 1998, pp. 5-22. Les nécropoles, notamment la plus importante, celle de Pantanello, ont été utilisées du VI^e au III^e siècle. La taille moyenne des individus mâles est comprise entre 1,62 et 1,65 m.

¹⁸⁵ K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 66-68 et pl. 9.

et d'une peinture pompéienne inspirée d'un modèle hellénistique¹⁸⁶. Zoïlos est équipé de ce qui semble être une cuirasse souple et d'une lance. Cette dernière était identifiée par M. B. Hatzopoulos comme une sarisse tenue à deux mains car la pointe ne serait pas visible¹⁸⁷. Cependant, la photographie sur laquelle s'appuyait M. B. Hatzopoulos laissait dans l'ombre la limite supérieure de la représentation. Sur celle publiée par N. V. Sekunda, on distingue la pointe de la lance¹⁸⁸. L'image diffère donc sensiblement de celle de la stèle de Nikolaos fils d'Hadymos¹⁸⁹, qui portait, à n'en pas douter, une sarisse. Or, la lance courte faisait partie de l'armement du peltaste¹⁹⁰. Mais le détail le plus important de la stèle pour l'identification de Zoïlos comme Peltaste reste son bouclier. On peut évaluer le diamètre du bouclier de Zoïlos entre 40 et 47 cm de diamètre, pour une taille moyenne de 43 cm¹⁹¹. Confronté à l'absence de parallèles, M. B. Hatzopoulos suppose une erreur du sculpteur¹⁹². Elle serait tout de même très importante, de près de 20 cm, alors qu'il existait des repères évidents et éprouvés depuis l'époque classique pour fixer les limites d'un bouclier par rapport au corps de son porteur. Zoïlos aurait-il donc été membre des Peltastes ? N. V. Sekunda pense que l'absence d'ethnique sur sa stèle funéraire indique qu'il était de la région de Marvinci, ce qui aurait fait de lui un Péonien¹⁹³. Cela ne constitue pas un obstacle à l'identification de Zoïlos comme un porteur de *peltè*. Plusieurs sources montrent en effet que les populations voisines de la Macédoine utilisaient les mêmes armes que les Macédoniens. La chronique du temple d'Athèna à Lindos mentionnait des dépouilles récupérées par Philippe V sur ses adversaires Dardaniens et Maïdes qui furent consacrées à la déesse. Parmi ces prises de guerre se trouvaient dix sarisses et dix *peltai*¹⁹⁴. Par ailleurs, Tite-Live explique que l'infanterie lourde dardanienne qui affronta Athénagoras, stratège de du roi antigonide, utilisait à cette époque une formation, « en ordre serré »¹⁹⁵ ; Végèce considérait les phalanges macédonienne, grecque et dardanienne comme des formations semblables¹⁹⁶. Aussi la découverte d'un fragment du revêtement d'une *aspis*

¹⁸⁶ N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, Gdansk, 2013, p. 40 fig. 2.14, p. 43 fig. 2.15, p. 48 fig. 2.23 et 2.24.

¹⁸⁷ M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 71.

¹⁸⁸ N. V. Sekunda, *The Antigonid Army, op. cit.*, p. 119 fig. 8.1.

¹⁸⁹ M. B. Hatzopoulos et P. Juhel, « Four Hellenistic Funerary Stelae from Gephyra, Macedonia », *AJA* 113-3, 1993, p. 425-428, fig. 3 p. 428 et. 5 p. 430.

¹⁹⁰ Asclépiodote, *Traité de tactique*, I, 2 ; Élien le Tacticien, II, 9. La lance était aussi utilisée par certains peltastes dès l'époque classique : J. G. P. Best, *Thracian Peltasts and their Influence on Greek Warfare*, Groningen, 1969, p. 7 et 141 et B. Bertosa, « Peltast Equipment and the Battle of Lechaeum », dans B. Burliga et N. V. Sekunda, *Iphicrates, Peltasts and Lechaeum*, Gdańsk, 2014, p. 117-120 et note 21. Rappelons aussi le relief de la tombe de Tebursseli.

¹⁹¹ Soit environ 40 cm pour 1,60 m, 47 cm pour 1,90 m et 43 cm pour 1,75 m. Si l'on souhaite le rapprocher de la taille minimum des « boucliers macédoniens », 60 cm, on devrait envisager que Zoïlos faisait plus de 2,40 m.

¹⁹² M. B. Hatzopoulos, *L'armée macédonienne*, p. 71, note 6.

¹⁹³ N. V. Sekunda, *The Antigonid Army, op. cit.*, p. 119.

¹⁹⁴ Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, op. cit.*, § 42, l. 127-131.

¹⁹⁵ Tite-Live, XXXI, 43, comme l'indique l'adverbe *confertim*.

¹⁹⁶ Végèce, *De la chose militaire*, II, 2.

macédonienne en Orestide portant l'inscription Αὐ[δωλέων]τος¹⁹⁷, du nom du roi des Péoniens Audoléon, successeur de Patraos, ne doit pas surprendre¹⁹⁸.

Sur la peinture de la *casa del Menandro*, représentation de la chute de Troie, Ajax porte un petit bouclier rond dont la bordure laisse clairement voir qu'il était supposé être recouvert de bronze. Son diamètre peut être évalué entre 42 et 50 cm, avec une taille moyenne de 45 cm. L'artiste a bien différencié le petit bouclier d'Ajax de celui dont Ménélas est équipé, plus imposant. P. Juhel pense qu'il serait risqué d'en tirer des conclusions historiques, observant que si Ménélas tient une *aspis*, « la façon de la porter est peu réaliste »¹⁹⁹. Il porte son bouclier de façon offensive, devant lui en relevant son bord inférieur. C'est un geste très souvent représenté, aussi bien dans l'imagerie classique²⁰⁰ que dans celle de l'époque hellénistique²⁰¹. Peu importe ici le « réalisme » du geste, il constitue avec la prise de profil du bouclier deux attitudes combattantes iconiques²⁰². On retrouve donc logiquement ces deux positions dans la peinture de Pompéi : Ménélas porte son bouclier relevé devant lui, Ajax tient le sien de profil. Certes, l'épaule de Ménélas n'est pas assez avancée. L'artiste a sans doute été mis en difficulté par la conciliation de la posture offensive avec l'élan du personnage, qui agrippe une femme par les cheveux²⁰³. Pour autant, ce constat n'invalide pas les conclusions portant sur la différence de dimensions entre les deux boucliers représentés. L'interprétation de N. V. Sekunda, qui voit dans le bouclier d'Ajax une *peltè*, peut être maintenue.

¹⁹⁷ Ch. Tsoungaris, « Παιονική ἀσπίδα στην Ὀρεστίδα τῆς Ἄνω Μακεδονίας », dans S. Drougou (éd.), *Κεράτια φιλίας. Τιμητικὸς τόμος γιὰ τὸν Ἰωάννη Τουράτσογλου*, Athènes, 2009, p. 579-589. Le revêtement a un diamètre de 70 cm et devait donc s'adapter sur une *aspis* macédonienne d'environ 65 cm.

¹⁹⁸ M. B. Hatzopoulos, *Bull. ép.* 2011, 414. La présence de ce bouclier en Haute Macédoine s'expliquerait par la participation de forces péoniennes à l'expédition de Pyrrhos de 288, dont Audoléon était le beau-père.

¹⁹⁹ P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 100 note 161, considère que les dimensions du bouclier de Ménélas « en font une arme incontestablement hellénistique ».

²⁰⁰ Parmi de nombreux exemples dans l'imagerie athénienne : *BAPD* 201635, 207624, 201339, 213436. Voir notamment la longue frise de l'*herôon* de Trysa : A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, par exemple pl. 11, I 449, fig. 3, 4, 5, 6. Une représentation en « trois dimensions » avec une figurine conservée au Louvre, provenant peut-être de Mégare, de la fin de l'époque archaïque, mettant aux prises deux guerriers tenant leur bouclier selon cette prise : *MNB* 2053. Sur cette position de combat, cf. entre autres L. Rawlings, *The ancient Greeks at war*, Manchester, 2007, p. 58-59.

²⁰¹ Voir notamment N. Proeva, « Des plaques de ceintures provenant des contrées illyriennes et de Dassarétie », dans J.-L. Lamboley et M. Paola Castiglioni (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité – V, Actes du Ve colloque international de Grenoble (8-11 octobre 2008)*, vol. II, Paris, 2011, p. 585 et fig. 8 p. 589. Les deux fantassins tenant leur position sur la gauche sont figurés dans cette même attitude offensive : ils tiennent leurs boucliers macédoniens devant eux, le bord inférieur relevé.

²⁰² Elles s'affrontent parfois, et ce dès l'époque archaïque, comme le montre un aryballe du VII^e siècle conservé au Musée de Berlin : K. Fr. Johansen, *Les vases sicyoniens*, Paris, 1924, pl. 32, I d. Sur des cratères athéniens du V^e siècle : *BAPD* 206929 ; 205305, ou encore sur le lécythe athénien 3147. Ce canon était toujours suivi à la période hellénistique, par exemple sur la frise du temple de Magnésie du Méandre : A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, 1982, p. 46, plaque 11, fig. 20, n^{os} 3 et 6 pour la posture de Ménélas, et p. 136, plaque 40, fig. 115, n^o 3 pour celle d'Ajax.

²⁰³ Représenter cette prise de bouclier n'est pas aisé. De même que le peintre de la *casa del Menandro*, un imagier du VI^e siècle *a.C.* avait été gêné dans sa composition sur une *oenochôé* athénienne : *CVA* 200058. Le bouclier du personnage de gauche s'avance tellement sur sa droite que sa tête s'en retrouve partiellement caché. Une telle avancée de l'épaule gauche paraît improbable au vu de la ligne tenue par le reste du corps.

Un troisième document doit être ajouté à ce dossier. Il s'agit du relief découvert près du village de Bulayır, proche de l'ancienne Lysimacheia²⁰⁴. « C'est un cercle de marbre blanc, brisé en haut, d'un diamètre de 33 cm, qui porte en relief une massue et une inscription »²⁰⁵, le nom du roi Philippe. L. Robert remarquait également que « le nom et l'emblème du roi sont gravés ici sur un médaillon ou sur un bouclier »²⁰⁶. E. Polito ne doute pas qu'il s'agit là d'un bouclier, car ce motif se retrouve sur des représentations de Délos et de Numidie²⁰⁷. L'inscription a été datée par L. Robert entre la belle saison de 202 et l'hiver de 199, pendant la domination de Philippe V sur la cité²⁰⁸. Il me semble que l'on peut voir dans ce relief une représentation aux dimensions presque naturelles d'une *peltè* macédonienne²⁰⁹. Son diamètre est très proche de celui de la *peltè* en bronze d'Olympie, d'un diamètre de 33,8 cm²¹⁰. Si cette identification s'avérait juste elle montrerait que, comme pour les *aspides* macédoniennes, la décoration n'avait pas d'impact dans la définition du type des *peltai* macédoniennes. Elles pouvaient porter des orbes, comme celle de Zoïlos, ou la massue, comme celle de Lysimacheia.

Enfin, il existe peut-être un exemplaire archéologique de *peltè* parvenu jusqu'à nous. En 2002, les fouilles de la nécropole de Lychnidos²¹¹ ont mis au jour une tombe à armes datée par le mobilier exhumé du III^e siècle. Le casque en fer, l'umbo à arêtes, le fourreau d'épée et la chaîne de suspension de ce dernier, types bien connus dans l'armement celtique, situent cette panoplie au milieu de La Tène C1²¹². Les archéologues ont également mis au jour dans cette sépulture une « bosse » en fer de près de 40 cm de diamètre qu'ils avaient tout d'abord identifiée comme un umbo²¹³. Mais, comme ils l'ont remarqué, les umbos circulaires ne sont que très tardivement attestés dans le monde celte²¹⁴. Dans les Balkans, de la Dalmatie à la Thrace, ils apparaissent au plus tôt dans des contextes archéologiques de la fin du II^e siècle *a.C.*²¹⁵ La datation de la tombe de Lychnidos ne peut être descendue si bas. De plus, un diamètre de 40

²⁰⁴ L. Robert, « Monument de Lysimacheia », *Hellenica* X, Paris, 1955, p. 266-271 et pl. XXXV.

²⁰⁵ L. Robert, *ibid.*, p. 261.

²⁰⁶ L. Robert, *ibid.*, p. 268.

²⁰⁷ E. Polito, « Emblèmes macédoniens. Une hypothèse sur une série de boucliers de Macédoine en Numidie », *Antiquités africaines* 35, 1999, p. 47-48. B. Rabe, Tropaia, τροπή und σκῦλα. *Entstehung, Funktion und Bedeutung des griechischen Tropaions*, Rahden, 2008, p. 124, pense également que le relief représente un bouclier.

²⁰⁸ L. Robert, « Monument de Lysimacheia », *loc. cit.*, p. 269.

²⁰⁹ B. Rabe, Tropaia, τροπή, *op. cit.*, p. 124, rappelle que les autres représentations d'armes qu'elle a rassemblées ont un diamètre compris entre 0,62 et 1,015 m. Ce sont des *aspides*, proches du type hellénique ou du type macédonien.

²¹⁰ K. Liampi, *Der makedonische Schild*, Bonn, 1998, p. 51 et pl. I, 1.

²¹¹ M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, « Ein keltischer Krieger in Lychnidos Ohrid, Mazedonien », *Folia Archaeologica Balkanica* 2, 2012, p. 181-196.

²¹² M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, *ibid.*, p. 186.

²¹³ M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, *ibid.*, p. 187, fig. 2.9.

²¹⁴ M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, *ibid.*, p. 189.

²¹⁵ A. Gaspari, R. Masaryk, M. Novšak, « The shield boss from Emona (Ljubljana) : Celtic weaponry in an Early Roman context », *Vjesnik Arheološkog muzeja u Zagrebu* 46, 2014, p. 62. La pièce de Lychnidos se rapproche encore moins du type Minusio qui s'inscrit dans la transition entre La Tène moyenne et La Tène finale. Elle constituerait également le plus méridional des umbos circulaires découverts. Les trouvailles archéologiques se concentrent principalement dans la vallée du Danube : voir la carte de répartition proposée p. 74.

cm n'a jamais été répertorié pour un umbo circulaire²¹⁶. Les inventeurs ont finalement préféré, à juste titre, y voir un bouclier, allant jusqu'à le rapprocher du bouclier macédonien²¹⁷. Plus précisément, il s'agit probablement du revêtement d'un bouclier, une arme ronde et concave, de 40 cm de diamètre. Le matériau utilisé, le fer, peut surprendre, mais on connaît en Macédoine même plusieurs fragments de couvertures en fer de bouclier²¹⁸. L'absence de parallèles de ce type d'arme dans le monde celtique force à supposer qu'il s'agit d'une arme locale. Elle ne peut appartenir qu'au groupe des *peltai*, et prouverait l'existence et l'utilisation de ces boucliers dans un espace frontalier du royaume macédonien. Rappelons que la chronique du temple d'Athéna à Lindos enregistrerait la consécration de *peltai* dardaniennes par Philippe V²¹⁹. Se trouverait alors dans la sépulture le résultat d'un croisement des pratiques militaires celtiques et locales. La *peltè* macédonienne était au fond très proche dans ses dimensions des targes écossaises des XVII^e-XVIII^e siècles (entre 40 et 50 cm)²²⁰, une arme destinée au corps à corps. Lorsque le Peltaste utilisait une lance légère²²¹, il avait la possibilité de l'utiliser à deux mains, comme une sarisse, ajoutant ainsi plus de force à ses coups ; la *peltè* restait maintenue sur le bras. Cette saisie, si elle fut jamais pratiquée, aurait été contextuelle, les usages dominants restant probablement les prises haute et basse à une main, la première permettant le lancer quand l'occasion se présentait, la seconde offrant un maniement moins exténuant.

Si l'on quitte le cadre antigonide, on trouve d'autres représentations de *peltai*. Des *peltai* recouvertes de bronze apparaissent également dans la correspondance entre la cité de Kymè et le dynaste Philétairos, que la première fit graver²²². Les lettres nous apprennent que Kymè demanda et obtint, dans les années 260, 600 πέλται ἐπιχάλκοι, qu'elle confia à une partie de ses citoyens. La nature du don avait probablement été influencée par les demandes des ambassadeurs. En effet, dès le premier décret et avant même que le dynaste n'annonce dans sa

²¹⁶ A. Gaspari, R. Masaryk, M. Novšak, « The shield boss », *loc. cit.*, p. 64, entre 25 et 30 cm à la Tène D1. Autour de 20 cm à la Tène D2 : A. Gaspari, R. Masaryk, M. Novšak, *ibid.*, p. 67-68 ; D. Božič, *Late La Tène – Roman cemetery in Novo mesto : Ljubljanska cesta and Okrajno glavarstvo*, Ljubljana, 2008, p. 52-54, fig. 25. Sur la diminution du diamètre au début du I^{er} siècle a. C., voir T. Bochnak, « Early Circular Umbones of the Przeworsk Culture : The Role of the Local Tradition and Celtic Influences on the Diversity of Metal Parts of Shields at the Beginning of the Late Pre-Roman Period », *Analecta Archaeologica Ressoiviensia* 1, 2006, p. 180-186.

²¹⁷ M. Guštin, P. Kuzman, V. Malenko, *ibid.*, p. 191. Ce parallèle se justifierait par la décoration dentelée qui jouxte la bordure extérieure et rappelle les accroches que l'on retrouve sur le bouclier de Pharnace et celui mis au jour à Pergame.

²¹⁸ P. Juhel, *Armes, armement et contexte funéraire dans la Macédoine hellénistique*, Gdansk, 2017, p. 33 à Vergina et à Lefkadia en Macédoine, au début de l'époque hellénistique et p. 41 à Hagios Athanasios, à la fin du IV^e siècle. Pour un témoignage littéraire de l'époque classique sur une « *aspis* cerclée de fer » : Euripide, *Les Phéniciennes*, 1130. Notons qu'il n'est pas indiqué dans la chronique que les *peltai* étaient ἐπιχάλκοι.

²¹⁹ Chr. Blinkenberg, K. F. Kinch, *Lindos II, op. cit.*, § 42, l. 127-131.

²²⁰ E. Corp et Gr. Rimer, « The weapons of Bonnie Prince Charlie – a new examination », *Arms & Armour* 17, 2020, p. 59-60 pour leur utilisation pendant la révolte jacobite de 1745, p. 69 pour les dimensions. Voir aussi J. M. Hill, « Killiecrankie and the Evolution of Highland Warfare », *War in History* 1, 1994, p. 126, pour le XVII^e siècle.

²²¹ Voir *infra* Annexe 2. « Lances et sarisses ».

²²² SEG L 1195.

lettre qu'il dispose d'une réserve de *peltai*²²³, les Kyméens indiquent que sont demandées des *πέλται ἐπιχάλκοι*²²⁴. Il serait étonnant qu'ils aient modifié leur décret au moment de la gravure. En outre, il est révélateur que seuls les décrets de la cité se montrent véritablement précis quant aux armes obtenues, avec l'ajout de l'adjectif *ἐπιχάλκος*²²⁵. La lettre de Philétairos se contente de rappeler qu'il possédait un stock de 1000 *peltai*, et qu'il en offrait 600. Les Kyméens avaient donc envoyé leurs ambassadeurs avec des instructions pour un éventuel achat, commande qui orienta le don du dynaste. Mais pour parer quelle menace ? Difficile de trancher car comme le remarquait Ph. Gauthier, « la cité de Kymè veut renforcer sa défense, mais l'ennemi n'est pas désigné »²²⁶. Les mesures du décret touchant à l'entretien, la réparation et la surveillance de l'état des boucliers montrent que la cité, si elle s'équipait dans l'urgence, comptait préserver cette force de peltastes²²⁷. La nature exacte de ces armes peut faire l'objet de plusieurs interprétations : on peut considérer qu'il s'agissait de *peltai* macédoniennes, et que les Kyméens cherchaient à former un corps équipé à la façon des Peltastes macédoniens. Après tout, la cité de Mégalopolis eût un temps un corps équipé sur le modèle des *chalkaspides*, grâce à un don d'Antigone Dôson. Mais ces *peltai* recouvertes de bronze purent aussi être utilisées à la manière crétoise, avec des armes de jet. Les textes ne permettent pas de trancher.

On dispose également d'autres images. Sur certaines d'entre elles, l'arme possède une bordure : la frise du temple de Magnésie du Méandre, montrant une Amazonomachie, montre des Amazones, dont l'arme iconique est la *peltè*, portant en plus de leurs boucliers échancrés habituels²²⁸, des petits boucliers ronds, avec²²⁹ ou sans bordure²³⁰. Le premier est d'ailleurs tenu à bout de bras, prise spécifique aux *peltai* des siècles précédents²³¹. La bordure, si étroitement associée à l'*aspis* à l'époque classique, ne paraît plus être un élément de distinction valable entre la *peltè* et l'*aspis*. Au total, une dizaine de documents pourrait être rapprochée des images macédoniennes²³². Ce dossier iconographique des *peltai* hellénistiques forme un ensemble cohérent, réunissant de petits boucliers ronds dont le diamètre aurait généralement été compris entre 30 et 50 cm.

²²³ SEG L 1195, l. 18.

²²⁴ SEG L 1195, l. 7.

²²⁵ SEG L 1195, l. 7 et l. 24-25.

²²⁶ Ph. Gauthier, *Bull. ép.* 2001, 373 (à propos de G. Manganaro, « Kyme e il dinasta Philetairos », *Chiron* 30, 2000, p. 403-414).

²²⁷ Sur ces mesures, voir P. Fröhlich, « *Logistèrion*, à propos d'une inscription de Kymè récemment publiée », *REG* 117, 2004, p. 63-71 et 79-80.

²²⁸ A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, 1982, p. 56, plaque 13, fig. 30-2 et 33-11.

²²⁹ A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis, op. cit.*, p. 36, plaque 6, fig. 15-2.

²³⁰ A. Davesne, *ibid.*, p. 24, plaque 2, fig. 5-3.

²³¹ Comme on le voit bien sur le sarcophage de Çan : N. Sevinç et al., « A New Painted Graeco-Persian Sarcophagus from Çan », *Studia Trioca* 11, 2001, p. 389, fig. 16. Ici, l'iconographie des Amazones ne semble pas entretenir un « espace de la confusion », comme le définit Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 33.

²³² Tableau 1.

Les écrits de Tite-Live paraissent donc bien informés. En effet, la comparaison de la *peltè* avec la *caetra* est pertinente : on sait que les plus petites des *caetrae* faisaient environ quarante centimètres de diamètre²³³. Par ailleurs, le cheminement inverse est attesté puisque Diodore emploie le terme *peltè* pour désigner le petit bouclier ibérique²³⁴. Le fait que l'on retrouve des « peltastes » en Hispanie au I^{er} siècle *a.C.* dans les récits de Plutarque²³⁵ et d'Appien²³⁶ ne doit donc pas étonner : César indique que dans les forces fidèles à Pompée se trouvaient des *cohortes caetratae* auxiliaires²³⁷. Plutarque et Appien ont emprunté la même voie que Tite-Live, mais cette fois pour traduire *caetrati* en grec.

Le rapprochement du terme *ochanon* avec la corde qui parcourait la périphérie de la face interne du bouclier²³⁸ offre l'occasion de revenir sur un passage difficile de Plutarque. Celui-ci, à propos des réformes entreprises par le roi de Sparte Cléomène III, précise : « il compléta le corps civique avec l'élite des périèques, forma un corps de quatre mille hoplites, et leur apprit à se servir, au lieu de la lance, de la sarisse, que l'on tient à deux mains, et à porter le bouclier par une courroie, et non par un brassard », ἀναπληρώσας δὲ τὸ πολίτευμα τοῖς χαριεστάτοις τῶν περιοίκων, ὀπίστας τετρακισχιλίους ἐποίησε, καὶ διδάξας αὐτοὺς ἀντὶ δόρατος χρῆσθαι σαρίσῃ δι' ἀμφοτέρων καὶ τὴν ἀσπίδα φορεῖν δι' ὀχάνης, μὴ διὰ πόρπακος²³⁹. Ce passage a été interprété de longue date comme la preuve que les boucliers des phalanges hellénistiques ne possédaient pas le même système de préhension que les anciennes *aspides*²⁴⁰. Chr. Matthew a toutefois plaidé en faveur de la continuité. Il a notamment remarqué que le bouclier qui équipe Nikolaos fils d'Hadymos sur sa stèle funéraire ne pouvait pas simplement être maintenu par une courroie, mais que la façon de porter l'arme impliquait l'emploi d'un *porpax*²⁴¹. À cette observation s'ajouterait un argument technique : cet agencement ne saurait offrir une protection sûre dans un combat rapproché car le bouclier ne pourrait être maintenu en place. Cette dernière opinion, cependant, doit être rejetée. Une planche d'A. van Breen montre très bien comment les piquiers des Nassau assuraient la stabilité de leurs boucliers sans avoir à recourir au

²³³ F. Quesada Sanz, *El Armamento ibérico. Estudio tipológico, geográfico, funcional, social y simbólico de las armas en la Cultura Ibérica (siglos VI-I a.C.)*, Montagnac, 1997, p. 603. Voir entre 30 et 40 cm selon certaines sources iconographiques : F. Quesada Sanz, *ibid.*, p. 519.

²³⁴ Diodore, V, 34, 4-7.

²³⁵ Plutarque, *Vie de Sertorius*, XII, les « peltastes » furent d'ailleurs levés en Lusitanie.

²³⁶ Appien, *Les guerres civiles*, V, 140 : une attaque nocturne de Pompée avec 300 « peltastes ».

²³⁷ César, *Commentaires sur la Guerre civile*, I, 55 ; I, 48, 7 ; I, 70. Voir F. Quesada Sanz, *El Armamento ibérico, op. cit.*, p. 526.

²³⁸ Voir R. Saou, « La terminologie du bouclier hoplitique », REA (à paraître).

²³⁹ Plutarque, *Vie de Cléomène*, XI, 3, traduction CUF, légèrement modifiée.

²⁴⁰ Chr. Matthew, *An Invincible Beast, op. cit.*, p. 95, note 13, pour la bibliographie sur ce sujet.

²⁴¹ Chr. Matthew, *An Invincible Beast, op. cit.*, p. 95. Effectivement, le bord supérieur de l'*aspis* macédonienne remonte largement au-dessus de l'épaule gauche de son porteur.

brassard²⁴². La pique est tenue en position haute, la main et le bras gauche ramenés le plus près possible du corps. Dans cette posture, la main, le bras en « V » et l'épaule gauche, plaqués contre l'arme défensive, constituent autant de points d'appui pour le maintien du bouclier, seulement retenu par une courroie. Si l'on suppose que les Lacédémoniens employèrent leurs *aspides* d'une façon semblable, alors le passage de Plutarque serait très clair : ils auraient appris à porter leurs boucliers par l'*ochanè*, la corde qui servait de courroie de suspension. Pour autant, le modèle proposé par Chr. Matthew ne devrait pas être totalement écarté. Sa reconstruction repose sur l'association du brassard et de la poignée, la main gauche passant à travers les deux éléments, sans agripper le second²⁴³. Si l'on suit cette solution, il faudrait traduire φορεῖν par « diriger », « conduire » : les Lacédémoniens auraient appris à diriger leurs *aspides* avec une main passée au travers de l'*ochanè*²⁴⁴.

Ces *aspides* hellénistiques différaient en tout cas des *peltai* : leur système de préhension paraît en effet très proche de celui des *peltai* du IV^e siècle. Ajax, dans la *casa del Menandro*, porte une *peltè* macédonienne qui laisse apparaître sur sa face intérieure plusieurs lanières. N. V. Sekunda a proposé une restitution de l'agencement des trois courroies²⁴⁵. Deux sont proches du bord extérieur, la troisième est au centre. Ajax a passé son bras gauche à travers les deux premières lanières et tient de son index celle qui se trouve sur le bord extérieur opposé. L'une des courroies du bord extérieur aurait pu être utilisée pour porter l'arme sur le dos, pratique qui rappellerait un usage de l'époque moderne. Cecil, dans son manuscrit « *The dutie of a private soldier* », indiquait que, dans l'armée néerlandaise, lors de la marche, le bouclier du piquier pendait sur le dos de son porteur, retenu par une courroie. Lorsqu'il devait être utilisé, il était ramené en position frontale par l'effacement de l'épaule gauche ; l'arme glissait naturellement devant²⁴⁶. Ce geste rappelle de manière frappante celui des Peltastes à Pydna qui, selon Plutarque, « firent glisser (ou détachèrent) de leur dos (ou de leurs épaules) leurs *peltai* », τὰς τε πέλτας ἐξ ὤμου περισπασάντων²⁴⁷. Comme leurs ancêtres, les *peltai* macédoniennes avaient

²⁴² A. van Breen, *Neuwe Nassauwische Waffen-Handlung von Schilt, Spies, Rappier und Targa*, La Hague, 1617, pl. 9. Le brassard était bien présent mais n'était utilisé qu'après l'abandon de la pique, lorsque l'épée était sortie.

²⁴³ Chr. Matthew, *An Invincible Beast*, op. cit., pl. 9-10, fig. 8, comme déjà les *aspides* à bordure plus anciennes.

²⁴⁴ Il existe encore d'autres possibilités : au XVI^e siècle, un Maître d'armes italien de la Renaissance, Achille Marozzo, employait une pertuisane en combinaison avec la *rotella*, un bouclier rond principalement utilisé en Italie : F. Cognot, *L'armement médiéval : les armes blanches dans les collections bourguignonnes. X^e - XV^e siècles*, Thèse soutenue à l'Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2013, p. 486-487. Son système de préhension, les dimensions et la convexité de ce bouclier en faisait une arme proche par bien des aspects de l'*aspis* macédonienne : F. Cognot, *ibid.*, p. 486 note 660, qui suppose d'ailleurs que le succès de cette arme dans la péninsule était en partie dû à sa ressemblance avec celle des anciens Grecs. L'une des combinaisons impliquait de lâcher la prise du bouclier et de venir placer la main gauche sur la hampe de la lance. Le bouclier n'était alors retenu que par le brassard central. Le but de l'opération était évidemment de porter le coup avec plus de force, en saisissant à deux mains l'arme d'hast.

²⁴⁵ N. V. Sekunda, *The Antigonid Army*, Gdansk, 2013, p. 48, fig. 2.24.

²⁴⁶ Le passage de la position de marche à la position de combat est illustré en trois étapes par A. van Breen, *Neuwe Nassauwische Waffen-Handlung*, op. cit., pl. 4 à 6.

²⁴⁷ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, XIX, 1.

donc un système de préhension original, permettant des usages multiples²⁴⁸. Agencement qui représentait probablement encore, avec la taille et le poids, un autre critère de distinction avec les deux autres types de boucliers de l'époque hellénistique, les *aspides* et les *thureoi*.

Au milieu de toutes les innovations militaires de l'époque hellénistique, qu'est devenue la grande *aspis* à bordure hellénique ? Élément essentiel de l'imagerie des V^e et IV^e siècles²⁴⁹, principale pièce de l'équipement récupérée et placée sur un trophée après un combat²⁵⁰, sa prééminence fut sérieusement remise en question par les évolutions militaires des IV^e et III^e siècles. Pourtant, ce type de bouclier ne disparut pas avec Chéronée.

Pour la période des conflits entre Diadoques, on dispose d'une preuve archéologique. Deux revêtements de grandes *aspides* en bronze, dont l'un avait un diamètre compris entre 99 et 94 cm, ont été mis au jour en 1994 dans le sanctuaire de Déméter, du Héros et des Dioscures à Messène²⁵¹. L'inscription que porte la feuille de bronze la mieux conservée est datée de la fin du IV^e ou du début du III^e siècle. La consécration de ce bouclier a donc été mis en relation par P. Themelis avec l'assaut et la prise de la ville par Démétrios en 295. Encore à Messène, le même chercheur a rapproché une base comportant quatre grandes *aspides* à bordure en relief, retrouvée dans le gymnase de la cité, d'une liste de soldats tombés au combat de Makistos contre les Spartiates²⁵², dans la première moitié du III^e siècle²⁵³. On peut mettre en parallèle la découverte archéologique et la base aux boucliers pour appuyer l'idée que le type de la grande *aspis* hellénique était encore largement en usage dans la région au début du III^e siècle. La situation dans le reste de l'espace égéen ne devait pas être différente. Les *aspides* que laissèrent tomber à leur pied les Athéniens pour saluer Démétrios à son arrivée au Pirée en 304 étaient sans doute de ce type²⁵⁴. Les jetons athéniens du III^e siècle montrent d'ailleurs cette arme, marquée en épisème d'un *alpha*²⁵⁵. Les *aspides* qu'opposèrent les Spartiates aux hoplites de

²⁴⁸ Rappelons également le cas de la *peltè* de la frise de Magnésie du Méandre, portée à bout de bras comme sur le sarcophage de Çan : A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, 1982, p. 36, plaque, 6, fig. 15-2

²⁴⁹ Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris, 1990, p. 76-77, au même titre que le bouclier « béotien » héroïque.

²⁵⁰ Br. Rabe, *Tropaia, τροπή und σκῦλα. Entstehung, Funktion und Bedeutung des griechischen Tropaions*, Rahden, 2008, p. 183 et n°48, pl. 43, pour le célèbre trophée de la bataille de Leuctres.

²⁵¹ P. Themelis, « Ανασκαφή Μεσσήνης », *ΡΑΑΗ* 149, 1994, p. 84-85, fig. 9. Pour l'analyse technologique, voir V. Stamatopoulou, *Όπλον : η αργολική ασπίδα και η τεχνολογία της*, Thèse de doctorat, Université de Thessalonique, 2004, p. 33-35, fig. 3.

²⁵² Pausanias, *Description de la Grèce*, IV, 28, 5-7.

²⁵³ *SEG XLVII 406*. P. Themelis, « Monuments guerriers de Messène », dans R. Frei-Stolba et K. Gelx (éd.), *Recherches récentes sur le monde hellénistique. Actes du Colloque en l'honneur de Pierre Ducrey, 20-21 novembre 1998 Lausanne*, Berne, 2001, p. 199-201. Voir B. Rabe, *Tropaia, τροπή und σκῦλα. Entstehung, Funktion und Bedeutung des griechischen Tropaions*, Rahden, 2008, p. 126-127 et n° 40, pl. 43.

²⁵⁴ Plutarque, *Vie de Démétrios*, IX, 1.

²⁵⁵ J. McKesson Camp, *Preliminary Report on the 2007 Excavation Season*, accessible en ligne sur <http://www.ascsa.net>, p. 7, fig. 3. On remarquera d'ailleurs qu'un autre des jetons mis au jour porte un *thureos*, arme bien attestée pour la période. Sur ces jetons, leur interprétation et l'épisème alpha, voir J.-Chr. Couvenhes, « La fourniture d'armes aux citoyens athéniens du IV^e au III^e siècle avant J.-C. », dans Pierre Sauzeau et Thierry Van Compernelle (éd.), *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*, Montpellier, 2007, p. 530.

Pyrrhos lors du siège de leur cité ne devaient pas être bien différentes²⁵⁶. C'était aussi sans doute le cas de l'*aspis* que devait porter chacun des gardes envoyés par la cité de Téos au fort de Kyrbissos au III^e siècle²⁵⁷. Les *aspides* de grand prix étaient encore recouvertes d'une feuille de bronze : l'Argien Eudoxos fils d'Eudoxos fut honoré à Delphes en 271 pour avoir fait don de « dix *aspides* de course, recouvertes de bronze et de différentes couleurs », ἀσπίδας ἐπιχάλκους ποικίλας ἐνδρομίδας δέκα²⁵⁸. Il ne fait guère de doute que l'*aspis* figurée en tête du décret, postérieur à 278/277, de la cité de Priène pour Sôtas fils de Lykos, honoré pour avoir combattu à la tête de volontaires les Galates dans la *chôra*, représentait une arme réelle encore bien employée, comme le casque phrygien qui se trouve à ses côtés²⁵⁹. On ne peut cependant avoir les mêmes certitudes pour la fin du III^e siècle et la basse époque hellénistique. De grandes *aspides* à bordure apparaissent encore régulièrement dans l'iconographie, mais il reste difficile de faire la part entre les représentations suivant des conventions artistiques et celles montrant des armes réelles.

Toutefois, il est probable que des *aspides* à bordure aient été encore en usage au II^e siècle en Asie Mineure. La frise du propylée du temple d'Athèna Niképhoros à Pergame exposait l'une de ces armes²⁶⁰. La fiabilité de ce document pour l'analyse de l'armement celtique a bien été démontrée par L. Pernet : les représentations sont d'une grande précision et peuvent être aisément rapprochées de la documentation archéologique. Le chercheur suppose qu'elles ne s'appuyaient pas sur des cartons mais sur des armes authentiques, peut-être conservées dans le sanctuaire²⁶¹. Cette recherche de la précision concernait aussi les armes grecques, comme on a pu le remarquer pour le cas des *aspides* macédoniennes du monument. Il n'y a alors pas de raison de considérer l'*aspis* à bordure comme une arme virtuelle, une simple expression artistique. Il reste possible, comme le rappelle le même auteur, que les armes représentées symbolisent l'ensemble des victoires attalides et soient le résultat d'accumulations de trophées successifs²⁶². Les armes celtiques sont datées pour la plupart du milieu ou de la fin du III^e siècle. On ne peut exclure donc que l'*aspis* à bordure appartienne également à cette

²⁵⁶ Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, XXVIII, 1.

²⁵⁷ J. et L. Robert, « Une inscription grecque de Téos en Ionie. L'union de Téos et de Kyrbissos », p. 219 (= *OMS* VII, p. 364, l. 33-34).

²⁵⁸ *Syll.*³ 419 ; *SEG* XXIX 453. Une *aspis* de bronze était aussi la récompense pour une victoire au concours du Bouclier d'Argos : I. Ringwood-Arnold, « The Shield of Argos », *AJA* 41, 1937, p. 436-438.

²⁵⁹ *I. Priène*² 28 ; A. Bielman, *Retour à la liberté. Libération et sauvetage des prisonniers en Grèce ancienne*, Lausanne, 1994, p. 86-90, n° 22 et pl. XI.

²⁶⁰ L. Pernet, « Les représentations d'armes celtiques sur les monuments de victoire aux époques hellénistique et romaine. De la statue de l'Étolie vainqueur à l'arc d'Orange : origine et mutation d'un stéréotype », dans H. Ménard et R. Plana-Mallart (éd.), *Contacts de culture, constructions identitaires et stéréotypes dans l'espace méditerranéen antique*, Montpellier, 2013, p. 28, fig. 10, 4, d.

²⁶¹ L. Pernet, *ibid.*, p. 30.

²⁶² L. Pernet, *ibid.*, p. 31.

période²⁶³. Mais d'autres reliefs des II^e et I^{er} siècles exposent des *aspides* de ce type : de nombreuses stèles funéraires de la côte occidentale de l'Asie Mineure et des îles proches représentent ces armes en arrière de banquets funéraires ou portées par un servant²⁶⁴. Convention artistique ou effet de réel ? Sans doute les deux à la fois. En effet, les autres armes, casques et armures, figurées sur ces monuments sont toutes contemporaines des reliefs. Et l'*aspis* à bordure n'est pas le seul bouclier à avoir sa place sur ces reliefs. Ainsi, par deux fois ce furent des *thureoi* qui furent sculptés²⁶⁵. L'utilisation de ces derniers au II^e siècle ne fait aucun doute²⁶⁶. Une stèle d'Asie Mineure, mais dont la provenance exacte demeure incertaine, datant peut-être de la fin du II^e siècle, montre un guerrier en cuirasse souple, l'épée, un *ἐγχειρίδιον*, tenu en retrait, prêt à frapper, derrière une grande *aspis* à bordure²⁶⁷. En plusieurs occasions, les *aspides* à bordure apparaissent entre les mains de cavaliers : à Téos, sur deux stèles funéraires du II^e siècle, trois cavaliers équipés de la sorte défilent vers la gauche en arrière de la scène de banquet²⁶⁸. On retrouve ce motif des trois cavaliers avec un armement similaire sur une stèle d'Érythrées de la seconde moitié du II^e siècle²⁶⁹. Il n'est pas sans rappeler celui des trois hoplites, portant eux aussi des *aspides* à bordure, défilant vers la gauche sur une autre stèle de la basse époque hellénistique provenant de la même région²⁷⁰.

Le fait que cette arme ait bien équipé des cavaliers à cette période paraît assuré par trois reliefs : d'abord la stèle funéraire de Nikandros, de la fin du II^e siècle, retrouvée en Élide²⁷¹. Le guerrier, qui porte une grande *aspis* à bordure, est représenté à cheval. Ensuite, une stèle de Mysie du II^e siècle pour les deux fils d'un Apollonios sur laquelle les défunts sont représentés en armes, avec leurs chevaux²⁷². Ils portent chlamydes, cuirasses souples, lances et grandes *aspides* à bordure. Interpréter tous ces cavaliers comme des hoplites montés ne me paraît pas pertinent. Enfin et surtout, une stèle bithynienne du II^e siècle montrant l'affrontement de deux

²⁶³ Comme on l'a vu, la frise du grand autel de Pergame montrait aussi cette arme. M.M. Markle avait déjà remarqué la continuité de son utilisation à l'époque hellénistique : M.M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81-3, 1977, p. 328-329.

²⁶⁴ Fin du III^e siècle : E. Pfuhl et H. Möbius, *Die ostgriechischen grabreliefs* II, Mayence, 1979, n° 1543, provenance inconnue ; n° 1859, provenance inconnue. Du II^e siècle a.C. : E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid.*, n° 1440, Smyrne ; n° 1477, Pergame ; n° 1514, Samos ; n° 1535, Smyrne ; n° 1575, Samos ; n° 1581, Samos ; n° 1799, provenance inconnue ; n° 1863, Samos ; n° 1867, Éphèse. Du I^{er} siècle a.C. : E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid.*, n° 1364, Kymè ; n° 1512, Samos ; n° 1515, Cos ; n° 1536, Ilion ; n°s 1583 et 1585, Samos ; n° 1900, Érythrées.

²⁶⁵ E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n° 1571, II^e siècle a.C., Cos, n° 1524, II^e siècle a.C., Samos.

²⁶⁶ P.F. Stary, « Ursprung und Ausbreitung der eisenzeitlichen Ovalschilder mit spindelförmigem Schildbuckel », *Germania* 59, 1981-2, p. 301-304 et fig. 6 pour un tableau chronologique.

²⁶⁷ E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n° 1275.

²⁶⁸ E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n°s 1899 et 1908.

²⁶⁹ E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid.*, n° 1544.

²⁷⁰ E. Pfuhl et H. Möbius, *ibid.*, n° 1900.

²⁷¹ P. Kranz, « Die Stele eines Reiters namens Nikandros », *Boreas* 23/24, 2000/2001, p. 101-104 et pl. 10. Voir aussi P. Juhel, *Armes, armement et contexte funéraire dans la Macédoine hellénistique*, Gdańsk, 2017, p. 90, fig. 26.

²⁷² E. Berger (éd.), *Antike Kunstwerke aus der Sammlung Ludwig, III. Skulpturen*, Mainz, 1990, p. 278 et fig. 29, 1 ; R. Känel, « Zwei hellenistische Grabstelen aus der Umgebung von Kyzikos in Basel », dans *Asia Minor Studien : Studien zum antiken Kleinasien* II, Bonn, 1992, p. 109-113 et pl. 9.

cavaliers. Le vainqueur, venant de la gauche, a atteint son adversaire d'un javelot ; il porte sans conteste la grande *aspis*, dont on distingue nettement la bordure²⁷³. On pourrait aussi mentionner les plaques en terre-cuite de Calvi, qui montre un cavalier grec portant, en plein combat, un bouclier rond²⁷⁴. Il faut ici combattre une opinion répandue qui veut que la grande *aspis* hellénique ne pouvait être portée lors des affrontements par des cavaliers, car « ils ne pouvaient pas manier en même temps de la main gauche les brides et le gros bouclier avec lequel ils devaient parer les coups »²⁷⁵. Cette idée repose notamment sur le témoignage de Xénophon²⁷⁶ qui ne mentionne pas dans son traité sur l'équitation cette arme dans la panoplie du cavalier, ainsi que sur l'iconographie de la période classique²⁷⁷. Mais ces documents ne font que montrer que les cavaliers, aux V^e et IV^e siècles, préféraient généralement combattre sans bouclier. C'est un choix et non une impossibilité technique qui dictait alors l'abandon du bouclier. Le sarcophage de la tombe capanienne 58 de la nécropole d'Andriuolo en Italie, datant de la seconde moitié du IV^e siècle, montre comment l'*aspis* à bordure pouvait être gardée à cheval. Le bras est passé dans le brassard, le *porpax*, et la main vient saisir les rennes en passant par la poignée qui maintient alors l'avant-bras²⁷⁸. Cette manière de tenir l'arme était même pratique, car elle laissait la main gauche libre. Les boucliers à manipule, *thureoi* ronds ou allongés de l'époque romaine, n'étaient pas d'un maniement plus aisé car il était par moment nécessaire de tenir la poignée. Pourtant, l'utilisation de ces derniers boucliers au combat ne fait aucun doute : Arrien, au II^e siècle de notre ère, a assisté à une démonstration de son usage combiné au lancer de javelots²⁷⁹. Il en a dressé un tableau très complet dans la deuxième partie de son *Art tactique*²⁸⁰. Sa description de l'exercice que les Celtes appelaient *toloutégon* montre que l'utilisation d'un bouclier à manipule n'empêchait pas les cavaliers de réaliser des prouesses : il consistait, au moment même où le cheval faisait un mouvement de conversion, à lever le *thureos*, sans doute par le manipule, au-dessus de la tête pour le placer dans le dos, où il devait rester accroché par une courroie, tout en frappant l'ennemi de la lance²⁸¹. Certes, l'*aspis* ne permettait sans doute pas un tel maniement, mais il restait un bouclier offrant une large protection, une protection passive la plupart du temps qui pouvait se maintenir sans peine

²⁷³ U. Peschlow, A. Peschlow-Bindokat et M. Wörrle, « Die Sammlung Turan Beler in Kumbaba bei Şile (II). Antike und byzantinische Denkmäler von der bithynischen Schwarzmeerküste », *Istanbuler Mitteilungen* 52, 2002, n° 105, p. 434-437, fig. 2d.

²⁷⁴ P. Couissin, *Les institutions militaires et navales*, Paris, 1922, pl. XXVI, 3.

²⁷⁵ W. Helbig, « Observations sur les *hippeis* athéniens », *CRAI* 44, 1900, p. 518.

²⁷⁶ Xénophon, *De l'équitation*, XII, 5 : il recommande de porter une protection, ὄπλον, que l'on appelait main, τὴν χειρὰ καλουμένην, sans doute un équivalent de la *manica* romaine plus tardive, car Xénophon insiste sur le fait que cette « main » peut se plier et s'étendre tout en protégeant le bras de l'épaule au poignet.

²⁷⁷ Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Rome, 1990, p. 202-203.

²⁷⁸ A. Pontrandolfo et A. Rouveret, *Le tombe dipinte di Paestum*, Modène, 1992, p. 150-151.

²⁷⁹ P.-O. Leroy, *Arrien. L'art tactique. Histoire de la succession d'Alexandre*, Paris, 2017, p. 43.

²⁸⁰ Arrien, *L'art tactique*, XXXII, 2 – XLIV, 3.

²⁸¹ Arrien, *L'art tactique*, XLIII, 2.

sur le bras gauche. Ainsi, les représentations que l'on peut observer sur certaines monnaies de Tarente de la seconde moitié du IV^e siècle ne paraissent pas totalement irréalistes²⁸².

Enfin, l'*aspis* à bordure équipait encore des épibates combattant sur les navires au III^e siècle. Une stèle funéraire retrouvée sur le territoire de Cyzique, probablement de la première moitié du siècle, montre un guerrier en cuirasse souple qui se protège avec une arme de ce type²⁸³. Il se tient à genou pour se couvrir entièrement de son bouclier. Cette position défensive est également représentée sur un autre monument funéraire plus tardif, de la fin du III^e siècle²⁸⁴. L'homme qui s'abrite derrière son *aspis* se tient sur la poupe d'un navire de guerre poursuivi par un autre bâtiment qui porte le principal personnage de la scène : un soldat de plus haute stature que les autres protagonistes, en cuirasse anatomique et casqué, tenant de sa main gauche un grand *thureos* et de sa main droite une pierre qu'il s'apprête à lancer sur les fuyards. Un second porteur de *thureos*, en retrait sur le navire, est représenté dans la même attitude. L'*aspis* de la seconde stèle semble plus petite que celle de la première et le guerrier qui s'en protège paraît d'ailleurs recroquevillé derrière son bouclier.

S'il reste souvent bien difficile d'estimer de façon sûre le diamètre des boucliers représentés, certains documents montrent néanmoins très probablement des *aspides* à bordure aux dimensions réduites. Ainsi, sur la frise du temple de Magnésie du Méandre, de nombreux combattants de l'Amazonomachie portent des boucliers ronds à bordure qui ne protègent que la partie supérieure de leur corps²⁸⁵. Le grand nombre de représentations ne plaide pas en faveur d'une erreur ponctuelle des sculpteurs. Surtout, ces armes sont soigneusement distinguées des grandes *aspides* à bordure portées par d'autres guerriers qui couvrent le guerrier jusqu'au genou²⁸⁶. Le reste de l'armement présent sur la frise étant conforme à celui des III^e et II^e siècles *a.C.*²⁸⁷, il s'agit probablement de deux modèles d'*aspides*, de taille différente, plus précisément

²⁸² M. P. Vlasto et O. E. Ravel, *Descriptive Catalogue of the Collection of Tarentine Coins Formed by M. P. Vlasto*, Londres, 1947, n^{os} 518, 538, 585, 586, 589, 616, 649. Les deux javelines seraient tenues avec la main laissée libre et plaquées contre l'avant-bras, l'index pourrait toujours saisir les rennes. Cette prise est visible sur un cratère d'Euphronios : A. Furwängler et K. Reichhold, *Griechische Vasenmalerei*, Munich, 1904, pl. 61.

²⁸³ E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n^o 1275.

²⁸⁴ E. Pfuhl et H. Möbius, *Grabreliefs*, *op. cit.*, n^o 1277, fig. 79.

²⁸⁵ A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis à Magnésie du Méandre. Catalogue des fragments du Musée du Louvre*, Paris, 1982, p. 24, plaque 2, fig. 5, n^o 2 ; p. 36, plaque 6, fig. 15, n^{os} 1 et 4 ; p. 38, plaque 7, fig. 16, n^{os} 1 et 3 ; p. 40, plaque 8, fig. 17, n^o 2 ; p. 50, plaque 12, fig. 23, n^o 3 ; p. 56, plaque 13, fig. 30-31 n^{os} 1 et 4, fig. 32 n^o 8 ; p. 64, plaque 16, fig. 39, n^o 1 ; p. 82, plaque 21, fig. 55, n^{os} 2 et 5 ; p. 106, plaque 29, fig. 80 n^o 2 et fig. 85, n^o 2 ; p. 114, plaque 31, fig. 90, n^o 1 ; p. 124, plaque 34, fig. 103, n^{os} 1, 3 et 5 ; p. 136, plaque 40, fig. 115, n^o 3 ; p. 141, plaque 42, fig. 119, n^{os} 2 et 4.

²⁸⁶ A. Davesne, *ibid.*, p. 46, plaque 11, fig. 20, n^o 3 ; p. 62, plaque 15, fig. 36, n^o 1 ; p. 68, plaque 17, fig. 43, n^o 1 ; p. 74, plaque 19, fig. 47, n^o 2. La décoration intérieure de ces boucliers marque aussi leur différence avec les autres modèles. On peut comparer, sur la même plaque, p. 106, plaque 29, les petite *aspides* tenue par le guerrier n^o 2 fig. 80 et n^o 2 fig. 85 à la très grande du combattant qui se trouve entre les deux premiers, n^o 4 fig. 80.

²⁸⁷ Par exemple des casques du type pseudo-attique en A. Davesne, *La frise du Temple d'Artémis*, *op. cit.*, p. 130, plaque 35, fig. 108, n^o 6 ; p. 115, n^o 3. Les cuirasses souples ont toutes des lambrequins très allongés, typiques de cette période. La variété des armes sculptées sur le monument avait sans doute un but précis dans la composition, mais il nous échappe largement.

des *aspides* et des *aspidia*. L'*aspidion*, arme déjà connue au IV^e siècle²⁸⁸, semble en effet avoir connu un regain de faveur à partir du II^e siècle. Au milieu du II^e siècle, les éphèbes athéniens devaient ainsi s'entraîner à combattre avec un *aspidion* : aux Théséïa²⁸⁹ ils participaient à une épreuve « à l'*aspidion* et la lance » ἐν ἀσπιδίῳ καὶ δόρατι²⁹⁰. On mesure bien l'évolution depuis la fin du IV^e siècle si l'on se rappelle que les éphèbes recevaient, selon Aristote, une *aspis* traditionnelle²⁹¹. Il peut cependant paraître étrange que les Athéniens aient choisi le terme d'*aspidion* pour désigner un bouclier qui serait proche en dimensions de l'*aspis* macédonienne. Une explication demeure envisageable : la terminologie des inventaires athéniens, comme on l'a vu, différenciait au moins dès le début du IV^e siècle l'*aspis* et l'*aspidion*. Cette distinction précédait la diffusion de l'*aspis* macédonienne dans l'espace égéen. La solution la plus simple est de considérer qu'elle s'est maintenue à l'époque hellénistique et que l'appellation *aspidion* désignait encore au II^e siècle, dans les textes athéniens, de petites *aspides* à bordure.

En définitive, il semble bien que la terminologie qui fut élaborée dès le début de l'époque classique resta en usage au moins jusqu'au I^{er} siècle *a.C.* Si l'on envisage simplement qu'*aspis* a conservé un sens spécifique à l'époque hellénistique, la plupart des difficultés tombent. Bien entendu, l'évolution des armes fit que les termes recouvrirent de nouvelles *realia*, mais ces changements ne perturbèrent que peu l'ancien vocabulaire : *aspis* et *peltè* étaient deux catégories larges et ouvertes, auxquelles vint se greffer celle des *thureoi*, boucliers à manipule. *Peltè* ne serait donc pas le nom du « bouclier macédonien » ; les Macédoniens lui auraient préféré l'appellation *aspis*. Les *peltai* seraient restées des boucliers légers, avec un système de préhension particulier. Certes, il reste des difficultés, notamment pour la période charnière que constituent les règnes de Philippe et d'Alexandre. Elles sont surtout causées par la carence documentaire et ne permettent pas de supposer que la terminologie hellénistique était en rupture complète avec celle de la période précédente. Les témoignages n'interdisent pas d'ailleurs de penser que les *peltai* et les *aspides* équipaient déjà au IV^e s., différentes unités de la phalange macédonienne. La distinction n'apparaîtrait clairement à nos yeux qu'au moment de la réforme de l'armée antigonide, qui renomma ses différents corps en se fondant sur leur équipement. Car

²⁸⁸ Énée le Tacticien, XXIX, 6.

²⁸⁹ Voir D. Kah, « Militärische Ausbildung im hellenistischen Gymnasion », dans D. Kah et P. Scholz, *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin, 2004, p. 75.

²⁹⁰ *IG* II² 957, col. II, l. 59 : [ὄπλομα]χῶν ἐκ τῶν ἐφήβων ἐν ἀσπιδίῳ καὶ δόρατι. Cette combinaison d'armes est aussi mentionnée l. 47, 51, 54 ; en *IG* II² 960, col. II, l. 30 et 33 ; *IG* II² 958, col. II, l. 67, 71, 75. Les *paides* apprenaient aussi le maniement de cette combinaison d'armes : *IG* II² 962, fragment B, l. 1-2, comme celle du *thureos* et de la *machaira* l. 4-5. D. Kah, « Militärische Ausbildung », *loc. cit.*, p. 61 s'oppose, à juste titre, au rapprochement de l'*aspidion* et du « bouclier macédonien ». L'usage de la lance et non de la sarisse contredit en effet cette association.

²⁹¹ Aristote, *Constitution des Athéniens*, 42. D. Kah, « Militärische Ausbildung », *loc. cit.*, p. 62, a aussi noté cette évolution.

si des confusions sont repérables dans les textes, elles restent très rares²⁹². À vrai dire, il arrive que la confusion soit recherchée. Une épigramme de Léonidas de Tarente qualifie ainsi des boucliers lucaniens consacrés à Pallas comme des « *thureaspides* », θυρεάσπιδες²⁹³. Le terme est un néologisme de forme et dans le même temps une hyperbole. Le poète souhaitait sans doute insister par ce biais sur le gigantisme des boucliers pris aux Lucaniens et dédiés à la divinité. Pour les besoins de l'écriture, la règle de la stricte distinction entre les armes pouvait souffrir une exception.

²⁹² Asclépiodote, V, 1, 3, explique ainsi que l'on qualifie le cavalier de *thureophoros* « quand il lui arrive de porter également des *aspides* longues (ou ovales) qui protègent les hommes et leurs chevaux », θυρεοφόρος, ὅτ' ἂν ἀσπίδας ἔνιοι φορῶσι παραμήκεις διὰ τὸ συνεπισκέπεσθαι καὶ τὸν ἵππον. Asclépiodote ne semble pas connaître le terme θυρεός, alors que pour Arrien, *L'Art tactique*, IV, 4, « (les cavaliers) qui portent des *thureoi* sont appelés *thureaphoroi* », οἱ μὲν θυρεοὺς φέρουσιν καὶ καλοῦνται θυρεαφόροι. Asclépiodote confond les deux armes, ou donne une valeur générique à *aspis*. Dans ce cas, on devrait alors traduire ἢ τε γὰρ πέλτη μικρά τις ἔστιν ἀσπιδίσκη καὶ κούφη par « la *peltè* est un bouclier très petit et léger », Asclépiodote, V, 1, 2.

²⁹³ Léonidas de Tarente, *Anthologie Palatine*, VI, 131, v.1.

Annexe 2. Lances et sarisses

Les armes munies d'une hampe restèrent, de l'époque archaïque à la fin de l'époque hellénistique, les principales pièces offensives des panoplies hoplitiques. Si ce principe général peut être considéré comme un remarquable invariant, les lances et leurs dérivés connurent dans le détail de nombreuses adaptations et transformations selon les attentes et les nécessités tactiques du moment. On sait que, jusqu'à la fin du VII^e siècle, les hoplites portaient d'ordinaire deux armes qui pouvaient être jetées, un javelot et une lance-javeline ; elles avaient nécessairement un point d'équilibre situé au centre de la hampe, autrement le jet eût été fort malcommode. Le passage dans les images de la paire d'armes à la lance unique vers la fin du VII^e siècle est généralement considéré comme l'écho de l'apparition et de la diffusion d'une « lance de bataille », devenue bientôt l'arme par excellence des hoplites. L'attention portée à la disparition de la seconde arme masque cependant un fait essentiel : dans les images, du VI^e au IV^e siècle, les lances restantes ne sont pas toutes des lances de bataille. Ces dernières, comme l'ont montré Chr. Matthew, P. Bardunias et F. E. Ray, se caractérisaient par un maniement bien précis, conséquence du changement du point d'équilibre de l'arme²⁹⁴. L'hoplite gagnait en allonge, mais la lance ne pouvait qu'être difficilement jetée, car l'arme était tenue bien plus près du saurotère. Or, de nombreuses images postérieures au VII^e siècle montrent des hoplites tenant leurs lances par le milieu, des lances-javelines donc, pouvant être maniées au corps à corps ou jetées²⁹⁵. Si le petit javelot fut expulsé des panoplies habituelles à la fin de l'époque archaïque, la lance-javeline conserva quant à elle sa place dans l'équipement, comme arme polyvalente permettant de combattre dans nombre de situations, en dehors de la formation hoplitique. Plus qu'un héritage artistique, il s'agit du reflet dans l'iconographie de la coexistence de deux armes bien distinctes.

Ces lances légères étaient, semble-t-il, appelées *λόγχα*. Le terme peut en effet dès le V^e siècle désigner des lances²⁹⁶ ou des pointes de lance²⁹⁷, mais d'un type bien particulier,

²⁹⁴ Qu'il faudrait peut-être relier avec l'apparition de modèles de saurotères plus lourds et imposants, puisqu'ils auraient permis de ramener sans plus d'aménagements le point d'équilibre de la hampe vers sa base. Les trouvailles archéologiques ont pour la plupart été datées de la fin du VI^e et du V^e s. : G. M. A. Richter, « Greek Bronzes Recently Acquired by the Metropolitan Museum of Art », *AJA* 43, 1939, p. 194-199, en particulier p. 197-198 pour les datations ; J. McK. Camp, « A Spear Butt from the Lesbians », *Hesperia* 47, 1978, p. 192-193.

²⁹⁵ Chr. Matthew, *Storm of Spears. Understanding the Greek Hoplite at War*, Barnsley, 2012, p. 27 : « it is not the javelin that disappears from the artistic record, but the bearing of a secondary weapon ». En l'occurrence, le petit javelot (*ἀκόντιον*), qui apparaît notamment sur l'*olpè* Chigi, et que l'on trouvait encore auprès d'autres armes hoplitiques, *aspis* et casque, dans une inscription de la fin de l'époque archaïque de Mycènes : M. Mitsos, « An inscription from Mycenae », *Hesperia* 1946, p. 115-119.

²⁹⁶ Quelques exemples : Hérodote, VII, 41, 1 ; Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 3 ; V, 2, 22 ; Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 772 ; Aristophane, *Les guêpes*, 1119 ; Plutarque, *Vie de Dion*, 9, 5 ; 24, 5 ; *Moralia*, 239a ; Diodore, I, 55, 9 ; III, 33, 1 ; 49, 4 ; 65, 3 ; IV, 4, 2 ; V, 30, 4 ; V, 31, 5 ; XIV, 29, 5 ; XVI, 80, 2 ; XVII, 105, 2 ; XXXIII, 9, 1. On peut retrouver des *μακρὰι λόγχα* chez Euripide, *Héraklès*, 65.

²⁹⁷ Hérodote, IV, 94, 2 ; 69, 1 ; Xénophon, *L'Art de la chasse*, 10, 3 ; *Anabase*, I, 8, 8 ; IV, 7, 16 ; V, 4, 12 ; VII, 4, 15 ; *Helléniques*, VII, 5, 20. En de nombreux passages, il est bien difficile de trancher entre l'un ou l'autre sens.

puisqu'elles sont parfois considérées comme des projectiles²⁹⁸. Autrement dit, λόγχη renvoie à une lance légère dont la conception permettait le jet, donc vraisemblablement à la lance-javeline, jadis arme hoplitique principale, désormais arme secondaire. Cette seconde lance était probablement confiée par l'hoplite à son hypaspiste lorsqu'il s'apprêtait à combattre en formation²⁹⁹, et celui-ci pouvait l'utiliser si la situation l'exigeait. En d'autres circonstances, par exemple lors des opérations de fourrage et de pillage, de patrouilles ou d'attaques surprises, l'hoplite pouvait juger plus utile la ou les lances-javelines et remettre la lance de contact à l'hypaspiste. Les deux armes n'étaient en tout cas plus portées ensemble, car elles différaient par trop dans leur point d'équilibre et leur maniement. Il n'était en revanche pas impossible de les retrouver en un même lieu, par exemple dans un combat de retranchements. Plutarque décrit ainsi comment Dion fut blessé par les mercenaires de Denys dans une vive action autour des fortifications qui barraient l'accès de la presqu'île d'Ortygie : « il fut atteint à la main d'une lance-javeline ; sa cuirasse résista avec difficulté aux autres traits et aux coups portés de près ; de nombreuses lances et lances-javelines transperçaient son *aspis* », *τιτρώσεται λόγχη τὴν χεῖρα, πρὸς δὲ τὰ ἄλλα βέλη καὶ τὰς ἐκ χειρὸς πηλῆας μόλις ὁ θώραξ ἤρκεσε, διὰ τῆς ἀσπίδος δόρασι πολλοῖς καὶ λόγχαῖς τυπτόμενος*³⁰⁰. Ou dans un combat sur mer : Diodore oppose ainsi dans sa description de la bataille d'Abydos (411) le moment où les épibates « jetaient les lances-javelines », *τὰς λόγχας ἠκόντιζον*, quand les navires affrontés étaient encore à bonne distance, à celui de l'abordage et du combat de près livré « avec les lances », *τοῖς τε δόρασιν*, et plus près encore à l'épée³⁰¹. Il est remarquable que ces passages opposent les *logchai* aux *dorata*³⁰². Une loi relative à l'organisation d'une fête publique à Korésia de Kéos, du début du III^e s., qui

Dans un inventaire de la forteresse de Panakton, daté de 343/2, on trouvait « des javelots (...) dont quatre n'ayant pas de pointes », *ἀκόντια* (...), *λογχία οὐ[κ ἔ]χοντα* IIII (*SEG XLVI* 185, l. 14-15).

²⁹⁸ Euripide, *Les Phéniciennes*, 140, qui renvoie ici aux lances-javelines des Étoliens. Xénophon, *Anabase*, V, 2, 14 : les *λόγχαι* sont ici rangées parmi les projectiles, *τὰ βέλη*, avec les flèches et les balles de fronde. Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 13, 5 utilise d'ailleurs *λόγχη* pour traduire le pilum romain.

²⁹⁹ C'est ainsi que l'on pourrait interpréter de nombreuses images attiques montrant un *psilos* armé d'une ou de deux lances et escortant ou supportant un hoplite : *BAPD (The Beazley Archive Pottery Database)* 214220, 214444, 216030 (ca 475-425) ; 7181, 209532 (la coupe sépare ici les deux catégories : d'un côté, deux hoplites s'affrontent, de l'autre, deux *psiloi* ; leurs deux auxiliaires ?), 213541, 213762, 215177, 215322, 217276, 9037722 (ca 450-400). Ces hommes généralement vêtus d'une tunique et d'un manteau, *pilos* (ici un bonnet et non un casque) sur la tête, ont de fortes chances d'être des hypaspistes. Dans les images attiques, les hoplites sont parfois accompagnés d'auxiliaires, et ces derniers semblent être, au moins dans une partie des cas, de statut servile : Fr. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Rome, 1990, p. 49-50. Dans certaines scènes de hiérosophie, le « *παῖς* » qui tend les *ἱερὰ* à l'hoplite est probablement un esclave : Fr. Lissarrague, *ibid.*, p. 59. Il n'est cependant pas certain que les hypaspistes aient toujours été de statut servile ; on ne peut exclure que certains aient été engagés voire qu'ils aient parfois été des jeunes membres des familles des hoplites, non appelés ou n'ayant pas l'âge requis, et étant ainsi initiés au fait militaire.

³⁰⁰ Plutarque, *Vie de Dion*, 30, 9 ; Diodore, XVI, 12, 4 évoque également la nuée de traits dont Dion fut accablé.

³⁰¹ Diodore, XIII, 46, 1. Même procédé en XX, 52, 1. Encore en XVII, 84, 4, où les jets de *logchai* sont distingués des coups portés par les sarisses macédoniennes.

³⁰² De même Aristophane, *Les grenouilles*, 1016. Bien entendu, *δόρατα* restait un terme générique pouvant désigner tout type de lance (on voit ainsi chez Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 40, des cavaliers thébains « jeter leurs lances », *ἐξακοντίζειν τὰ δόρατα*, ici sans doute les lances-javelines habituelles des cavaliers) ; il est néanmoins clairement utilisé dans ces passages en contraste avec *λόγχαι*, pour distinguer deux armes.

rappelait les prix attribués aux vainqueurs du concours, faisait de même : « au vainqueur du lancer de javelot dans la catégorie des hommes trois lances-javelines, un casque (...), comme deuxième prix trois lances-javelines (...), au vainqueur de l'épreuve de catapulte dans la catégorie des hommes un casque, une lance de contact, (...), comme deuxième prix une lance de contact », ἀκοντιστήι [ἀ]νδρὶ λόγχας τρεῖς, περικεφαλαίαν (...), δευτερεῖον λόγχας τρεῖς, (...), καταπαλαφέτηι ἀνδρὶ περικεφαλαίαν, κόντον, (...), τῶι δευτέρωι κόντος³⁰³. Un terme qui pouvait renvoyer à l'époque classique à des gaffes de marine³⁰⁴ est ici utilisé pour qualifier une arme distincte de la lance-javeline : le κόντος est sans doute dans ce contexte une lance de contact, autrement dit une lance de bataille. Cette nouvelle appellation s'est diffusée à l'époque hellénistique, et elle se retrouve dans les traités de Philon de Byzance³⁰⁵ et d'Arrien³⁰⁶, aussi chez Strabon³⁰⁷, où il ne fait guère de doute qu'elle désigne une lance lourde, toutefois distincte des sarisses. L'apparition de ces dernières explique sans doute la précision croissante de la nomenclature militaire des armes d'hast, car il ne suffisait plus d'opposer la lance-javeline à l'autre lance. Un nouveau spécimen tenant désormais le titre de « lance de bataille » dans l'ordre macédonien, il fallait trouver un terme pour distinguer la lance hoplitique classique encore en usage. Le classement qui se fixa à l'époque hellénistique séparait ainsi dans les armes d'hast les javelots (ἀκοντία), les lances-javelines (λόγγαι)³⁰⁸, les lances de contact (κοντοί) et les sarisses.

L'histoire de ces dernières conserve encore une part d'obscurité, mais il est désormais possible, grâce aux études récentes et à une relecture des sources, notamment des textes des tacticiens, de proposer un nouveau schéma quant à la morphologie et l'évolution de cette arme. Il convient tout d'abord de rappeler que les traités de tactique qui nous sont parvenus ne représentent pas des copies parfaites de traités plus anciens mais sont au contraire de complexes

³⁰³ IG XII 5 647, l. 28-31.

³⁰⁴ Homère, *Odyssée*, IX, 487 ; Hérodote, IV, 195, 3 ; Thucydide, II, 84, 3 ; Euripide, *Alceste*, 254 ; Aristote, *Mouvement des animaux*, 2, 5. Ainsi dans les inventaires navals athéniens du IV^e s., par exemple IG II² 1611, l. 37, 295, 307, 317, 332, 347, 382, 416, 430.

³⁰⁵ Philon de Byzance, 99, 41.

³⁰⁶ Arrien, *L'Art tactique*, 4, 3 et 7 ; 43, 2 (lance bien distincte ici de la λόγγη).

³⁰⁷ Strabon, X, 1, 12.

³⁰⁸ Javeline-λόγγη du Macédonien Koragos face à Dioxiippos : Diodore, XVII, 100, 6. Strabon oppose la λόγγη au παλτόν : Strabon, IV, 4, 3. Les λόγγαι comme lances : XVI, 4, 17, XVII, 3, 15. Polybe, I, 78, 5, utilise ce terme pour désigner la paire de lances-javelines du Numide Narauas. Voir aussi Arrien, *L'Art tactique*, 41, 2 et 4 ; 42, 3 qui distingue la λόγγη de l'ἀκόντιον (37, 1 ; 38, 3 ; 40, 4). Chez Plutarque, *Vie de Démétrios*, 4, 3, on voit Démétrios inscrire sur le sol un message avec « le talon d'une lance-javeline », τῷ στύρακι τῆς λόγγης. Un στύραξ était un talon de javeline plutôt que celui d'une « thrusting spear » : Chr. Matthew, *Storm of Spears*, op. cit., p. 5. Des λόγγαι dans un inventaire délien du début du III^e siècle : IG XI 2 196, l. 6. Pour Philon de Byzance, 92, 25, il convenait d'entreposer lors d'un siège un certain nombre de λόγγαι, de flèches et de pierres dans chaque maison (notons qu'il n'est question ici que de projectiles).

amalgames constitués d'emprunts à différents documents³⁰⁹. Chacun des trois principaux traités « hellénistiques » a sa propre stratigraphie, et aucun ne s'attache en tout point à une période particulière, bien qu'ils aient des préférences. Les ressemblances sont dues au caractère très conformiste de ce type de littérature, aux copies *ad litteram* de certains passages des prédécesseurs, mais aussi à la structure presque invariable des règlements militaires sur lesquels ils s'appuient indirectement. En ce qui concerne l'armement macédonien, la divergence des données des tacticiens tient au fait que chacun a puisé dans des sources différentes, ces dernières reproduisant très probablement des états chronologiquement distants des règlements militaires. C'est un point important car il signifie que l'on peut tenter de tirer de ces assemblages des éléments sur l'évolution de l'armement macédonien et, en les rapprochant des données des sources littéraires, les replacer dans une chronologie cohérente.

P. Juhel a montré que les témoignages pouvant être rapportés aux règnes de Philippe et d'Alexandre ne plaident pas pour l'existence de sarisses de la taille de piques, tenues à deux mains³¹⁰. De fait, les textes sur l'épopée d'Alexandre laissent plutôt entendre qu'elles étaient alors saisies à une main³¹¹. De même Arrien, dans son *Art tactique* : « la plus grande des sarisses atteignait une taille de seize pieds, dont quatre étaient occupés par la main qui la maintenait avec le reste du corps », τὸ δὲ μέγεθος τῶν σαρισῶν πόδας ἐπεῖχεν ἑκκαίδεκα. καὶ τούτων οἱ μὲν τέσσαρες διὰ τὴν χειρὰ τε τοῦ κατέχοντος καὶ τὸ ἄλλο σῶμα ἀπεγίγνοντο³¹². Du monde hellénistique, Arrien avait surtout étudié ses débuts. Son attention était tout entière consacrée aux épopées militaires d'Alexandre et de ses successeurs. Que son *Art tactique* ait été fortement influencé par ses centres et ses périodes d'intérêts ressort clairement du texte. En effet, Arrien connaissait bien un autre temps de l'histoire grecque, celui de Xénophon. Or, il mobilise dans son traité des exemples et des considérations tactiques de la première moitié du IV^e siècle³¹³. Dans la stratigraphie de l'*Art tactique*, mêlant des réalités anciennes à des remarques sur des pratiques contemporaines de l'auteur, il paraît dès lors hautement probable qu'il faille faire une place à des données tirées des écrits du temps d'Alexandre et des premiers Diadoques, en

³⁰⁹ L. Poznanski, *Asclépiodote. Traité de tactique*, Paris, 1992, p. XII-XIII ; Ph. Rance, « Introduction », dans Ph. Rance et N. V. Sekunda, *Greek Taktika : Ancient Military Writing and its Heritage*, Gdansk, 2017, p. 18-19 ; et les conclusions importantes de J. E. Lendon, « Cavalry Formation in the Greek Tactical Tradition », dans N. V. Sekunda and A. Noguera Borel (éd.), *Hellenistic Warfare 1*, Valence, 2011, p. 108-110.

³¹⁰ P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 1-74. Tous les arguments présentés n'ont pas la même valeur. Il est ainsi dangereux de raisonner sur des récits de combats peu précis en se fondant sur un déterminisme tactique (p. 10-18).

³¹¹ Diodore, XVII, 100, 6 et Quinte-Curce, IX, 7, 19, avec P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 29-30. Ajoutons les passages montrant les hoplites d'Alexandre frapper leurs *aspides* avec leurs sarisses pendant la marche (et non à l'arrêt) vers l'ennemi : Arrien, *Anabase*, I, 6, 4 ; Diodore, XVII, 57, 6 ; XVII, 58, 3 ; Plutarque, *Vie d'Eumène*, 14, 5 (ici au repos). Le geste est plus aisé à réaliser avec une longue lance, et l'usage semble d'ailleurs avoir disparu après cette période (aucun témoignage) ; serait-ce une conséquence de l'allongement de l'arme ?

³¹² Arrien, *L'Art tactique*, 12, 6-7.

³¹³ Arrien, *L'Art tactique*, 6, 3 (Xénophon), XI, 2 (batailles de Leuctres et de Mantinée). Également les remarques dans l'édition de P.-O. Leroy, p. 144 note 101, sur l'influence de Xénophon dans les explications d'Arrien sur les chars de combat (XIX, 5).

particulier lorsque sont abordés l'usage et les caractéristiques des sarisses et de la phalange macédonienne³¹⁴. On ignore cependant à quel pied fait référence Arrien : le pied court d'environ 29,6 cm, ou un pied plus long, comme le pied « dorique » de près de 32,6 cm, ou un pied intermédiaire ? Selon l'unité de mesure, les sarisses-lances de seize pieds du dernier tiers du IV^e siècle auraient été longues de 4 m 40 à 5 m 20 environ³¹⁵. Il s'agirait bien entendu de la longueur totale, comprenant avec la hampe les deux principaux éléments métalliques de la sarisse, la pointe et le talon. La forme ou simplement les dimensions de ces derniers font encore l'objet de débat : les interprétations de M. Andronikos³¹⁶, fondées sur la trouvaille de Vergina, ont pour la plupart été écartées³¹⁷. En particulier, la longueur de la pointe demeure, en l'état de la documentation, fort incertaine³¹⁸, le grand fer de Vergina ne pouvant être une pointe de sarisse³¹⁹.

L'existence d'une lance de plus de 4 m 40, saisie en sus d'une seule main, pourrait surprendre. Cette arme devait être, en effet, fort difficile à manier, même à maintenir en place. Le texte d'Arrien donne la clé : elle était saisie d'une façon très particulière, puisque sa partie inférieure était maintenue tout à la fois par la main droite et « le reste du corps », τὸ ἄλλο σῶμα. Il s'agit très clairement d'une prise en lance couchée, telle qu'on la pratiquait au plein et au bas

³¹⁴ L'ordre de bataille macédonien décrit par Arrien, *L'Art tactique*, V, 5-6, permettant l'allongement ou la prise de profondeur de la phalange en se fondant sur des files de 8, 16 ou 32 hommes, existait déjà du temps d'Alexandre, puisque Callisthène (cité par Polybe, XII, 19), indiquait que la phalange à Issos fut déployée sur 32, puis 16, puis 8 rangs à mesure de son avancée et de l'évolution du terrain. Un autre emprunt à cette phalange se trouverait dans les traités des tacticiens : ils emploient l'appellation « syntagme » (Asclépiodote, II, 8 ; Élien le Tacticien, 9 ; Arrien, *L'Art tactique*, 10, 3), qui aurait été utilisé sous Alexandre pour désigner l'importante subdivision tactique de 256 hommes, connue plus tard en Grèce égéenne sous le nom de *speira* : H. Köchly et W. Rüstow, *Geschichte des griechischen Kriegswesen. Von Der Ältesten Zeit Bis Auf Pyrrhos*, Aarau, 1852, p. 236-237 ; M. Feyel, « Un nouveau fragment du règlement militaire trouvé à Amphipolis », *RA* 6, 1935, p. 47.

³¹⁵ P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 57-61 a proposé, en plus du témoignage d'Arrien, d'autres hypothèses pour la longueur des sarisses sous Alexandre. L'hypothèse de lances de près de 3 m 50, fondée sur la représentation d'Agios Athanasios, devrait être rejetée car les deux *sarissophoroi* sont probablement ici, comme on le verra, des cavaliers. La formation associant des sarisses de différentes longueurs (Asclépiodote, V, 2) appartiendrait plutôt à l'extrême fin du IV^e s. Seul le texte d'Arrien semble pouvoir être associé sans difficulté au règne d'Alexandre.

³¹⁶ M. Andronikos, « Sarissa », *BCH* 94, 1970, p. 91-107.

³¹⁷ En dernier lieu, P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 23-24 et note 38 qui synthétise les critiques de P. A. Manti et de N. V. Sekunda ; P. Juhel, *Armes, armement et contexte funéraire dans la Macédoine hellénistique*, Gdansk, 2017, p. 9.

³¹⁸ N. V. Sekunda, « The Sarissa », *Acta Universitatis Lodzianis. Folia Archaeologia* 23, 2001, p. 13-21, suppose que les pointes de sarisse étaient étroites et petites, comme celles des piques modernes (il serait alors très difficile de les différencier dans la documentation archéologique des javelots). L'hypothèse fait particulièrement sens pour les évolutions tardives de la sarisse. Pour le temps d'Alexandre, il faut rester prudent : le passage de Grattius, *Cynégétique*, 117-120, sur les « petites dents » des sarisses pourrait décrire un état tardif. Le *menavlion* byzantin du X^e siècle avait un fer de 35 à 47 cm (il restait plus court, avec une hampe de 2,7 à 3,6 m) : E. McGeer, *Sowing the Dragon's Teeth. Byzantine Warfare in the Tenth Century*, Washington D.C., 1995, p. 210.

³¹⁹ Le grand fer de Vergina, de 1,235 kg, est beaucoup trop lourd pour une pointe. Chr. Matthew, *An Invincible Beast : Understanding the Hellenistic Pike Phalanx in Action*, Batsford, 2015, p. 51 a proposé une intéressante hypothèse : il s'agirait non pas d'une pointe, mais d'un talon, certains *xystoi* disposant en effet de talons en forme de pointe de lance, comme celui de la tombe de Kinch (voir ci-après sur le poids important des talons des *xystoi*, impliquant une prise particulière de la hampe). Cela expliquerait pourquoi cette grande « pointe » et le talon à ailettes de Vergina ont été fabriqués dans un même métal (fait relevé par M. Andronikos, « Sarissa », *loc. cit.*, p. 101).

Moyen Âge³²⁰ : la lance était passée sous l'aisselle du porteur et le bras droit venait verrouiller la prise en pressant la hampe contre le thorax³²¹. Le porteur ne faisait alors qu'un avec son arme, et portait son coup avec tout le poids de son corps. Dans cette posture, il était possible de tenir des lances de 5 mètres sans utiliser les deux mains³²². Cette position de combat était en fait une évolution logique par rapport à celle dictée par les lances de bataille en usage à l'époque classique : ces dernières avaient déjà vu leur point d'équilibre déplacé vers le talon, mais leur taille permettait de les manier sans difficulté. Les sarisses en seraient une version très étirée. Cet allongement eut toutefois de grandes conséquences puisque, en raison de sa taille et de son poids, il fallut imaginer une nouvelle technique de manipulation, ce qui bouleversa son usage et son rôle : l'arme, dont la maniabilité était faible, fut conçue pour le choc frontal, non pour l'escrime³²³.

Après la mort d'Alexandre et les premières guerres entre Diadoques, il semble qu'elle connut d'importantes modifications. L'étude de cette évolution force, encore une fois, à se confronter au problème posé par les mesures. Récemment, Chr. Matthew a tenté de prouver qu'une métrologie universelle était utilisée à l'époque hellénistique, fondée sur une coudée de 48 cm³²⁴. Cette interprétation a été mise en doute, à juste titre, par P. Juhel³²⁵. De fait, les études contemporaines n'ont pu établir avec certitude la métrologie des Grecs, ne serait-ce que pour l'époque classique, et la démonstration de Chr. Matthew esquive nombre de difficultés. Les dernières avancées, permises notamment par la découverte du célèbre relief de Salamine³²⁶ puis d'une règle en bois du V^e siècle dans une épave proche des côtes israéliennes³²⁷, n'apportent

³²⁰ Fr. Buttin, « La lance et l'arrêt de cuirasse », *Archaeologia* 99, 1965, p. 77-178 et C. Gaier, « À la recherche d'une escrime défensive de la lance chevaleresque : Le 'coup de fautre' selon Gislebert de Mons (1168) », dans C. Gaier, *Armes et combats dans l'univers médiéval*, vol. 1, Bruxelles, 1995, p. 66-70.

³²¹ La saisie de la lance couchée est très célèbre pour son utilisation à cheval ; elle était également pratiquée par les piétons : Fr. Cognot, *L'armement médiéval. Les armes blanches dans les collections bourguignonnes, XI^e-XV^e siècles*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2013, p. 491 et G. Martinez, « La méthode expérimentale appliquée à l'étude du geste guerrier : l'exemple des formations collectives d'infanterie du Moyen Âge central (XI^e-XIII^e siècles) », dans D. Jaquet et N. Baptiste (éd.), *Expérimenter le maniement des armes à la fin du Moyen Âge*, Bâle, 2016, p. 57-72.

³²² Les lances des hommes d'armes pouvaient atteindre les 5 mètres au début du XVI^e siècle : Fr. Buttin, « La lance », *loc. cit.*, p. 111 et A. Sablon du Corail, *Marignan, 1515*, Paris, 2015, p. 282. Certes, ils disposaient alors généralement d'un arrêt de cuirasse, mais Fr. Buttin, « La lance », *loc. cit.*, p. 113, rappelle que son rôle n'était pas « comme l'ont trop succinctement écrit les commentateurs, de soutenir la lance couchée, mais plutôt de permettre au cavalier au galop de coucher son arme d'un mouvement automatique ». À la fin du XVI^e siècle, les hussards polonais, qui pratiquaient la lance couchée, utilisaient des lances de près de 5 mètres sans arrêt de cuirasse (les lances étaient cependant creuses) : D. Kupisz, « The Polish-Lithuanian Army in the Reign of King Stefan Bathory (1576-1586) », dans B. J. Davies (éd.), *Warfare in Eastern Europe, 1500-1800*, Leiden, 2012, p. 73 et Fr. Buttin, « La lance », *loc. cit.*, p. 176.

³²³ Voir *infra* V.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

³²⁴ Chr. Matthew, *An Invincible Beast*, *op. cit.*, p. 71.

³²⁵ P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 22-23, note 35.

³²⁶ I. Dekoulakou-Sideris, « A Metrological Relief from Salamis », *AJA* 94, 1990, p. 445-451.

³²⁷ R. R. Stieglitz, « Classical Greek Measures and the Builder's Instruments from the Ma'agan Mikhael Shipwreck », *AJA* 110, 2006, p. 195-203, qui reprend, après M. W. Jones, « Doric Measure and Architectural Design 1: The Evidence of the Relief from Salamis », *AJA* 104, 2000, p. 73-93, l'étude du monument de Salamine et propose de le mettre en relation avec le décret de Teisaménos de 403 (p. 198-199).

guère plus d'éléments pour la conversion des données livrées par les textes. On pourrait certes supposer que la métrologie des règlements militaires macédoniens était cohérente et qu'elle se serait maintenue sur le temps long. N. G. L. Hammond a montré que la décoration de l'*aspis* macédonienne de Végora était fondée sur un δάκτυλος de près de 2 cm³²⁸, et les dimensions de ce bouclier³²⁹ recourent les données d'Asclépiodote : sa conception aurait été fondée sur un système où quatre δάκτυλοι faisaient une palme (παλαστή), quatre palmes un pied (πούς), et six palmes une coudée (πῆχυς)³³⁰ de 24 δάκτυλοι³³¹, de près de 48 cm. Les dimensions de l'*aspis* macédonienne furent fixées au moins dès la fin du IV^e siècle, et elles ne furent plus modifiées de façon sensible dans l'espace égéen jusqu'à la disparition de la monarchie antigonide³³². Il serait alors tentant de considérer que les règlements militaires macédoniens, à partir de la fin du IV^e siècle et jusqu'au milieu du II^e s., suivirent la même métrologie³³³. Malheureusement, on se confronte rapidement à d'autres difficultés : si les dimensions de l'*aspis* poussent à envisager un pied d'environ 32 cm (et une coudée de 48 cm) comme la norme, un pied proche de 30 cm conviendrait *a priori* mieux pour définir la taille des sarisses-lances décrites par Arrien³³⁴. Il reste d'ailleurs envisageable que le système de mesure utilisé pour les

³²⁸ N. G. L. Hammond, « A Macedonian Shield and Macedonian Measures », *ABSA* 91, 1996, p. 365. On peut retrouver également ce δάκτυλος sur la décoration du plus grand fragment d'*aspis* macédonienne découvert à Staro Bonče : P. Juhel et D. Temelkoski, « Fragments de 'Boucliers macédoniens' au nom du roi Démétrios trouvés à Staro Bonče (République de Macédoine). Rapport préliminaire et présentation épigraphique », *ZPE* 162, 2007, p. 166, sur les rayons des soleils périphériques.

³²⁹ Comme celles des autres *aspides* macédoniennes datées entre la fin du IV^e et le II^e siècle a.C. : voir *supra* I.2. « *Peltè* et *aspis* à l'époque hellénistique ».

³³⁰ Asclépiodote, V, 1, indiquant que l'*aspis* macédonienne avait un diamètre de huit palmes (ou deux pieds), soit environ 64 cm, donnée très proche du diamètre de près de 66 cm du bouclier de Végora.

³³¹ On ne peut suivre l'hypothèse de P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, qui envisage que la coudée de Théophraste et d'Asclépiodote aurait été une petite coudée de 18 δάκτυλοι. Les données des tacticiens sur les sarisses complètent celles d'un ordre de bataille et celui-ci se construit en accord avec les dimensions des armes : Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 119, note 1, rappelle que selon Asclépiodote, IV, 1, 3 « le combattant occupe deux coudées, soit un mètre environ, ce qui correspond à peu-près aux trois pieds décrits par Polybe. L'équation '3 pieds = 2 coudées' est d'ailleurs faite par Polybe lui-même, puisqu'il indique que les combattants tiennent devant eux dix coudées de hampe, et que les sarisses du cinquième rang dépassent le front de deux coudées ». Si l'on réduit la coudée des sarisses, on réduit d'autant celle qui définit l'intervalle dévolu aux combattants, et l'on ne saurait descendre en dessous de 40 cm en *synaspismos* (cf. Th. Kellie, *Pallas Armata*, Edimbourg, 1627, p. 13 : « *the measure of a foote and an halfe betwixt files* [soit environ 45 cm], *is when they joined shoulder to shoulder* »).

³³² Cf. *supra* Annexe 1. « Les *peltai* et les *aspides* du V^e au II^e s. a.C. ».

³³³ Si la coudée de 48 cm était l'étalon commun, le tableau de synthèse proposé par Chr. Matthew, *An Invincible Beast*, *op. cit.*, p. 76-77, tableau 3, serait confirmé. L'indication de Polybe, XVIII, 29, 2, sur le passage d'une sarisse de seize coudées à une sarisse de quatorze se fondait en tout cas certainement sur un même système de mesure. J. Morrison, « Ancient Greek measures of length in nautical contexts », *Antiquity* 65, 1991, p. 302-303, indique que les expériences menées sur la trière Olympias suggèrent que la coudée utilisée dans la construction de ces navires de guerre était au moins de 48 cm. Cf. également B. Giulia, « Les rames dans les 'inscriptions navales' d'Athènes », *Archaeonautica* 15, 2008, p. 19 note 39.

³³⁴ Pour une sarisse-lance d'environ 4,80 m : P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 47, note 90. Un pied court permettrait également de rapprocher les sarisses de dix coudées (4,40-4,90 m) mentionnées par Asclépiodote, V, 1 et Élien le Tacticien, XII de celles décrites par Arrien. Les deux tacticiens auraient alors gardé la trace de la sarisse du temps d'Alexandre. Dans les deux traités, elle n'intègre pas l'explication précise de l'ordre de bataille macédonien, fondée sur des données d'une autre époque, et fait ainsi figure de pièce rapportée. La mesure précise de 301 mm pour le pied « hellénistique » (que reprend P. Juhel) repéré par O. Broneer, *Isthmia 1, The temple of Poseidon*, Princeton, 1971, 174-181 et Id., *Isthmia 2, Topography and architecture*, Princeton, 1972, p. 63-64, fait

armes d'hast différait de celui des boucliers, et la possibilité d'une évolution de la métrologie ne peut être exclue. Ces remarques appellent à la prudence : on se contentera donc ici d'échelles approximatives pour estimer l'évolution de la taille des sarisses.

Pour Asclépiodote, les sarisses communes dans l'ordre de bataille macédonien auraient atteint les douze coudées, soit entre 5,3 et 5,8 m³³⁵. Cette indication recoupe celle de Théophraste, qui rappelle que les plus longues sarisses de son temps faisaient douze coudées³³⁶. Il paraît donc naturel, comme on le fait depuis longtemps, d'associer les deux témoignages et de dater de l'extrême fin du IV^e ou du début du III^e siècle les données d'Asclépiodote sur la phalange et l'armement macédonien³³⁷. Théophraste aurait ainsi observé de son vivant, comme son texte l'implique, plusieurs types de sarisses et l'évolution de leur taille, qui poussa les plus grandes jusqu'à douze coudées³³⁸. Avec cet étirement vint une rupture majeure : désormais, la sarisse fut tenue à deux mains et par l'extrémité basse de la hampe, la main droite venant toucher le talon, comme l'indique Asclépiodote³³⁹. Cette saisie, permettant de profiter de toute l'allonge de l'arme, semble avoir été destinée à favoriser l'escrime. Certes, on pourrait douter à bon droit que ces sarisses de plus de 5 mètres aient été suffisamment maniables pour autoriser cet usage. Mais un traité de 1641, rédigé par le maître d'armes Francesco Fernando Alfieri, présente des possibilités d'escrime avec une pique de plus de 5 mètres (approchant peut-être des 6³⁴⁰), tenue

difficulté : S. G. Miller et al., *Excavations at Nemea II. The Early Hellenistic Stadium*, Berkeley, 2001, p. 35-36, note 69. C'est un pied de 307 mm et non de 301 qui serait figuré sur le relief de Salamine : M. W. Jones, « Doric Measure », *loc. cit.*, p. 79-80. Par prudence, il faudrait donc s'en tenir à un pied compris entre 300 et 310 mm. En revanche, si Arrien utilisait un pied long, les sarisses de dix coudées pourraient représenter un état antérieur (des débuts du règne de Philippe ?).

³³⁵ Asclépiodote, V, 1.

³³⁶ Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 12. Certes, la précision ne s'intègre pas à un propos tactique. Il partage une expérience personnelle, que ses lecteurs pouvaient visualiser avec leur système de mesure. Si l'on pense au monument de Salamine, sa coudée aurait pu être fondée sur le pied de 307 mm ou celui de 327 mm : M. W. Jones, « Doric Measure », *loc. cit.*, p. 77-80 (la coudée du relief suit le dernier et fait 491 mm). Dans tous les cas, les données de Théophraste restent proches de celles d'Asclépiodote.

³³⁷ Déjà M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *AJA* 81, 1977, p. 323.

³³⁸ Asclépiodote, V, 2, indique que certains expérimentèrent au sein d'une même formation des sarisses de différentes longueurs, afin que toutes pussent atteindre l'ennemi. Ces tentatives s'inscriraient bien dans le contexte des guerres des Diadoques.

³³⁹ C'est ce qui ressort des indications d'Asclépiodote quant à la saillie des sarisses au-delà du premier rang (Asclépiodote, V, 1). Il ressort clairement que les mains viennent se placer dans les deux dernières coudées de la pique, comme l'a notamment remarqué P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 58, note 112.

³⁴⁰ F. F. Alfieri, *La Picca*, Padoue, 1641, p. 9, précise que la pique utilisée fait 9 *braccia*. Le *braccio* est une ancienne unité de mesure qui connaissait autant de variations qu'il existait d'États en Italie. On attendrait que F. F. Alfieri, né à Padoue et maître d'armes dans cette ville, utilisât le système de mesure padouan, qui était à cette période très proche de celui de Venise : D. Wootton, « Accuracy and Galileo : A Case Study in Quantification and the Scientific Revolution », *The Journal of the Historical Society* 10, 2010, p. 49, note 21. Cela réduirait les possibilités à deux *braccia* : l'un d'environ 6,3 cm, l'autre de près de 6,8. La pique aurait donc mesuré entre 5,6 et 6,1 mètres. On demeurera toutefois prudent, d'autres *braccia* (comme celui de Florence) ne dépassant pas 5,5 cm (la pique ferait alors 5 mètres). Pour les mesures, et la complexité du problème : Gr. O'Brien, « The Use of Simple Geometry and the Local Unit of Measurement in the Design of Italian Stringed Keyboard Instruments : An Aid to Attribution and to Organological Analysis », *The Galpin Society Journal* 52, 1999, p. 113-114, 159.

qui plus est par son extrémité³⁴¹, d'une manière comparable à celle décrite par Asclépiodote. Dès lors, rien n'interdit de penser qu'une pratique semblable ait été connue des Anciens.

Dans le courant du III^e siècle, l'arme connut à nouveau, du moins en Macédoine, des modifications sensibles. Une donnée sûre est laissée par Polybe qui indique que de son temps la sarisse avait une longueur de quatorze coudées³⁴², soit 6,2 – 6,8 m³⁴³. Il nous révèle même l'état antérieur en rappelant qu'autrefois la sarisse mesurait seize coudées (7,1 – 7,7 m³⁴⁴). Nous disposons pour celle-ci d'un *terminus post quem* : un épisode d'un siège d'Édesse, rapporté par Polyen, qu'il faudrait placer vers 274³⁴⁵. Les sarisses macédoniennes auraient ainsi été portées à seize coudées dans le premier quart du III^e siècle, peut-être au moment des grands programmes d'armement de Démétrios Poliorcète³⁴⁶. Il reste difficile de dater la dernière évolution, le passage de l'arme de seize à quatorze coudées. Les précisions de Polybe ont pour cadre ses commentaires sur les armes des Romains et des Macédoniens, après le récit de Cynoscéphales³⁴⁷. Dans ses premiers livres, il ne mentionne aucune modification survenue dans l'armement macédonien, ce qui suggère que le passage des seize à quatorze coudées précéda le début de ses *Histoires*. Autrement dit, la sarisse antigonide aurait été raccourcie avant le règne d'Antigone Dôson, sous Antigone Gonatas ou Démétrios II³⁴⁸. Les deux dernières sarisses étaient fort différentes de la précédente : la version la plus tardive ne se tenait plus par l'extrémité, mais à quelque distance du talon. La main gauche venait se placer à quatre coudées de ce dernier (près de deux mètres), laissant environ deux coudées (près d'un mètre) dépasser derrière le porteur. Il est fort probable que, de même, l'immense sarisse de seize coudée n'était pas tenue par son extrémité. Le point d'équilibre de la hampe avait donc été déplacé. Ces armes avaient certes des dimensions imposantes, mais elles n'étaient plus façonnées pour favoriser l'escrime, à l'inverse de celles de l'extrême fin du IV^e et du début du III^e siècle. Comme pour la sarisse-lance du temps d'Alexandre, leur difficile maniabilité n'était pas un problème, les

³⁴¹ F. F. Alfieri, *La Picca*, op. cit., p. 20, pl. 4.

³⁴² Polybe, XVIII, 29, 2.

³⁴³ Comparable aux piques suisses de 6,6 m que commanda Louis XI en 1480 pour équiper ses piétons : A. Sablon du Corail, *1515, Marignan*, Paris, 2015, p. 319 et Ph. Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge*, Paris, 2004 [1972], p. 343.

³⁴⁴ P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 27 et 52-53, penche pour une arme de près de 7 m, en supposant que Polyen usait d'une coudée qui se fondait sur un pied de 301 mm. Ne faudrait-il pas plutôt se demander quelle coudée utilisait Polybe ? On sait que, dans les années 1480, des piques pouvaient atteindre 24 pieds, soit près de 7,6 m : C. Gaier, *L'industrie et le commerce des armes dans les anciennes principautés belges du XIII^e à la fin du XV^e siècle*, Paris, 1973, p. 362-363.

³⁴⁵ Polyen, II, 29, 2 et A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange macédonienne : le cas de la sarisse », dans *Ancient Macedonia VI*, Thessalonique, 1999, p. 841.

³⁴⁶ Une des hypothèses de P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 27-28.

³⁴⁷ Polybe, XVIII, 28-32.

³⁴⁸ Ce fut certainement cette sarisse de quatorze coudées qu'adoptèrent les armées lacédémonienne et achéenne. A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange macédonienne », loc. cit., p. 842, rappelle Plutarque, *Vie de Philopœmen*, IX, 3 : les Achéens purent manier aisément leurs sarisses après un dur entraînement. Cela n'implique pas, comme le pense A. Noguera Borel, que ces sarisses étaient inférieures à 5 mètres. Les Achéens copièrent certainement l'armement macédonien contemporain.

tactiques des phalanges antigonides étant aux III^e et II^e siècles à nouveau fortement orientées sur le premier choc³⁴⁹. Les Macédoniens ne firent pas aussitôt école dans le reste de l'espace égéen et en particulier auprès des autres sarissophores qu'étaient vraisemblablement les Épirotes³⁵⁰. Le siège d'Édesse (de 274) aurait en effet été mené par l'armée de Pyrrhos, et les Épirotes auraient été désavantagés par l'allonge de leurs piques dans un combat de brèche contre les Macédoniens. Kléonymos aurait ordonné aux deux premiers rangs de la phalange épirote de se délaissier de leurs armes, de se jeter sur le mur de sarisses, de les saisir par la hampe puis de les écarter pour permettre aux rangs suivants d'atteindre l'ennemi³⁵¹. Si les Épirotes disposaient de sarisses de douze coudées, comme cela devait encore être l'usage en dehors de Macédoine, le calcul était simple : il fallait franchir l'obstacle de la première rangée de sarisses qui portait deux coudées plus loin que la leur³⁵² et neutraliser la seconde, donc faire appel aux hommes des deux premiers rangs³⁵³.

En fin de compte, l'évolution que connut la sarisse entre les années 330 et le milieu du II^e siècle en Grèce propre³⁵⁴ se laisserait ainsi reconstituer : d'une sarisse-lance longue de plus de 4 m 50, saisie à une main, on passa à la fin du IV^e ou dans les premières années du III^e siècle à une sarisse-pique de plus de 5 m, tenue à deux mains par son extrémité³⁵⁵. Dans le cours des trois premières décennies du III^e siècle, avant 274, les Macédoniens adoptèrent une immense sarisse-pique de plus de 7 m, avant de la rétrécir quelques décennies plus tard à 6,2 – 6,8 m,

³⁴⁹ Cf. *infra* VI.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

³⁵⁰ Outre la mention de sarisses dans l'armement des hoplites de Pyrrhos (Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 21, 6), on dispose du revêtement d'un bouclier dédié par les Argiens après leur victoire de 272 (G. E. Mylonas, « Ανασκαφή Μυκηνῶν », *ΠΑΑΗ* 1965, p. 95-96). L'arme faisait, selon son inventeur, 70 cm de diamètre, soit la taille d'une *aspis* macédonienne. Il semble donc que les hoplites épirotes utilisaient une panoplie macédonienne.

³⁵¹ Polyen, II, 29, 2. Kléonymos « déploya les *prōstatai* et leurs épistates sans lances, leur ordonnant, lorsqu'ils rencontreraient les sarissophores, de se saisir avec leurs deux mains des sarisses et de les tenir fermement, et à ceux qui les suivraient de les dépasser par le côté et d'engager énergiquement le combat », τὸς δὲ πρωτοστάτας καὶ τοὺς τούτων ἐπιστάτας ἄνευ δοράτων ἔταξε παραγγείλας, ἄν συμμίζωσιν οἱ σαρισσοφόροι, διαλαβεῖν ἀμφοτέρας ταῖς χερσὶ τὴν σάρισαν καὶ κατέχειν, τοὺς δὲ ἐπομένους παρὰ πλευρὸν ἐκάστου παρελθόντας ἐνεργεῖν τὴν μάχην. En πύκνωσις, les intervalles étaient suffisamment larges pour permettre la manœuvre.

³⁵² Hypothèse d'une sarisse épirote de douze coudées tenue par l'extrémité et dépassant de dix coudées du premier rang (Asclépiodote, V, 1) opposée à une sarisse de seize et dépassant de douze.

³⁵³ L'inaction des Macédoniens face à ce mouvement ne surprend guère si l'on se souvient que la sarisse de seize coudées était principalement une arme de choc. En la circonstance, les défenseurs d'Édesse auraient formé une palissade de leurs sarisses, une défense passive sensée tenir à distance leurs adversaires. La menace de l'allonge abolie, les assaillants du troisième rang auraient pu user de leurs sarisses, plus courtes et maniables, et amener rapidement à rupture la formation macédonienne. Ce combat fait inmanquablement penser à un célèbre épisode de la bataille de Sempach (1386), représenté dans la *Schlachtkapelle* : un Suisse du canton d'Unterwald se serait jeté sur les lances des hommes d'armes qu'il combattait, les attrapant à pleines mains et ouvrant un passage aux siens, action d'éclat qui lui aurait coûté la vie.

³⁵⁴ Il convient de rester prudent sur l'évolution de l'arme dans les royaumes séleucide et lagide. P. Couissin, *Les institutions militaires et navales*, Paris, 1932, p. 75, rappelait que certaines armées avaient pu suivre leurs propres voies. Les données les plus sûres (Théophraste et Polybe) concernent d'abord les pratiques militaires de Grèce.

³⁵⁵ Avec des variations selon les armées puisqu'Asclépiodote, V, 2, indique que certains auraient allongé les sarisses des rangs suivant le premier. Sur ce problème, cf. P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 58-59, note 112.

taille qu'elle conserva jusqu'à la disparition de la monarchie antigonide. Cette dernière arme fut celle adoptée par les armées lacédémonienne, béotienne et achéenne à la fin du III^e siècle³⁵⁶.

A. Noguera Borel a tenté d'établir que le terme macédonien sarisse signifiait « arme munie d'une hampe » et qu'il pouvait donc être appliqué à toutes armes d'hasts et même à des projectiles³⁵⁷, mais la démonstration fait difficulté. D'abord pour les « sarisses » qui auraient été utilisées en projectiles : Polybe en apporterait la preuve en rappelant que l'umbo du *scutum* romain servait à repousser « les pierres, les sarisses et les projectiles perforants en général », λίθων καὶ σαρισῶν καὶ καθόλου βιαίων βελῶν³⁵⁸. Mais Polybe énumère ici les armes menaçant l'intégrité d'un bouclier et qu'il est nécessaire de dévier avec l'umbo, la partie de la spina qui protège la main, renforcée par une plaque de métal. Parmi ces menaces, il cite les armes perforantes, dont faisaient partie les sarisses et la majorité des projectiles. Strabon quant à lui expliquait qu'une sarisse pouvait être lancée, au même titre qu'une lance (*dory*), un *kontos* et un pilum (ὁ ὑσσός)³⁵⁹. Cela n'en fait pas pour autant une javeline. L'inclusion du *kontos* par Strabon est éloquente : lance de corps à corps, qui n'était pas conçue pour le lancer, elle pouvait être néanmoins jetée sur l'ennemi si l'on jugeait que la situation l'exigeait ou le permettait³⁶⁰. Il en serait ainsi allé de même pour la sarisse, en tout cas pour celle dont l'auteur avait connaissance. De fait, il semble que les sarisses pontiques des II^e-I^{er} siècles étaient des armes plus courtes que les piques connues par Polybe, ce qui expliquerait la remarque de Strabon³⁶¹.

³⁵⁶ Ces différentes sarisses étaient probablement en frêne, comme la majorité des piques de l'époque moderne (parmi de nombreux exemples : J. J. von Wallhausen, *L'art militaire pour l'infanterie*, Francfort, 1615, p. 58 ; A. Manesson-Mallet, *Travaux de Mars*, vol. 3, Paris, 1682, p. 38). Sur les hampes de sarisse, voir N. V. Sekunda, « The Sarissa », *loc. cit.*, p. 22-30, qui a notamment montré (p. 22-24) qu'elles n'étaient pas en cornouiller, comme une lecture hâtive du passage de Théophraste avait pu laisser croire et rappelle que le poète Stace, *Thébaïde*, VII, 269, au I^{er} siècle p. C., indiquait que les Macédoniens usaient de sarisses en frêne. La Macédoine était bien pourvue de ce bois (Théophraste, *Recherches sur les plantes*, III, 11, 3-4).

³⁵⁷ A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange », *loc. cit.*, p. 845-850.

³⁵⁸ Polybe, VI, 23, 5.

³⁵⁹ Strabon, X, 1, 12.

³⁶⁰ Arrien, *Ordre de bataille contre les Alains*, 16-17, indique que les quatre premiers rangs de ses quinzième et douzième phalanges sont formés de *kontophoroi*, dont il précise que les longues lances sont d'abord destinées à arrêter les chevaux. Pour autant, il ordonne que « les hommes des deuxième, troisième et quatrième rangs lancent leurs *kontoï* comme un trait partout où l'occasion se présente », οἱ δευτεροστάται δὲ καὶ οἱ τῆς τρίτης καὶ τετάρτης τάξεως εἰς ἀκοντισμὸν προβεβλήσθων τοὺς κοντοὺς ὅπου τύχοιεν, usage certes peu orthodoxe mais qu'il considère comme efficace. On rappellera qu'au XIV^e s. des hommes d'armes n'hésitaient pas à jeter leurs lances, faites pour le choc, sur l'adversaire quand ils le sentaient nécessaire : Fr. Buttin, « La lance », *loc. cit.*, p. 166-167. À la bataille de Bannockburn (1314), des hommes des *schiltroms* auraient jeté leurs piques contre les chevaliers anglais, qui ne parvenaient pas à passer le mur de pointes, et tentaient eux-mêmes de lancer leurs épées et leurs masses sur les Écossais : M. Brown, *Bannockburn. The Scottish War of the British Isles, 1307-1323*, Édimbourg, 2008, p. 121.

³⁶¹ Le bouclier inscrit au nom de Pharnace I^{er} (185-160 a.C.), est une grande *aspis* d'un diamètre d'environ 80 cm (sa concavité de 11 cm est identique à celle des *aspides* macédoniennes d'Apollonia d'Illyrie et de Pergame) : P. Bernard, « Bouclier inscrit du J. Paul Getty Museum au nom de Pharnace I, roi du Pont », *Bulletin of the Asia Institute* 7, 1993, p. 11-13 ; U. Peltz, « Der Makedonische Schild aus Pergamon der Antikensammlung Berlin », *Jahrbuch der Berliner Museen* 43, 2001, p. 337. Elle n'était vraisemblablement pas destinée à être maniée avec une sarisse tenue à deux mains. Sur la mosaïque de Palestrina, l'un des hoplites tient une longue lance à une main, en conjonction avec un bouclier qui semble être une *aspis* macédonienne : P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p.

Lorsque Lucilius montre un commandant de flotte rassembler munitions pour armes de jet et sarisses, il ne fait pas nécessairement de ces dernières des projectiles pour catapulte. Les piques et les longues armes d'hasts étaient, comme à d'autres périodes, des armes de marine³⁶². Reste enfin des sources très tardives, Hérodien, Hésychios et la Souda, qui associent les termes sarisse et ἀκόντιον³⁶³. Leurs notes sur l'ancienne terminologie militaire contenant de nombreuses approximations, doit-on leur accorder autant de crédit que les sources contemporaines ?

Quant aux sarisses « courtes » du temps d'Alexandre, elles n'étaient pas aussi réduites que le pense A. Noguera Borel³⁶⁴. Elles étaient plutôt, comme il a été proposé, de très longues lances, dépassant 4,40 m. En fin de compte, les Grecs, du IV^e au I^{er} siècle *a.C.*, semblent bien avoir associé le terme sarisse à des réalités plus restreintes que les « armes munies d'une hampe ». Non certes à une arme bien précise, mais aux plus grandes armes d'hasts, qui excédaient de loin les dimensions des autres lances, lance-javeline (*logchè*), lance de contact (*kontos*) ou ξύστρον. Inclure le *xyston* dans la catégorie des lances « ordinaires » pourrait surprendre, car on le confond parfois avec ce qu'on a appelé la « sarisse de cavalerie »³⁶⁵. Force est pourtant de constater que les sources ne confondent jamais *xystophoroi* et *sarissophoroi*. Cette dernière appellation était réservée à une unité de cavaliers de l'armée d'Alexandre, aussi qualifiés de *prodromoi*. On a cependant supposé qu'ils portaient les mêmes armes que les *xystophoroi*, ce qui aurait en retour confirmé que le *xyston* était une sarisse de cavalerie³⁶⁶. R. E. Gaebel a proposé une autre solution : les *xystoi* auraient été des lances longues dont la taille était comprise entre 2 et 3 mètres, une arme donc fort différente de la grande sarisse de cavalerie qui aurait équipée les *sarissophoroi*³⁶⁷. À l'appui de cette interprétation, il mobilisait la représentation de la tombe dite « de Kinch » et la mosaïque de Pompéi. Sur cette dernière, le cavalier qui se tient derrière Alexandre brandit une lance visiblement bien plus courte que la « sarisse de cavalerie » de M. M. Markle³⁶⁸. Récemment, G. R. Bugh s'est prononcé en faveur d'un *xyston* « intermédiaire », d'environ 3 m 60³⁶⁹.

41, note 82, pense qu'il s'agit d'un soldat lagide. Ces indices peuvent laisser penser que des armées hellénistiques revinrent, dans le courant du II^e siècle, à des sarisses courtes, pouvant être saisies à une main.

³⁶² Pour l'époque classique, on peut penser à l'anecdote rapporté par Platon, *Lachès*, 183d : en une occasion, lors d'un affrontement maritime, Stésiléos « combattit équipé d'un *dorydrepanon* », ἐμάχετο ἔχων δορυδρέπανον, une arme si grande qu'elle s'empêtra dans les cordages du navire adverse. Déjà Homère, *Illiade*, XV, 678, qualifiait l'immense lance d'Ajax, de vingt-deux coudées, de ναύμαχον, « arme pour le combat naval ». Sur ces ναύμαχα, cf. notamment les remarques de M. Andronikos, « Sarissa », *loc. cit.*, p. 105-106.

³⁶³ Textes rassemblés par A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange », *loc. cit.*, p. 849.

³⁶⁴ A. Noguera Borel, « L'évolution de la phalange », *loc. cit.*, p. 846-847, songe à une arme de 2-2,5 m.

³⁶⁵ M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa », *loc. cit.*, p. 333-339 ; P. A. Manti, « The Cavalry Sarissa », *AncW* 8, 1983, p. 73-80.

³⁶⁶ M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa », *loc. cit.*, p. 337-338, position critiquée à juste titre par N. V. Sekunda, « The Sarissa », *loc. cit.*, p. 37, car il s'agit d'une dangereuse argumentation circulaire.

³⁶⁷ R. E. Gaebel, *Cavalry Operations in the Ancient World*, Norman, 2002, p. 168-177.

³⁶⁸ R. E. Gaebel, *Cavalry Operations*, *op. cit.*, p. 169-172.

³⁶⁹ G. R. Bugh, « Greek Cavalry in the Hellenistic World. Review and Reappraisal », dans L. L. Brice (éd.), *New Approaches to Greek and Roman Warfare*, Hoboken, 2020, p. 73-75.

Le débat est resté concentré sur trois documents iconographiques : la mosaïque de la maison du Faune, la tombe « de Kinch » et le sarcophage dit d'Alexandre, dont l'interprétation n'est pas des plus évidentes³⁷⁰. Or, il en existe d'autres, bien plus faciles à exploiter. À la fin du IV^e et au III^e siècle, les *xystoi* n'étaient pas des armes exclusivement macédoniennes, et l'on en trouve des représentations hors de Macédoine : sur une stèle funéraire béotienne de la fin du III^e siècle³⁷¹, sur le *dromos* de la tombe peinte de Kazanluk³⁷², sur la stèle de Raphia³⁷³, et peut-être sur deux autres stèles funéraires d'Apollonia d'Illyrie³⁷⁴ et d'Alexandrie³⁷⁵. Les trois premiers documents ont l'avantage de montrer des *xystoi* dans leur totalité, aussi peut-on en estimer la taille avec bien plus de certitude : ils ne peuvent pas faire plus de 3 mètres. Par ailleurs, ces documents permettent une autre remarque : lorsque l'on a estimé la longueur totale des lances non conservées, en particulier sur le sarcophage, on a généralement supposé qu'elles étaient tenues par le milieu³⁷⁶. En fait, les *xystoi* étaient saisis dans leur premier tiers : la main était proche de l'extrémité inférieure de la hampe, en saisie basse, comme sur la stèle béotienne, aussi bien qu'en saisie haute, comme sur la stèle de Raphia. L'équilibre de l'arme, et en particulier le fort poids du talon, qui avait parfois la forme d'une pointe de lance³⁷⁷, devait inciter à conserver la plupart du temps cette prise³⁷⁸. Autrement dit, elle avait un équilibre très proche de celui des lances de bataille hoplitiques classiques, et en était peut-être même dérivée. Cette simple observation pousse à reprendre les calculs qui ont été faits pour les représentations plus célèbres des *xystoi*. Pour retrouver la taille de la lance d'Alexandre, sur le sarcophage de Sidon ou la mosaïque de Pompéi, il ne faut pas appliquer les mêmes mesures sur les parties supérieures et inférieures de la hampe, comme cela a été fait jusqu'alors³⁷⁹.

³⁷⁰ G. R. Bugh, « Greek Cavalry in the Hellenistic World », *loc. cit.*, p. 74.

³⁷¹ V. Schild-Xenidou, *Corpus der Boiotischen Grab- und Weihreliefs des 6. Bis 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Mayence, 2008, n° 117, pl. 45, peut-être de Thespies. Pour la datation : D. Knoepfler, *Bull. ép.* 2009, 244, qui corrige celle de V. Schild-Xenidou (fin IV^e s.). Il s'agit d'un cavalier lourd portant une cuirasse anatomique, un casque béotien surmonté d'un panache et un *xyston*.

³⁷² Ch. Webber, « Odrysian Cavalry Arms, Equipment and Tactics », dans L. Nikolova (éd.), *Early Symbolic Systems for Communication in Southeast Europe*, Oxford, 2003, p. 546, fig. 12d, qui relève la spécificité des longues lances des cavaliers macédoniens, maintenues en position basse contrairement à celles de leurs vis-à-vis saisies en position haute. On pourrait ajouter à ce dossier les lances de plus de 2 mètres des cavaliers de la tombe d'Alexandrovo, dont les sautoires en faisaient probablement des *xystoi* (cf. Ch. Webber, *ibid.*, p. 549).

³⁷³ Chr. Fischer-Bovet, *Army and Society in Ptolemaic Egypt*, Cambridge, 2014, p. 129, fig. 4.3. Les *xystophoroi*, uniquement armés des longues lances, disparurent dans l'espace égéen entre la fin du IV^e et la première moitié du III^e siècle, mais ils formèrent encore une partie de la cavalerie lourde des armées lagide et séleucide, au moins jusqu'à la fin du III^e siècle. Ptolémée IV tient un *xyston* sur la stèle de Raphia.

³⁷⁴ I. Pojani-Dhamo, « Relieve të stelave funerare apoloniote të periudhës klasike dhe helenistike », *Iliria* 27, 1997, p. 223-225, n° 13, pl. 6. Le *xyston* fut peut-être ici artificiellement raccourci pour tenir dans les limites de la stèle.

³⁷⁵ Chr. Fischer-Bovet, *Army and Society*, *op. cit.*, p. 130, fig. 4.4. Le *xyston* n'est pas entièrement conservé ; on peut néanmoins noter la finesse de la hampe, qui conviendrait fort mal à une arme de plus de 3 mètres.

³⁷⁶ Ainsi M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa », *loc. cit.*, p. 333.

³⁷⁷ Comme l'avait déjà montré N. V. Sekunda, « The Sarissa », *loc. cit.*, p. 38-39.

³⁷⁸ La hampe du *xyston* s'affinait peut-être également vers la pointe. C'est du moins l'impression donnée par l'image de la stèle funéraire béotienne : V. Schild-Xenidou, *Corpus der Boiotischen Grab*, *op. cit.*, n° 117. On notera la proximité entre la saisie du *xyston* et celle des lances de contact hoplitiques.

³⁷⁹ Cela résout certaines difficultés : il n'est ainsi pas nécessaire d'imaginer, avec M. M. Markle, « The Macedonian Sarissa », *loc. cit.*, p. 334, que les *xystoi* du sarcophage « d'Alexandre » furent tronqués pour tenir dans la

En définitive, les images forment un dossier cohérent, montrant que les *xystoi* étaient bien, comme le pense R. E. Gaebel, des lances, certes longues, mais qui n'atteignaient pas les 3 mètres. Le *xyston* avait une appellation spécifique car il ne se confondait nullement avec une sarisse³⁸⁰. En ce cas, quelle arme portaient les *sarissophoroi* ? Il est possible que deux de leurs « sarisses de cavalerie » aient été représentées sur l'une des tombes d'Agios Athanasios³⁸¹, datée de la fin du IV^e siècle³⁸². Ces armes, qui dépassaient les 3 mètres (3 m 40 – 3 m 60), méritaient d'être qualifiées de « sarisses », car leurs dimensions les rangeaient dans la même catégorie que les longues lances puis les piques de l'infanterie, celle des très grandes armes d'hast. Elles dépassaient de plusieurs dizaines de centimètres les plus longs *xystoi*.

représentation. Les expérimentations menées par M. M. Markle, *ibid.*, p. 334-337, montraient par ailleurs qu'il était extrêmement difficile d'utiliser à cheval et d'une seule main une lance de plus de 4 mètres dans les positions montrées par les images. Le chercheur supposait que ces dernières étaient irréalistes.

³⁸⁰ Il était fait de cornouiller (Arrien, *Anabase*, I, 15, 5, montre les Compagnons combattre « avec des *xystoi* en cornouiller », ξυστοῖς κρανεῖνοις), ce qui le distinguait encore des sarisses, si ces dernières étaient bien, comme il a été suggéré, en frêne.

³⁸¹ La tombe serait celle d'un haut officier macédonien, qui fut enterrée avec une riche panoplie entièrement en fer : M. Tsimbidou-Avloniti, « Άγιος Αθανάσιος, Μακεδονικός τάφος III. Ο οπλισμός του ευγενούς νεκρού », dans S. Pingiatoglou et Th. Stefanidou-Tiveriou (éd.), *NAMATA, Τιμητικός Τόμος για τον Καθηγητή Δ. Παντερμαλή*, Thessalonique, 2011, p. 351-363. M. Tsimbidou-Avloniti pense qu'il s'agit d'un cavalier (p. 363). Si tel était bien le cas, on ne serait pas surpris de retrouver deux *prodromoi/sarissophoroi* gardant l'entrée de sa tombe, le protégeant dans sa mort comme ils le protégeaient de son vivant.

³⁸² Sur cette image et l'évaluation de la longueur des armes, voir P. Juhel, *Infanterie macédonienne*, p. 26-27. L'hypothèse qui en ferait des sarisses d'infanterie ne me semble pas devoir être privilégiée. Les lances représentées, de 3,40 – 3,60 m, ne peuvent être rapprochées du témoignage de Théophraste pour cette période. En outre, le fait que leurs porteurs soient chaussés de chaussures fermées ne fait pas d'eux, comme le suggère P. Juhel, *ibid.*, p. 134, note 230, des fantassins. On voit ainsi des chaussures semblables aux pieds d'un cavalier sur une stèle funéraire d'Aigai du second quart du IV^e siècle : M. Kalaitzi, *Figured Tombstones from Macedonia, Fifth-First Century BC*, Oxford, 2016, n° 40, p. 31. Comme les *krepides*, qui chaussaient aussi bien les cavaliers que les fantassins (D. Karunanithy, *The Macedonian War Machine. Neglected aspects of the armies of Philip, Alexander and the Successors (359-281 BC)*, Barnsley, 2013, p. 84-86 et 114-115), ces chaussures fermées ne devaient pas être exclusives à une arme. Surtout, le costume et l'équipement des deux gardes de la tombe sont en tout point identiques à ceux d'un cavalier représenté sur un statère d'or de Démétrios Poliorcète (daté de 290-289/8), avec *kausia*, *chitôn*, chlamyde et longue lance : O. D. Hoover (éd.), *Handbook of Coins of Northern and Central Greece*, Londres, 2014, p. 379, n° 1008b. Sur ce type : O. Picard, « Numismatique et iconographie : le cavalier macédonien », dans L. Kahil, Ch. Augé et P. Linant de Bellefonds (dir.), *Iconographie classique et identités régionales*, Athènes, 1986, p. 68, type 3c.

Annexe 3. Polybe, la légion et la phalange

L'un des problèmes les plus rebattus en histoire militaire, au fil des siècles, fut celui des combats entre les phalanges et les légions. Polybe lui donna ses fondations, et trancha en même temps la question : l'armement et les formations romaines étaient supérieurs, et Rome écrasa les États hellénistiques grâce à eux. Démonstration qui pourrait passer, de prime abord, pour séduisante, mais qui présente en vérité de nombreuses failles. Après le « jugement de Polybe sur la Crète », déconstruit par H. van Effenterre³⁸³, et les sorties polybiennes contre les Étoliens³⁸⁴, il reste à s'attaquer à son réquisitoire contre la phalange macédonienne. On a trop longtemps fait une confiance presque aveugle à cet exposé. Pour autant, il ne s'agit pas ici d'entamer une gratuite entreprise révisionniste, mais de considérer un autre angle d'approche du paradigme polybien, dont le but est de dégager son caractère polémique et surtout son inscription dans une querelle mémorielle, elle-même conséquence de la conquête.

Un premier point a déjà été relevé : Polybe installe dans une arène fermée la légion et la phalange, en oubliant les forces auxiliaires qui pouvaient peser dans les affrontements³⁸⁵. La remarque est tout à fait pertinente, d'autant plus lorsque l'on se rappelle du rôle que jouèrent certaines armes dans l'issue des combats ; on pense d'abord, pour les conflits contre la royauté antigonide, aux éléphants, décisifs à Cynoscéphales, éléments essentiels de la victoire romaine à Pydna. Toutefois, cet oubli s'explique sans difficulté : pour Polybe, comme la plus grande part des lecteurs auxquels il s'adresse, l'instrument par excellence de tout conflit était l'arme hoplitique. Logiquement, il fallait mettre en miroir les formations et les armes qui constituaient la force principale des armées considérées, ces « *weapon systems* »³⁸⁶ qu'étaient la phalange et la légion. On peut reprocher à l'auteur la création de cette joute artificielle, mais il ne faut pas oublier sa valeur dans le cadre des mentalités militaires du temps.

Abordons le problème à la manière de Polybe, en le suivant point par point. « Chacun sait qu'à la phalange il faut un terrain uni et nu, un terrain que ne coupe aucun obstacle tel que fossés, ravins, vallonnements, talus ou cours d'eau, car n'importe lequel de ces accidents suffit pour paralyser ou disloquer une troupe ainsi formée. Or, trouver un terrain de vingt stades et parfois plus, où n'existe aucun de ces obstacles, c'est là une chose presque impossible ou du moins extrêmement rare, comme chacun, ici encore, le reconnaîtra », καὶ μὴν ὅτι χρεῖαν ἔχει τόπων ἐπιπέδων καὶ ψιλῶν ἢ φάλαγξ, πρὸς δὲ τούτοις μηδὲν ἐμπόδιον ἐχόντων, λέγω δ' οἷον

³⁸³ H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe*, Paris, 1968, p. 285-292.

³⁸⁴ Cf. *supra* IV.1. « Les champions de la ruse » et V.3. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

³⁸⁵ M. Roux, « Recherches sur les aspects militaires de la conquête du monde gréco-hellénistique par Rome au II^e siècle avant Jésus-Christ », *REA* 95, 1993, p. 443-457, en particulier p. 444 et 451-457.

³⁸⁶ F. Echeverría, « Weapons, Technological Determinism, and Ancient Warfare », dans G. G. Fagan et M. Trundle (éd.), *New Perspectives on Ancient Warfare*, Leiden, 2010, p. 35 et 45-46.

τάφρους, ἐκρήγματα, συναγκείας, ὄφρῦς, ῥεῖθρα ποταμῶν, ὁμολογούμενόν ἐστι. πάντα γὰρ τὰ προειρημένα παραποδίζειν καὶ λύειν τὴν τοιαύτην τάξιν ἱκανὰ γίνεται. διότι δ' εὐρεῖν τόπους ποτὲ μὲν ἐπὶ σταδίους εἴκοσι, ποτὲ δὲ καὶ πλείους, ἐν οἷς μηδὲν τι τοιοῦτον ὑπάρχει, σχεδόν, ὡς εἰπεῖν, ἀδύνατόν ἐστιν, εἰ δὲ μή γε, τελῶς σπάνιον, καὶ τοῦτο πᾶς ἂν τις ὁμολογήσειεν³⁸⁷. Sa première analyse est pertinente. Il ne fait aucun doute qu'une rivière ou une dépression du terrain pouvait perturber l'alignement des hommes et l'ordre de la phalange : son ancêtre classique souffrait du même défaut³⁸⁸, comme la plupart des formations de piquiers du XVI^e siècle³⁸⁹. On ne poussera certes pas trop loin cette réflexion : les sarissophores étaient capables de combattre dans des lieux dont le sol n'était pas des plus réguliers, comme les brèches faites dans des remparts ; en outre, si des accidents de terrain pouvaient compromettre l'ordre de la phalange, rien n'empêchait de le reconstituer une fois sorti de l'obstacle. Ils ne représentaient un grand danger que lorsqu'ils se trouvaient à proximité de l'ennemi. Polybe se montre plus audacieux quand il évoque la largeur de la plaine nécessaire pour le déploiement. Vingt stades, soit nettement plus de trois kilomètres ! De toute évidence, Polybe fait référence à une phalange, rangées sur seize rangs, de 50 000 hommes ! C'est un point important, qui transparait dans toute la comparaison : Polybe ne prend en compte qu'une phalange entière, sans s'embarrasser du fait que les *speirai* pouvaient être utilisés indépendamment, ce qu'il savait bien ; qui plus est, une phalange des plus considérables, telle que les rois antigonides ne purent jamais aligner. Pour leurs grandes batailles, ils disposaient de la moitié de ce nombre, et parfois moins. Même Antiochos III n'eut pas une telle force aux batailles de Raphia et de Magnésie du Sipyle³⁹⁰. Une phalange de 20 000 hommes demandait seulement un peu plus d'un kilomètre pour se mettre en ordre de combat. Or, des plaines de cette largeur sont fréquentes en Grèce égéenne. De plus, l'auteur oublie de préciser qu'une phalange avait toujours la possibilité de doubler sans rangs quand le terrain était étroit ; opération qui ne la fragilisait nullement, au contraire. Il n'était pas possible d'éviter son choc, et fort difficile de trouver une faille dans le mur de piques. Il ne restait qu'à abandonner ses positions et la plaine ou subir une violente charge, tout à l'avantage des sarissophores³⁹¹.

³⁸⁷ Polybe, XVIII, 31, 5-8, traduction D. Roussel.

³⁸⁸ Aristote, *La Politique*, 1303b.

³⁸⁹ Paul Jove, *Les histoires de Paolo Iovio, comois, evesque de Nocera, traduit du latin en François par le seigneur du Parcq-Champenois*, vol. 2, Lyon, 1555, p. 862.

³⁹⁰ À Raphia : Polybe, V, 79, 3-5 et 82, 10, en tout, 35 000 hommes. Ce sont les chiffres du début de la campagne de 217 (Polybe les donne d'ailleurs juste après avoir précisé que les rois avaient fini leurs levées et que le printemps arrivait). À Magnésie du Sipyle : 16 000 hommes de la phalange auxquels s'ajouteraient les *Argyraspides*, dont les effectifs sont inconnus mais qui ne pouvaient pas dépasser les 10 000 hommes (Tite-Live, XXXVII, 40, 1-3 et 7). Seule la phalange lagide de 217, si l'on en croit Polybe, V, 65, 2-4 et 8-9 (58 000 hommes), atteignit ce chiffre. On ne peut estimer la taille des phalanges des Diadoques à Ipsos (en 301) : les données laissées par Plutarque, *Vie de Démétrios*, 28, 3, restent douteuses (70 000 piétons du côté antigonide, 64 000 du côté des coalisés) et surtout imprécises (elles n'indiquent pas le nombre de sarissophores).

³⁹¹ À titre de parallèle, on peut mentionner la célèbre bataille de Bannockburn (1314), lors de laquelle les *schiltroms* écossais (formations de piquiers), émergèrent de l'abri de la forêt pour surprendre leurs ennemis anglais, cavaliers

Continuons néanmoins de suivre Polybe : « si l'ennemi refuse le rendez-vous et parcourt le pays alentour, saccage les villes et les territoires des populations alliées, de quelle utilité pourra être une telle formation ? Dès lors qu'elle restera sur le terrain qui lui convient, la phalange ne pourra secourir les habitants des pays amis, ni même assurer sa propre sécurité. En effet, étant le maître incontesté des campagnes, l'ennemi n'aura aucune peine à l'empêcher de s'approvisionner. Si d'autre part, elle décide de réagir en quittant le terrain qui lui est favorable, elle devient une proie facile pour l'adversaire », ἐὰν οὖν οἱ <μὲν> πολεμοῦντες εἰς μὲν τούτους μὴ συγκαταβαίνωσι, περιπορευόμενοι δὲ πορθῶσι τὰς πόλεις καὶ τὴν χώραν τὴν τῶν συμμάχων, τί τῆς τοιαύτης ὄφελος ἔσται συντάξεως ; μένουσα μὲν γὰρ ἐν τοῖς ἐπιτηδείοις αὐτῇ τόποις οὐχ οἷον ὠφελεῖν δύναται ἂν τοὺς φίλους, ἀλλ' οὐδ' ἑαυτὴν σφύζειν. αἱ γὰρ τῶν ἐπιτηδείων παρακομιδαὶ κωλυθήσονται ῥαδίως ὑπὸ τῶν πολεμίων, ὅταν ἀκονιτὶ κρατῶσι τῶν ὑπαίθρων : ἐὰν δ' ἀπολιποῦσα τοὺς οἰκείους τόπους βούληται τι πράττειν, εὐχείρωτος ἔσται τοῖς πολεμίοις.³⁹² Le raisonnement est étrange : si, comme le dit Polybe, l'adversaire pille les campagnes et se portent contre les villes, il s'avance nécessairement, du moins bien souvent, dans une plaine, à portée de la phalange. Assurément, il pouvait refuser le combat ; en ce cas, il devait quitter la plaine ou le siège en cours, et ne remportait aucun succès. En outre, tôt ou tard, il serait forcé d'y venir, ne serait-ce que pour fourrager ; si la campagne se prolongeait, seules des plaines cultivées abriteraient des espaces et des établissements agricoles en nombre suffisant pour sustenter l'armée. Certes, toutes n'étaient pas idéales : celles où l'habitat était très dense, les fossés et les autres aménagements nombreux, ne facilitaient pas le déploiement d'une ligne. Mais il suffisait toutefois de quelques centaines de mètres de libre ; pour l'ennemi, il serait de toute façon dangereux de s'accrocher à des villages et des fermes non ou faiblement fortifiées contre la phalange. Difficile d'éviter toujours les terrains favorables à cette dernière. Par ailleurs, les plaines dégagées étaient aussi le lieu de prédilection de la guerre romaine³⁹³. Les légionnaires et leurs grands *scuta* pouvaient se faire à l'occasion arpenteurs de montagne, pas toujours avec succès³⁹⁴, mais leur ordre de bataille en trois axes demandait un terrain peu accidenté. Aussi, lorsque le roi et le consul se trouvèrent en 197 à proximité de Phères, ils se refusèrent tous deux à engager le combat : « le jour suivant, les deux adversaires qui, l'un et l'autre, s'accommodaient mal du terrain tel qu'il était aux alentours de Phères, avec tous les

et piétons, bien plus nombreux mais enfermés dans un espace étroit : M. Brown, *Bannockburn. The Scottish War of the British Isles, 1307-1323*, Édimbourg, 2008, p. 125-127. Les chevaliers furent incapables de percer. Pis, ils furent refoulés sur leurs piétons, et l'affaire tourna au désastre pour les Anglais.

³⁹² Polybe, XVIII, 31, 8-11, traduction D. Roussel.

³⁹³ P. Ducrey, « Guerre et montagne dans l'Antiquité », dans L.-É. Roulet (éd.), *La guerre et la montagne*, Berne, 1993, p. 41-55.

³⁹⁴ Aux Thermopyles en 191, si l'une des deux forces romaines de contournement des positions séleucides parvint à surprendre les Étoliens et remporta un franc succès, l'autre, qui ne bénéficia pas de l'effet de surprise, fut incapable de repousser les Étoliens des hauteurs (Tite-Live, XXXVI, 18, 8 et 19, 1).

arbres, les haies et les jardins qui le couvraient, levèrent le camp », κατὰ δὲ τὴν ἐπιούσαν ἀμφοτέρωθεν δυσαραστούμενοι τοῖς περὶ τὰς Φερὰς τόποις διὰ τὸ καταφύτους εἶναι καὶ πλήρεις αἵμασιδων καὶ κηπίων ἀνέζυξαν³⁹⁵. D'un point de vue stratégique, la phalange posait davantage de difficultés aux légions que Polybe ne voudrait le croire.

Il amène d'autres arguments : « en outre, ceux qui emploient la phalange se trouvent nécessairement amenés (comme les autres) à traverser des contrées de toutes sortes, à établir leur camp ici ou là, à tenter d'occuper avant l'ennemi telle position avantageuse, à faire des sièges ou à en soutenir, et ils peuvent voir brusquement surgir l'ennemi. Tout cela fait partie de la guerre et influe grandement, parfois même de façon décisive, sur le succès final. Or, dans les cas de ce genre, une armée formée à la façon macédonienne est un instrument peu maniable ou même tout à fait inefficace, car, dans la phalange, les hommes ne peuvent être employés ni par petites unités, ni individuellement, alors qu'au contraire la formation romaine rend les meilleurs services », καὶ μὴν πορευθῆναι διὰ τόπων παντοδαπῶν ἀναγκαῖον τοὺς χρωμένους φάλαγγι καὶ καταστρατοπεδεῦσαι, ἔτι δὲ τόπους εὐκαίρους προκαταλαβέσθαι καὶ πολιορκῆσαι τινὰς καὶ πολιορκηθῆναι καὶ παραδόξοις ἐπιφανείαις περιπεσεῖν : ἅπαντα γὰρ ταῦτ' ἐστὶ πολέμου μέρη καὶ ῥοπὰς ποιεῖ πρὸς τὸ νικᾶν, ποτὲ μὲν ὀλοσχερεῖς, ποτὲ δὲ μεγάλας. ἐν οἷς πᾶσιν ἢ μὲν Μακεδόνων ἐστὶ σύνταξις δύσχρηστος, ποτὲ δ' ἄχρηστος, διὰ τὸ μὴ δύνασθαι τὸν φαλαγγίτην μήτε κατὰ τάγμα μήτε κατ' ἄνδρα παρέχεσθαι χρεῖαν, ἢ δὲ Ῥωμαίων εὐχρηστος³⁹⁶. Polybe dénonce ici l'incapacité de la phalange dans les multiples opérations de la guerre ordinaire. Les phalangites n'étaient pas pour autant enfermés dans la formation de la phalange et pouvaient s'adapter et se faire « peltastes »³⁹⁷. Mais l'auteur, dont tout l'argumentaire vise à opposer le sarissophore tout équipé et le légionnaire, n'y prête pas attention. Sans doute considère-t-il que, de toute façon, l'armement romain était mieux adapté au combat individuel, tandis que celui du phalangite faisait toutes sortes de concessions pour permettre l'usage de la sarisse. Reste que, même délestés de leurs piques, ils n'étaient pas inefficaces. Polybe fait surtout bon marché de l'importance des *speirai* des phalanges dans la guerre de siège pratiquée par les Antigonides. Certes, sur les brèches, on n'employait que quelques unités, mais leur intervention se révélait souvent des plus efficaces. Contrairement à ce qu'affirme Polybe, qui ne veut voir la phalange que comme une longue ligne indivisible de 50 000 hommes, les *speirai* pouvaient être utilisées en τάγμα, en unités séparées. Il aboutit artificiellement à une vision caricaturale.

Pourquoi toutes ces déformations ? Les oublis de Polybe sont des silences volontaires, et nombre de ses conclusions sont contredites par le récit qu'il fait des guerres de la fin du III^e et du II^e siècle. Offrir une comparaison biaisée ne le dérangeait pas : il fallait exposer la situation

³⁹⁵ Polybe, XVIII, 20, 1.

³⁹⁶ Polybe, XVIII, 32, 7-9, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

³⁹⁷ Voir *supra* II.3. « Les champions de la ruse ».

en termes simples à ses lecteurs, puisque tout tableau complexe amènerait nécessairement les uns et les autres à diverger.

Néanmoins, toutes ses réflexions et ses remarques ne sont pas à rejeter : « et même lorsqu'il se trouve un ennemi qui accepte de l'affronter en plaine, si celui-ci n'engage pas toutes ses troupes à la fois pour soutenir le choc en cet instant unique où la phalange vient donner sur l'adversaire, et s'il retient une fraction de ses forces au moment où l'action s'engage, on imagine sans peine ce qu'il adviendra, pour peu qu'on se réfère à la tactique adoptée aujourd'hui par les Romains », οὐ μὴν ἀλλὰ κἄν εἰς τοὺς ἐπιπέδους συγκαταβάς τις τόπους μὴ πᾶν ἅμα τὸ σφέτερον στρατόπεδον ὑπὸ τὴν ἐπαγωγὴν τῆς φάλαγγος καὶ τὸν ἕνα καιρὸν ὑποβάλῃ, βραχέα δὲ φυγομαχίῃ κατ' αὐτὸν τὸν τοῦ κινδύνου καιρὸν, εὐθεώρητον γίνεται τὸ συμβησόμενον ἐξ ὧν ποιούσι Ῥωμαῖοι νῦν³⁹⁸. Si les phalanges macédoniennes ne se révélèrent pas impuissantes et inutiles face aux légions, on ne peut que reconnaître que ces dernières furent dans les combats ouverts une noix bien difficile à casser. Celles-ci avaient un ordre de bataille qui leur était propre, fondé sur trois axes, chacun alignant un certain nombre de manipules séparés par des intervalles³⁹⁹. Cette pratique combattante aurait permis, comme il a souvent été suggéré, de permettre le relai des unités sur le front. Les deux axes des *principes* et des *triarii*, en retrait, servaient aussi et surtout en cas de déconvenue de bases de repli aux *hastati* combattant sur le front⁴⁰⁰. L'ordre de bataille cherchait à prévenir une débâcle précipitée dans un affrontement de force. En organisant préalablement des espaces et des soutiens pour favoriser la fuite des unités de leur première ligne, les Romains pouvaient s'épargner les conséquences d'un effondrement rapide et général de toute l'armée. Leurs ennemis⁴⁰¹ devaient (théoriquement) renverser trois lignes pour vaincre, ou provoquer une panique massive pour les disperser simultanément. Ces dispositions en échiquier sont bien connues à l'époque moderne. On en trouve la trace dès le milieu du XVI^e siècle : le 17 septembre 1553, à Valenciennes, l'armée française rangea ses bataillons de piétons sur trois rangs, de façon « *qu'estans les premiers rancs repoulsés, se devoient retirer dedans les seconds, et les premiers et seconds dans les troisièmes ; ainsi se pouvoient par trois fois rassembler et combattre jusques au dernier, à la mesme façon que j'ay quelque fois lu que les Légions lastines anciennement estoient*

³⁹⁸ Polybe, XVIII, 31, 12, traduction D. Roussel.

³⁹⁹ Fr. Cadiou, Hibera in Terra Miles. *Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 av. J.-C.)*, Madrid, 2008, p. 228-233, offre une bonne synthèse sur cet ordre de bataille et son historiographie.

⁴⁰⁰ Tite-Live, VIII, 8, 9-12.

⁴⁰¹ On relèvera que les formations utilisées en Occident par les peuples « barbares » semblent en fait plutôt proche de celles des Romains : F. Quesada Sanz, « Not so different : individual fighting techniques and battle tactics of Roman and Iberian armies within the framework of warfare in the Hellenistic Age », *Pallas* 70, 2006, p. 245-263 ; voir aussi Fr. Cadiou, Hibera in Terra Miles. *Les armées romaines*, op. cit., p.

ordonnées »⁴⁰². Mais les trois axes ne donnaient aucune garantie : les reculs des hommes de la première ou de la seconde ligne, s'ils étaient trop chaotiques, pouvaient engendrer un affolement et une déroute⁴⁰³. Les conclusions de Polybe sont fondées sur un puissant préjugé : la valeur individuelle des Romains leur permet de surmonter toutes les difficultés, soutenus et aidés qu'ils sont par un armement qui illustre autant qu'il complète leurs habitudes et prouesses martiales. Le courage romain assurait que toutes les occasions seraient saisies et que les légionnaires ne reculeraient jamais devant l'obstacle. En effet, en plusieurs passages, il insiste sur la vaillance et surtout sur le caractère extrémiste des légionnaires⁴⁰⁴. Du jeune *hastatus* au vétéran *triarius*, tous auraient préféré la mort plutôt que la fuite, et la loi militaire serait venue compléter cette exceptionnelle bravoure. Polybe la surestimait, de beaucoup. Prenons l'exemple de la décimation⁴⁰⁵. Les Romains auraient eu pour coutume de punir les manquements collectifs des citoyens à leur devoir par l'exécution d'un homme sur dix. Bien que le caractère dissuasif de l'existence même d'un tel règlement ne doive pas être ignoré, il faut faire la part des discours et des pratiques. Dans les faits, la décimation était appliquée avec certaines limites⁴⁰⁶. Elle n'était, semble-t-il, jamais utilisée après une défaite en bataille rangée⁴⁰⁷. Les cas connus témoignent d'actions mineures et de punitions de groupes restreints qui avaient pour but d'effrayer le reste de l'armée. La menace était plus utile que l'application réelle. On dispose à ce titre d'un témoignage, certes tardif, dans la puissante armée impériale qui réprima la révolte de Judée. Lors du siège de Jérusalem, des légionnaires furent attirés par une fuite feinte sous les murs de la ville. Là, ils furent encerclés et assaillis à distance par les défenseurs. Après avoir longtemps résisté, refusant de céder par peur de la réaction de leurs officiers, ils finirent par briser l'encerclement et fuirent vers leur camp⁴⁰⁸. Titus et les officiers qui avaient assisté à la scène envisagèrent l'exécution des survivants. En poussant témérairement la poursuite, ils avaient mis en péril leur unité⁴⁰⁹. Les autres légionnaires plaidèrent la cause de leurs compagnons d'armes et « César céda à ces prières et à son propre intérêt, car s'il pensait que le châtement d'un seul homme devait aller jusqu'à l'exécution, celui d'une multitude devait se borner aux paroles », *πειθεται Καίσαρ ἅμα ταῖς τε ἰκεσίαις καὶ τῷ συμφέροντι· τὴν μὲν γὰρ καθ' ἑνὸς τιμωρίαν ᾤετο χρῆναι μέχρις ἔργου προκόπτειν, τὴν δ' ἐπὶ πλήθους μέχρι λόγου*⁴¹⁰. Sur ces règlements militaires extrêmes et rarement appliqués, il faut rappeler les parallèles de

⁴⁰² Rabutin, *Commentaires* I, p. 241.

⁴⁰³ Tite-Live, XXVII, 12, 15 ; Encore au I^{er} siècle : Appien, *Guerres Civiles*, CXXVIII, 537 (bataille de Philippes).

⁴⁰⁴ Polybe, VI, 39 et 52.

⁴⁰⁵ Polybe, VI, 38.

⁴⁰⁶ J. Hénaut, « La décimation : une réponse légitime des généraux romains à la couardise et l'insubordination ? », *RBPh* 94, 2016, p. 169-168.

⁴⁰⁷ J. Hénaut, « La décimation », *loc. cit.*, p. 178.

⁴⁰⁸ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 115-119.

⁴⁰⁹ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 120-126.

⁴¹⁰ Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 128.

l'époque médiévale et moderne⁴¹¹. Les punitions les plus lourdes concernaient avant tout les défaillances individuelles. L'effondrement collectif était une toute autre affaire, et n'était pas jugé avec la même sévérité. L'épisode de Jérusalem ne dit pas autre chose sur l'armée impériale. L'armée républicaine était-elle plus sévère ? On peut en douter.

En tout cas, les tactiques grecque et romaine divergeaient puissamment : les Romains admettaient et acceptaient la possibilité que les unités de la première ligne voire de la seconde fussent mises en fuite et, au moins pour un court moment, soumises à la poursuite de l'ennemi. Cette posture pourrait expliquer les lourdes pertes subies lors de certaines victoires en Occident, malgré les trois axes et l'absence (si l'on en croît les textes) d'effondrement majeur⁴¹². Il serait maladroit d'expliquer ce fait par l'unique facteur culturel, par une agressivité et une témérité typiquement « romaines ». De même, il serait peu satisfaisant de considérer que les corps à corps frontaux en Occident étaient extrêmement plus brutaux et meurtriers que ceux connus en Orient. Plus simplement, ces taux de pertes importants seraient la conséquence, comme dans les récits d'un Thucydide ou d'un Xénophon, des effondrements partiels survenus au cours des combats. Ceux-ci se décomposant en une multitude d'assauts⁴¹³, il ne pouvait y avoir en retour que de multiples échecs locaux. Il est fort rare que les sources traitant des guerres puniques décrivent le déroulement d'un affrontement à l'échelle des manipules. Tout au plus apprenons-nous en passant qu'une légion ou que les *hastati* furent mis « en difficulté »⁴¹⁴. « Difficultés », « désordre »⁴¹⁵, « rangs rompus »⁴¹⁶, sont des termes et des expressions qui ont de bonnes chances de représenter une forme d'euphémisation littéraire. Elles masquent au lecteur moderne un fait sans doute banal : la débâcle et le massacre au détail de manipules pendant une bataille.

⁴¹¹ Voir *supra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».

⁴¹² Voir par exemple Tite-Live XXX, 18, 13-14 : dans la bataille contre les forces de Magon en Gaule (en 203), les Romains auraient eu 2 300 tués, contre 5 000 du côté punique. Comme de coutume, les deux chiffres ont peu de chances d'être exactes, mais il convient de relever la faible disproportion des pertes entre vainqueurs et vaincus. Comme à la bataille de Déliion en 424 (même proportion, avec près de 500 morts du côté béotien, un millier du côté athénien), les vainqueurs avaient connu des déconvenues dans le combat. Or, si Tite-Live mentionne bien les déboires de la douzième légion, il précise qu'elle ne fut pas entièrement rompue avant l'intervention de la treizième qui finit par la dégager (XXX, 18, 8-9). Vraisemblablement, de nombreux manipules furent déconfits et massacrés. Aussi Tite-Live, XXXI, 22, 1, à propos de la bataille de Crémone en 200 : les Romains et leurs alliés auraient eu 2 000 tués (?), sans qu'il ne soit fait état d'aucune déroute, même partielle (Tite-Live, XXXI, 21, 10-11, indique que ce fut seulement la conséquence d'une attaque gauloise sur un point de la première ligne). Ces victoires fort coûteuses en vie (du moins dans la tradition) sont étonnantes si on les compare avec celles du monde grec. Dans ce dernier, elles étaient la conséquence de succès partagés le long de la ligne, de la débâcle d'une partie de l'armée du vainqueur.

⁴¹³ Fr. Cadiou, Hibera in Terra Miles. *Les armées romaines, op. cit.*, p. 233 : « en règle générale, l'offensive était privilégiée et s'effectuait au moyen de charges successives ». Voir aussi Ph. Sabin, « The Face of Roman Battle », *JRS* 90, 2000, p. 14-17. Sans compter les combats de harcèlement lors desquels intervenaient les piétons légers (Polybe, II, 30, 1 ; A. O. Anders, « The 'Face of Roman Skirmishing' », *Historia* 64, 2015, p. 276-282). Ils constituaient un peu moins d'un tiers des effectifs des légions.

⁴¹⁴ Tite-Live, XXXIII, 36, 9-11 ; XXXV, 1, 8.

⁴¹⁵ Les cavaliers tabéniens « mirent en désordre au premier assaut », *primo impetu turbauere*, l'armée de Gnaeus Manlius Vulso : Tite-Live, XXXVIII, 13, 12.

⁴¹⁶ Tite-Live, XL, 40, 3 : face à une charge en coin des Celtibères, « les légions furent mises en désordre et leurs rangs presque rompus », *tunc quoque turbatae legiones sunt, prope interrupta acies*.

Le premier rôle des réserves était de contenir l'effet de ces déconfitures, mais le schéma parfait était loin d'être toujours applicable. Après un combat victorieux en 193 contre les Boïens, mais coûteux en hommes, un légat fit remarquer que « la perte était considérable, parce qu'on avait fait avancer trop tard la réserve au secours des corps qui pliaient », *milites eo plures perisse quod tardius ex subsidiis qui laborantibus opem ferrent successissent*⁴¹⁷. Les engagements ouverts de l'Occident auraient donc été assez éloignés de ceux de l'Orient grec⁴¹⁸, avec un usage des réserves plus développés⁴¹⁹, et des durées considérables⁴²⁰. Toutefois, à cause des échecs partiels, qui faisaient souvent tarder la rupture, ces combats de l'Occident n'étaient pas moins meurtriers que ceux de l'Orient. De ces déconvenues, il n'en resterait la principale trace que dans les rapports de pertes transmis par les auteurs⁴²¹. Après tout, ce qui comptait pour un Tite-Live, c'était la victoire de Rome ; inutile d'accorder trop d'attention aux revers mineurs⁴²². Mieux valait abrégé les péripéties des combats, parfois peu valorisantes, et arriver à l'essentiel. Ainsi certaines déroutes furent-elles habilement dissimulées.

De telles déformations n'étaient bien sûr pas propres à l'historiographie latine : on en trouve des traces dans les écrits de certains historiens grecs. Les descriptions divergentes de la bataille d'Ausculum, en 279, pendant la guerre pyrrhique, témoignent de cet usage partagé. On dispose de deux versions sur l'événement, une première qui remontait à Hiéronymos de Cardia et une seconde livrée par Denys d'Halicarnasse qui s'inspirait principalement d'une source annalistique romaine⁴²³. Plutarque s'était lui-même confronté aux différents récits mais avait renoncé à en faire la synthèse. Jugeant les écrits inconciliables, il s'en était tenu au texte de Hiéronymos de Cardia et aux *Mémoires* du roi Pyrrhos pour sa description du combat⁴²⁴. De fait, les versions sont à première vue totalement contradictoires⁴²⁵. Denys d'Halicarnasse

⁴¹⁷ Tite-Live, XXXV, 6, 10.

⁴¹⁸ F. Quesada Sanz, « Not so different », *loc. cit.*, p. 245 : il aurait existé une « *‘western’ military tradition completely different than that of Hellenistic states of the time* ».

⁴¹⁹ Les Grecs connaissaient depuis l'époque classique l'usage des réserves, et leur importance : R. Konijnendijk, *Tactics*, p. 114-115. Cf. Xénophon, *Anabase*, VI, 5, 9. Mais ils n'en faisaient qu'un usage limité, préférant allonger leurs lignes pour être certain de remporter la grande et unique confrontation qui déciderait du combat.

⁴²⁰ Pour de longs affrontements : Tite-Live, XXVII, 12, 14 (combat de deux heures contre les Puniques près de Canusium en 209) ; XXVIII, 15, 1-4 (contre l'armée d'Hasdrubal) ; XXXVI, 38, 3-4 ; XLII, 7, 5 (combats de deux et trois heures contre les Ligures). De même, la succession de charges et d'assauts, fréquents dans les combats entre gendarmes au XVI^e siècle, prolongeait aussi les affaires : Loyal Serviteur, *Bayart*, p. 22-23 (une heure de combat entre deux unités d'hommes d'armes), 28-29 (une demi-heure), 94 (une demi-heure).

⁴²¹ À moins qu'ils ne soient que des « grossissements épiques ». B. Mineo, *Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006, p. 320-321, à propos du récit de Tite-Live sur la bataille du Métaure, rappelle que l'ensemble du livre XXVII, « notamment par l'exagération des pertes subies de part et d'autre », prépare et annonce ce combat auquel Tite-Live donne une grande importance historique. Il faut sans doute juger au cas par cas.

⁴²² Ou même importants : Tite-Live, XXXIX, 30, 2-6, résume en quelques mots un combat de fourrageurs en Hispanie qui dégénéra en grand affrontement dans lequel les Romains auraient perdu 5 000 des leurs.

⁴²³ P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 379-380.

⁴²⁴ Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 21, 8. Cf. P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 380, qui attribue aussi la description de l'ordre de bataille de Denys d'Halicarnasse à Hiéronymos.

⁴²⁵ L'absence chez Denys d'Halicarnasse du premier jour de combat, en fait une journée d'accrochages, qui a posé problème à Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 21, 9, s'explique en revanche sans difficulté. Denys se concentre simplement sur la grande bataille.

indique que lors de l'engagement principal, les Romains percèrent la ligne royale là où se trouvaient les alliés italiens de Pyrrhos⁴²⁶, poursuivirent les vaincus sur une distance considérable, et s'emparèrent du camp des royaux grâce à l'arrivée tardive et passée d'abord inaperçue d'un contingent allié⁴²⁷. Aucun de ces éléments ne se retrouve dans le texte de Plutarque. Ce dernier explique que les Romains tentèrent de percer la phalange, qu'ils furent violemment repoussés⁴²⁸ puis définitivement rompus et mis en déroute par l'intervention et la charge des animaux et des cavaliers de Pyrrhos ; ils furent poursuivis jusqu'à leur camp. Il reste toutefois quelques points de convergence : chez Denys comme chez Plutarque, les phalanges épirotes et macédonienne ne sont pas vaincues ; celle des Macédoniens⁴²⁹ repousse les Romains et gagne du terrain ; la charge des éléphants emporte tout sur son passage⁴³⁰.

En fait, du côté de Denys d'Halicarnasse, une très opportune ellipse vient pudiquement voiler la fin du combat livré dans la plaine pour déplacer le récit vers la mise à sac du camp de Pyrrhos et la poursuite des Italiens vaincus. Du côté de Plutarque, et donc de Hiéronymos de Cardia, la déroute d'une partie du centre des forces de l'armée royale n'est pas évoquée. Bien au contraire, on ne voit que la lutte désespérée des légionnaires face aux phalanges épirotes et macédonienne, cette dernière repoussant progressivement ses opposants jusqu'à ce que la charge des éléphants tenus en réserve achève la débâcle des formations romaines. Les deux récits masquent en réalité avec une grande habileté les échecs subis par les deux camps : Denys d'Halicarnasse est bien forcé de reconnaître que la légion opposée à la phalange macédonienne fut refoulée, mais il évite de préciser que les deux ailes romaines furent finalement vaincues, poussées à la fuite et massacrées. Pour Hiéronymos, qui suivait peut-être dans ce procédé les *Mémoires* du roi, seuls comptaient les succès et la situation des Épirotes et des Macédoniens. La débandade des alliés du centre ne saurait entacher la victoire sur les ailes et la poursuite des Romains jusque dans leur camp. Le roi restait maître de la plaine et avait repoussé le gros de l'armée ennemie. Aussi le destin du centre, et la prise de son propre camp, furent occultés. En résumé, les deux auteurs témoignent non de la bataille d'Ausculum dans son ensemble mais du

⁴²⁶ Denys d'Halicarnasse, XX, 2, 6.

⁴²⁷ Denys d'Halicarnasse, XX, 3, 2-4. Sur l'origine romaine de cette partie du récit : P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 390.

⁴²⁸ Plutarque, *Vie de Pyrrhos*, 21, 6-7.

⁴²⁹ Denys d'Halicarnasse, XX, 2, 4. Justin, qui s'appuie au moins partiellement sur Hiéronymos (P. Lévêque, *Pyrrhos*, Paris, 1957, p. 58) nous informe que plusieurs rois avaient soutenu l'entreprise de Pyrrhos : cf. P. Lévêque, *ibid.*, p. 277-279. Ptolémée Kéraunos lui aurait envoyé des Macédoniens (Justin, XVII, 2, 13). Justin, XVII, 2, 14, précise que le contingent aurait été formé de 5 000 fantassins, 4 000 cavaliers et 50 éléphants pour l'expédition, mais ces effectifs ont depuis longtemps été jugés excessifs (M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1949, p. 306 et P. Lévêque, *Pyrrhos, op. cit.*, p. 278 note 2). N. G. L. Hammond, « Which Ptolemy Gave Troops and Stood as Protector of Pyrrhus' Kingdom ? », *Historia* 37-4, 1988, p. 405-413, a proposé de surmonter cette difficulté en supposant une erreur de Justin qui aurait confondu les différents Ptolémée. Le corps de 9 000 hommes et les éléphants auraient été un don de Ptolémée Philadelphie pour la défense de l'Épire pendant l'expédition. Qu'ils étaient envoyés par l'un ou l'autre des Ptolémée, la présence d'une partie de ces Macédoniens dans l'armée de Pyrrhos en Italie est confirmée par Denys d'Halicarnasse.

⁴³⁰ Denys d'Halicarnasse, XX, 2, 5.

souvenir de la bataille tel qu'il a été élaboré et entretenu par chacun des belligérants⁴³¹. Si l'on combine les deux récits, on obtient sans doute une restitution assez fidèle du déroulement du combat. Les pertes subies par les deux camps constituent en revanche un problème qu'il vaut mieux éviter de trancher⁴³².

Les guerres contre Pyrrhos ont alimenté la réflexion de Polybe : « quant à Pyrrhos, le employa non seulement des armes mais aussi des troupes italiennes. Dans les batailles livrées par lui aux Romains, il rangeait alternativement les manipules et les *speirai* de phalangites », Πύρρος γε μὴν οὐ μόνον ὄπλοις, ἀλλὰ καὶ δυνάμεσιν Ἰταλικάϊς συγκέχρηται, τιθεὶς ἐναλλάξ σημαίαν καὶ σπεῖραν φαλαγγιτικὴν ἐν τοῖς πρὸς Ῥωμαίους ἀγῶσιν⁴³³. L'auteur déforme les dispositions du roi. Comme le montre l'ordre de bataille d'Ausculum, décrit en détail par Denys d'Halicarnasse, ce n'étaient pas les *speirai* qui étaient alternées avec des unités italiennes : les phalanges épirote et macédonienne étaient disposées de la façon habituelle, leurs *speirai* unies. L'alternance venait entre ces phalanges : une large part des alliés italiens fut placée au centre, entre les Épirotes et les Macédoniens⁴³⁴. Ces contingents italiens se montrèrent fébriles dans la bataille, le centre étant rompu par deux légions tandis que les ailes, tenues par les phalanges et les Samnites sur la gauche, sortaient victorieuses de leur combat.

Au fond, la manière de faire des Romains et des autres peuples du bassin occidental de la Méditerranée était-elle vraiment supérieure ? Ni supérieure, ni inférieure. À Cynoscéphales, l'aile gauche romaine, qui avait reculé sur plusieurs centaines de mètres et échoué dans tous ses assauts, n'était pas loin de son point de rupture quand des manipules de l'aile droite tournèrent la phalange. Philippe pensait jusqu'alors remporter une victoire complète⁴³⁵. On comprend aussi mieux l'inquiétude d'un Paul-Émile quand il vit les légions reculer devant la phalange à Pydna⁴³⁶, quand bien même la retraite était opportune et évita un engagement général des plus périlleux. Faire reculer sur l'ensemble du front les manipules et les trois axes, en maintenant les distances entre les unités et en prévenant tout mouvement de panique, était une opération

⁴³¹ On peut songer au parallèle de la lettre de Servius Sulpicius Galba à Cicéron à propos de la bataille de Modène. Comme l'a bien montré Fr. Cadiou, « Fabrice près de Modène ? La bataille romaine vue par un de ses acteurs (*Forum Gallorum*, 14 avril 43 av. J.-C.) », dans J. Baelcher et O. Chaline, *La Bataille*, Paris, 2018, p. 94, « plus que la bataille, c'est donc sa bataille que Galba raconte à son ami Cicéron ».

⁴³² M. Engerbeaud, « La bataille d'Ausculum (279 av. J.-C.). Une défaite romaine ? », *RPh* 87, 2013, p. 65 tableau 2, rappelle les différents bilans. Denys d'Halicarnasse, s'il présente de loin le récit le plus détaillé, n'est pas aussi neutre que le pense M. Engerbeaud, *ibid.*, p. 77-78. On ne peut donc privilégier son témoignage et son rapport de pertes, qui semble d'ailleurs très artificielle (15 000 morts, de chaque côté !). Il est probable que les données de Hiéronimos de Cardia, 6 000 tués du côté romain et 3 505 du côté des royaux (pertes déjà très lourdes) soient davantage proches de la réalité, car les Romains et leurs alliés n'eurent l'opportunité de tuer en masse que dans leur percée du centre, et la victoire dans la plaine resta aux Épirotes. À moins qu'elles n'aient été équivalentes et que les vainqueurs aient simplement doublé le nombre d'ennemis qu'ils avaient abattus.

⁴³³ Polybe, XVIII, 28, 10, traduction D. Roussel, légèrement modifiée.

⁴³⁴ Denys d'Halicarnasse, XX, 1, 1-2 et 4-5.

⁴³⁵ Polybe, XVIII, 26, 6.

⁴³⁶ Plutarque, *Vie de Paul-Émile*, 20, 3.

difficile et risquée. En fait, les combats entre les phalanges et les légions étaient des affaires incertaines⁴³⁷ : si les phalanges parvenaient à donner leur assaut sans se rompre, les légions risquaient un désastre. À l'inverse, si la ligne des sarissophores se désolidarisait, des brèches pouvaient être exploitées pour détruire la phalange ; restait à saisir l'occasion et trouver le courage nécessaire pour s'y engager. Les trois axes étaient utiles. Ils permettaient parfois⁴³⁸ de supporter la première charge et de continuer le combat : à Cynoscéphales, l'aile droite n'était pas encore entièrement déconfitée au moment du mouvement tournant. Les phalanges semblent avoir aussi éprouvé quelques difficultés quand les champs de bataille étaient trop vastes⁴³⁹. Ce n'est peut-être pas un hasard si la majeure partie de leurs succès contre les légionnaires furent remportés lors de combats de brèche⁴⁴⁰. Plus une phalange devait s'étirer et occuper de l'espace, plus il y avait de risques que des imprévus perturbassent son ordre de bataille⁴⁴¹. Certes, s'ils se produisaient à bonne distance de l'ennemi, ces aléas pouvaient encore être maîtrisés, mais s'ils advenaient à l'approche du contact, les conséquences pouvaient être dramatiques, en particulier face aux légions. On notera toutefois que la charge d'une phalange en bon ordre sur une phalange en désordre causerait le même carnage⁴⁴². En somme, l'issue des affrontements entre phalanges et légions était tout aussi incertaine que celle des engagements entre phalanges

⁴³⁷ Comme le montrent déjà les combats du temps de Pyrrhos. Les Romains avaient en effet déjà adopté le système manipulaire (qu'on place son apparition au milieu du IV^e siècle ou au moment des guerres samnites : J. Tomczak, « Roman military equipment in the 4th century BC : *pilum*, *scutum* and the introduction of manipular tactics », *Acta Universitatis Lodzianensis* 29, 2012, p. 38-65.

⁴³⁸ Et non toujours : les légions de l'aile gauche à Magnésie du Sipyle furent mises rapidement et totalement en déroute par l'attaque massive des cataphractes et des *Argyraspides* (Tite-Live, XXXVII, 42, 6-8).

⁴³⁹ Ce n'était pas une nouveauté : la phalange d'Alexandre connut des difficultés semblables à Gaugamèles. Elle se sépara en deux quand l'unité de Simias arrêta son mouvement et rompit la jonction avec l'aile droite (Arrien, *Anabase*, III, 14, 4).

⁴⁴⁰ Voir *supra* V.2. « Combats de remparts, de brèches et de rues ».

⁴⁴¹ On voit à Magnésie du Sipyle des innovations tactiques qui tentèrent de pallier ce défaut : Antiochos disposa sa phalange en dix unités séparées de 1 600 hommes (théoriquement) chacune, rangées sur 32 rangs de profondeur (Tite-Live, XXXVII, 40, 1-3). Des éléphants furent placés dans les intervalles (deux dans chaque intervalle). Le roi et ses officiers comptaient sans doute sur une charge massive : si les légionnaires laissaient des vides entre leurs manipules, comme de coutume, soit les éléphants, soit les unités de la phalange pourraient s'y engouffrer. En fait, l'ordre de bataille royal fut pensé comme une immense force de choc, avec la phalange principale et les éléphants au centre, une partie de la cavalerie lourde et les *Argyraspides* pour les soutenir sur l'aile droite, les chars à faux et les cataphractes sur l'aile gauche. L'idée, au fond traditionnelle, était probablement de donner en chaque point au même moment et de faire céder simultanément toute la ligne adverse, en mobilisant toutes les armes de choc à disposition, et en laissant à la phalange un front restreint. Un plan peut-être inspiré des pratiques du temps d'Alexandre, mais encore plus ambitieux. Trop ambitieux : il nécessitait une parfaite cohésion de toute la ligne séleucide et une avancée synchronisée de différents corps aux allures diverses. Il oubliait aussi que les alliés de Rome, en particulier les forces d'Eumène, savaient comment affronter des chars à faux esseulés, qui furent envoyés sans la couverture des piétons légers dans une charge hasardeuse (XXXVII, 41, 5-12). Certes, il était difficile de prévoir l'ampleur du désordre que leur fuite provoquerait. En affaires militaires, il est très rare qu'un événement prenne la forme prévue. Le plan ne fonctionna que sur l'aile droite, la phalange étant arrêtée dans son attaque par le désastre des forces de l'aile gauche et surtout leur fuite massive dans ses rangs (XXXVII, 41, 4 ; comportement logique des fuyards, qui, pour les piétons, avaient moins de chances d'échapper aux cavaliers en se sauvant dans la plaine). La phalange put encore se reformer et tenir bon un moment, mais la présence des cavaliers de l'ennemi la retint de tenter toute charge, jusqu'à ce que ses rangs fussent définitivement rompus par les projectiles et la panique des éléphants (Appien, *Livre syriaque*, VIII, 35).

⁴⁴² Rappelons les terribles conséquences du franchissement d'un fossé par la phalange lacédémonienne à la bataille de Mantinée, en 207 : voir *supra* IV.4. « Les peurs du choc et du corps à corps ».

macédoniennes, et ceux-ci provoquaient en fait des déséquilibres comparables entre les pertes du vainqueur et du vaincu.

Il faut aussi prendre en compte les spécificités de chaque événement. Revenons à la bataille de Cynoscéphales. Dans le camp macédonien, le branle-bas général qui précéda l'action ne fut sans doute pas du meilleur effet sur la confiance des hoplites : envoyés fourrager par une matinée brumeuse, ils furent rappelés avec précipitation par les officiers et, une fois rassemblés, immédiatement jetés sur les chemins conduisant aux hauteurs⁴⁴³. Pour les unités de la phalange les plus en retard, elles venaient de paraître sur les crêtes et commençaient à peine à se déployer quand les éléphants les chargèrent⁴⁴⁴. Assurément, le roi demanda beaucoup en ce jour à ses hoplites, alors que leurs adversaires, qui n'étaient pas sortis fourrager, eurent tout le temps de se ranger en bon ordre devant leur camp⁴⁴⁵. La supériorité numérique de leurs ennemis joua aussi un rôle non négligeable⁴⁴⁶, leur permettant de disposer d'une aile nombreuse et intacte à même de renverser le combat quand l'autre cédait. Les récits insistent enfin sur l'empressement néfaste du roi, et il est vrai que sa hâte fut la principale cause du désastre. Toutefois, elle se comprend : Philippe était dans une posture difficile, il restait à l'affût de la moindre occasion pour remporter un franc succès, et ses éclaireurs lui ont donné l'impression que ce moment était arrivé⁴⁴⁷. En outre, lorsqu'il eut à prendre cette décision, une partie de ses forces auxiliaires était d'ores et déjà engagée ; il n'était pas question d'abandonner les unités déjà exposées sur les hauteurs. Une défaite, même mineure, aurait encore affecté la détermination de ses hommes et, surtout, il ne pouvait se permettre de perdre des contingents, alors que son armée était de loin la plus faible.

En résumé, la « flexibilité » manipulaire ne doit pas constituer une solution de facilité et se substituer à l'explication de chaque situation combattante.

On peut arrêter ici ces remarques sur les nombreux problèmes posés par l'interprétation polybienne. Le tableau d'ensemble est peu convaincant ; comme d'ailleurs celui qu'il propose des pratiques de levées à Rome, qui reste « une version incomplète, schématique et, en fin de compte, partiellement idéalisée du recrutement de l'armée romaine de son temps »⁴⁴⁸. Le passage polybien est une discussion militaire, qui n'a pas valeur de vérité absolue. L'auteur s'est engagé dans un réquisitoire dont le caractère polémique est très marqué. Ces « morceaux » au caractère polémique « servent à établir solidement une réalité historique en combattant une

⁴⁴³ Polybe, XVIII, 22, 1 et 24, 1-2.

⁴⁴⁴ Polybe, XVIII, 25, 5-6.

⁴⁴⁵ Polybe, XVIII, 22, 7 et 23, 1.

⁴⁴⁶ Voir *supra* VIII, « Mémoires guerrières et chiffres ».

⁴⁴⁷ Polybe, XVIII, 22, 10.

⁴⁴⁸ Fr. Cadiou, *L'armée imaginaire. Les soldats prolétaires dans les légions romaines au dernier siècle de la République*, Paris, 2018, p. 144 (citation) et 143-145, avec les références bibliographiques.

version différente »⁴⁴⁹. Polybe ne le cache pas : « si j'ai jugé nécessaire de m'étendre assez longuement sur ce sujet, c'est parce que, sur le moment même, quand les Macédoniens ont été vaincus, beaucoup de Grecs ont estimé que la chose était incroyable et il s'en trouvera encore beaucoup, dans les temps à venir, qui se demanderont pourquoi et en quoi la phalange est inférieure à un corps de bataille romain », *περὶ μὲν οὖν τούτων ἀναγκαῖον ἡγησάμην εἶναι τὸ διὰ πλειόνων ποιήσασθαι μνήμην διὰ τὸ καὶ παρ' αὐτὸν τὸν καιρὸν πολλοὺς τῶν Ἑλλήνων διαλαμβάνειν, ὅτε Μακεδόνες ἠττήθησαν, ἀπίστω τὸ γεγονὸς εἰκέναι, καὶ μετὰ ταῦτα πολλοὺς διαπορήσειν διὰ τί καὶ πῶς λείπεται τὸ σύνταγμα τῆς φάλαγγος ὑπὸ τοῦ Ῥωμαίων καθοπλισμοῦ*⁴⁵⁰. Polybe juge par rapport au modèle que constitue la République romaine, c'est un fait bien connu. En termes politiques, moraux⁴⁵¹ ou militaires⁴⁵², Rome est présentée comme parangon d'efficacité, même s'il n'ignore pas que ses succès furent dues en partie à ses abondantes ressources⁴⁵³. Mais l'objectif était surtout ici de convaincre que toute révolte contre Rome était vouée à l'échec. Pour y parvenir, Polybe ne pouvait que présenter un bilan totalement déséquilibré des guerres de Rome contre les grandes monarchies. La nuance aurait été fatale à l'argumentation⁴⁵⁴. Car les Grecs restaient dans l'ensemble, comme le montre ce passage, plutôt dubitatifs. Appien a gardé la trace de débats qui se tinrent après la bataille de Magnésie du Sipyle : certains *philoï* auraient accusé le roi d'avoir mal utilisé sa phalange, et s'avoir trop compté sur ses forces auxiliaires, qui subirent de fait un terrible revers sur l'aile gauche⁴⁵⁵. Visiblement, bon nombre étaient loin d'être convaincus que les armes et les tactiques hellénistiques étaient désuètes. Encore après ces défaites on s'interrogeait sur la force véritable de Rome. Ce furent ces doutes qui poussèrent Polybe à proposer sa célèbre comparaison. D'aucuns purent croire qu'elle était un colosse aux pieds d'argile, et que la politique que les

⁴⁴⁹ P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 50.

⁴⁵⁰ Polybe, XVIII, 32, 13, traduction D. Roussel. La démonstration devait combattre l'idée (Polybe, I, 63, 9 et XVIII, 28, 5), que Denys d'Halicarnasse (I, 4, 2) pense partagée par la majorité des Grecs, selon laquelle les succès de Rome furent dus au hasard ou à la Fortune. Voir J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la Seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome, 1988, p. 227-229 et 265-276.

⁴⁵¹ Sur la vision de Polybe de la décadence des Béotiens ou des Cynathéens et le modèle opposé que constitue la République romaine du temps des guerres puniques : Chr. Müller, « The Rise and Fall of the Boeotians : Polybius 20. 4-7 as a Literary *Topos* », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World. Essays in Memory of F.W. Walbank*, Oxford, 2013, p. 276-277.

⁴⁵² A. Erskine, « How to Rule the World : Polybius Book 6 Reconsidered », dans B. Gibson et Th. Harrison (éd.), *Polybius and his World*, p. 235-236.

⁴⁵³ Polybe, VI, 50, 4. Au plus fort de la Deuxième guerre punique, en 214-211, 75 000 citoyens auraient été sous les armes : P. Erdkamp, « Manpower and Food Supply in the First and Second Punic Wars », dans D. Hoyos (éd.), *A Companion to the Punic Wars*, Oxford, 2011, p. 67. L'effort était toutefois titanesque et ne fut pas maintenu longtemps.

⁴⁵⁴ De même en I, 63, joue-t-il quelque peu des chiffres pour montrer le caractère extraordinaire de la première guerre punique en comparaison des guerres des Diadoques. Il met sur un même plan les flottes des batailles navales (*ναυμαχίαι*) de la fin du IV^e s., mobilisées en une occasion, et l'effectif total des navires déployés en plus de deux décennies de conflit par les Carthaginois et les Romains. Il gonfle ainsi artificiellement les réalisations de ces derniers.

⁴⁵⁵ Appien, *Livre syriaque*, VIII, 37.

Romains menaient en Orient après 167 destinait leur puissance à un effondrement rapide. Si les révoltes contre Rome de la seconde moitié du II^e siècle semblent à Polybe comme à de nombreux Modernes des entreprises folles et condamnées à l'échec, il faut se garder d'un raisonnement téléologique. Pour beaucoup de contemporains, la pérennité de la domination universelle de Rome n'avait rien d'une évidence et de nombreux événements pouvaient passer pour autant de signes annonciateurs de sa fin⁴⁵⁶. Grave erreur de jugement certes, mais les faits étaient-ils, sur le moment, si évidents ?

Le tableau général qu'il convient de faire des guerres de Rome en Orient, en matière tactique, doit être beaucoup plus nuancé que celui de Polybe. Sa sortie s'inscrivait dans un contexte particulier, héritier de plus de deux générations de guerre contre les monarchies et les confédérations hellénistiques. C'était un « paradigme Pydna »⁴⁵⁷. Il n'était pas sorti tout armé de la tête de Polybe et faisait probablement écho aux analyses menées à l'issue des guerres contre les armées hellénistiques par une partie de l'aristocratie romaine. Jusqu'aux années 140, les dirigeants militaires de Rome n'eurent qu'une idée vague et imprécise des dispositions qu'ils devaient prendre pour combattre les phalanges en terrain ouvert. De fait, loin de s'aventurer dans de complexes manœuvres tactiques, ils tentèrent bien plus souvent une approche frontale, un affrontement de force aux résultats peu brillants⁴⁵⁸. Examinées *a posteriori*, les manœuvres et tactiques d'évitement que devaient mettre en place les légions pour affronter les phalanges durent paraître évidentes. Centrée sur les possibilités et les pratiques des légions, seules armes dont les chefs étaient certains de disposer pour une prochaine guerre en Orient, l'analyse laissait volontairement de côté le rôle des alliés, des cavaliers et des éléphants. L'infanterie légionnaire devait être capable de vaincre seule les phalanges macédoniennes. Cependant, pour que ce paradigme tactique ait quelque chance d'être appliqué, il devait pénétrer les esprits de tous les cadres de l'armée, au moins jusqu'aux centurions qui menaient, sur le terrain, les unités au combat. Or la préservation d'un tel savoir tactique dépendait des besoins militaires du moment⁴⁵⁹ et les armées romaines n'affrontèrent plus, à la fin du II^e siècle et au début du I^{er} siècle, de phalanges macédoniennes. Aussi ne doit-on pas être surpris par l'absence des

⁴⁵⁶ J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*, *op. cit.* p. 332-334.

⁴⁵⁷ Polybe ne put vivre et suivre avec attention que la Troisième guerre de Macédoine car il était très jeune au moment de la bataille de Cynoscéphales. Cette expérience a sans doute pesé dans ses réflexions sur les conflits dont il n'avait qu'une connaissance indirecte. Avant de changer d'avis et de poursuivre ses *Histoires* jusqu'en 145, Polybe comptait les arrêter en 168/7, après Pydna et la disparition du royaume antigonide : Cf. J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*, *op. cit.*, p. 276-277. Pydna représentait la leçon définitive sur la puissance romaine : dès ce moment, pour Polybe, qui suivait l'analyse de Philopoemen, il était clair qu'en aucune façon il ne fallait résister à Rome par la force (cf. J.-L. Ferrary, *ibid.*, p. 297-299).

⁴⁵⁸ Voir *supra* IV.3. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

⁴⁵⁹ Comme le rappelle à juste titre Th. Lucas, *L'organisation militaire de la Confédération béotienne (447-171 a.C.)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019, p. 243 : « il ne faut pas perdre de vue que la tactique est une perpétuelle innovation; un dispositif nouveau, même réussi, s'il n'est pas transmis et enseigné, est à réinventer à la génération suivante ».

pratiques et tactiques « polybiennes » lors de la première guerre mithridatique. Plus de deux générations après la guerre contre les Achéens, les élites dirigeantes et militaires romaines n'entretenaient plus une doctrine qu'elles n'avaient pas eu récemment l'occasion d'employer. Aurait-elle à coup sûr fonctionné ? Ce n'est pas certain ; le modèle interprétatif est trop parfait, le déterminisme tactique qu'il induit et le pouvoir d'anticipation qu'il confère trop formels pour ne pas être, au moins dans une certaine mesure, trompeurs.

Reste que les partis pris de Polybe ont une valeur historique. Sa démonstration fut placée après le récit de la première grande bataille rangée entre les armées romaine et antigonide. La démarche est symptomatique d'une réécriture téléologique de l'histoire des guerres romaines en Orient. Il faut aussi remettre dans l'équation les délaissés de la réflexion polybienne, et considérer, avec les quelques succès de l'infanterie légionnaire, les performances des cavaliers romains et italiens, l'usage par deux fois décisifs des éléphants ainsi que les prouesses des alliés grecs. Ainsi, à Cynoscéphales, les éléphants⁴⁶⁰ et les Étoliens⁴⁶¹ sauvèrent l'armée romaine⁴⁶². Aussi les seconds affirmèrent haut et fort que la victoire était principalement leur œuvre⁴⁶³. Il faut croire qu'un bon nombre partageait cet avis car, selon Plutarque, le poème qu'Alkaios fit sur ce combat plaçait au premier rang les Étoliens et fut chanté dans toute la Grèce⁴⁶⁴, ce qui offensa profondément le proconsul. Visiblement, l'initiative du tribun et la prise à revers de l'aile droite de la phalange ne constituait aux yeux de beaucoup de contemporains que la conséquence de la victoire remportée sur l'aile gauche. La différence de perspective pourrait certes s'expliquer par un facteur culturel⁴⁶⁵ : les Grecs, au moins depuis l'époque classique, avait pour habitude de considérer que la victoire se décidait à un moment et en un lieu bien précis, dès que et là où l'un des adversaires avait commencé à tourner le dos. Or la victoire se dessina d'abord sur l'aile droite, où s'étaient replacés les Étoliens, et la manœuvre romaine de contournement de la phalange n'arriva que dans un second temps. Aux yeux des Grecs, cette

⁴⁶⁰ Cf. *supra* VI.3. « Les cavaliers et les dynamiques du choc ».

⁴⁶¹ Une première fois par le courage de leurs cavaliers lorsque l'infanterie légère romaine fut chassée des hauteurs (Polybe, XVIII, 22, 4), puis une seconde fois lors de l'attaque décisive sur l'aile gauche macédonienne, comme le rappelle M. Holleaux, *Études d'épigraphie et d'histoire grecques* V, Paris, 1957, p. 361, note 1 : « malgré le silence de Polybe, l'infanterie aitolienne, à la droite romaine, concourut à l'attaque qui décida de la victoire ; de là les vantardises excessives, mais non pas injustifiées, des Aitoliens ». Les Étoliens prirent et pillèrent le camp de Philippe : Plutarque, *Vie de Flaminius*, VIII, 9 et Polybe, XVIII, 27, 4. Or ce succès n'était pas un détail, puisqu'il empêcha à une partie des fuyards et des unités macédoniennes de l'aile gauche en retraite de trouver refuge et de se rallier dans leurs retranchements.

⁴⁶² J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia y la Batalla de Cinoscéfalos en 197 a.C. : la historia militar de un conflicto cultural », *Latomus* 78, 2019, p. 397-428, plus particulièrement p. 408-417 sur le rôle des Étoliens dans le combat.

⁴⁶³ Polybe, XVIII, 34, 2 ; Plutarque, *Vie de Flaminius*, IX, 1. Cf. J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia », *loc. cit.*, p. 403-408 sur les revendications étoliennes.

⁴⁶⁴ Plutarque, *Vie de Flaminius*, IX, 2-3..

⁴⁶⁵ La remarque suivante, sur l'une des représentations collectives grecques de la victoire militaire, s'ajoute à celles, de J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia », *loc. cit.*, p. 417-418, centrées sur les sensibilités étoliennes : ainsi de l'importance pour les Étoliens (bien plus que pour les Romains) du premier combat entre infanteries légères et cavaliers

dernière pouvait passer pour le simple prolongement de la rupture puis de la τροπή obtenue par l'aile droite. En tout cas, personne ne songeait à célébrer le rôle des éléphants, car on préférerait, d'un côté comme de l'autre, insister sur le courage des hommes plutôt que sur la puissance de l'effroi suscité par ces animaux. On tient là un bel exemple de mémoire divergente. Il laisse voir que le discours sur la supériorité des armes et tactiques romaines s'est construit en partie contre un autre qui faisait des alliés grecs de Rome les acteurs décisifs des combats⁴⁶⁶. Dans les luttes mémorielles qui surgirent dans le sillage des campagnes romaines en Orient⁴⁶⁷, chacun tirait la corde à soi ; il serait vain de chercher à savoir lequel était le plus dans son droit⁴⁶⁸.

La comparaison de la légion et de la phalange, travail rétrospectif sur les guerres de Macédoine mais également prospectif, prédisant le dénouement des prochains affrontements contre Rome, participait d'une polémique militaire qui, de son temps, n'était pas tranchée. Loin d'être l'explication définitive des victoires romaines, elle constitue en réalité un cas exemplaire de réflexion menée *a posteriori* sur l'efficacité d'une pratique combattante. À ce titre, elle fut une conséquence mémorielle des guerres menées par Rome dans l'espace égéen entre la fin du III^e et le milieu du II^e siècle, et doit être étudiée comme telle.

Certes, la théorie du déclin et de l'obsolescence d'une pratique combattante et de son remplacement par une autre, que l'on considère plus performante, a l'avantage de la simplicité.

⁴⁶⁶ On remarquera que le récit de la bataille par Plutarque, *Vie de Flamininus*, VIII, ne fait intervenir à aucun moment les Étoliens et les éléphants. En VIII, 3, la charge décisive sur l'aile droite macédonienne se transforme ainsi en une action personnelle du consul, opportunément devenu sujet de la phrase (ce fut le consul qui « chargea », προσέβαλε et mit en déroute l'ennemi). Comme le remarque J. P. Prieto Iommi, « Rome, Etolia », *loc. cit.*, p. 407-408, Polybe prend quant à lui une voie détournée pour attaquer les Étoliens, en mettant en avant leur avidité et leur arrogance.

⁴⁶⁷ À ce contexte appartenait une historiographie grecque hostile à Rome, dont les traces sont malheureusement extrêmement ténues : J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme*, *op. cit.*, p. 263-264.

⁴⁶⁸ Rappelons, en guise de parallèle, les controverses historiographiques contemporaines au sujet des parts prises par chacun des Alliés pour la victoire de 1918 : d'aucuns ont mis en avant que les Français étaient la première armée du monde en 1918 et les « grands vainqueurs » (M. Goya, *Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre*, Paris, 2018, p. 12) ; pour certains, la Somme fut une bataille majeure pour l'issue de la guerre et les Anglais furent les principaux acteurs en 1918 (G. Sheffield, *Forgotten Victory. The First World War. Myths and Realities*, Londres, 2001, dont la conclusion, p. 277, laisse perplexe : « *the First World War was a just and necessary war fought against a militarist, aggressive autocracy* ») ; pour d'autres, le moment décisif serait l'entrée en guerre des États Unis. Ces revendications sont-elles légitimes ? La Grande Guerre fut une guerre d'usure. À ce titre, l'ensemble des acteurs et des efforts, et tous les combats, victorieux ou non, ont participé à la décision finale. Certes, on peut établir des hiérarchies selon les moments. Il y a pourtant un risque à découper l'histoire de la Grande Guerre : si l'effort de l'armée française est important en 1918, elle tire alors profit d'un long et coûteux apprentissage, rendu possible par le soutien de ses alliés (D. Porsh, « The French Army in the First World War », dans A. R. Millet et W. Murray (éd.), *Military effectiveness, The First World War*, Cambridge, 2010 [1988], p. 225-226). Si les tueries de la Somme eurent des conséquences sur l'issue de la guerre, l'armée britannique n'a pu triompher seule en 1918, et s'est au contraire effondrée face à l'offensive allemande du mois de mars. En d'autres termes, enlever ou isoler l'un des Alliés de l'équation (comme les Russes, qui ne sont guère invités dans les débats, ou les Italiens, les Serbes, etc.) n'a guère de sens. On ne cachera pas la dimension politique des revendications : en Grande Bretagne, elles sont intégrées dans un débat sur l'intérêt militaire des massacres subis par les Britanniques et la question de la réhabilitation de la figure du général Douglas Haig, « *The Butcher of the Somme* » (W. Meteling, « Neue Forschungen zum Ersten Weltkrieg. Englisch- und französischsprachige Studien über Deutschland, Frankreich und Großbritannien », *Geschichte und Gesellschaft* 37, 2011, p. 619-621).

Toutefois, il convient d'employer avec une grande prudence les schémas « évolutionnistes » en matière tactique. Car on s'adaptait : les Grecs comprirent vite après le désastre de Chéronée qu'il ne fallait pas affronter la phalange macédonienne de face et sur un terrain régulier, qu'il fallait user de fossés, de retranchements, des reliefs, des combats sur les ailes⁴⁶⁹. L'armement hoplitique traditionnel gardait sa valeur dans cette configuration comme sur des remparts ou des navires, et contre tout ennemi qui n'alignait pas les lourdes formations de sarissophores, d'où son maintien en de nombreux endroits jusqu'au II^e siècle. À cette période, les Grecs qui n'avaient pas emprunté la voie macédonienne savaient comment combattre l'armée antigonide : en 189, une force athamane et étolienne remporta un franc succès en occupant des défilés et en manœuvrant sur les hauteurs pour forcer la retraite des Macédoniens, puis isoler et détruire l'un de leurs contingents⁴⁷⁰. Il est en fait possible que les idées romaines sur la manière de combattre les sarissophores furent inspirées des pratiques de certains de leurs alliés. Les Romains furent cependant moins prompts que les Grecs de la fin du IV^e siècle, et eurent du mal à éviter les confrontations frontales contre les phalanges. Il n'y avait pas là que pur conservatisme. Malgré les revers, ils étaient ressortis vainqueurs de leurs conflits, et la victoire finale n'appelait aucune remise en question. Aussi fallut-il plusieurs générations pour façonner le paradigme qui devait leur permettre de triompher aisément (et seuls) des phalanges ; il ne fut jamais véritablement appliqué, faute d'adversaires. Pour le dire simplement, il n'a jamais existé de système tactique capable d'apporter à coup sûr la victoire⁴⁷¹, quand bien même tous les acteurs étaient-ils pris dans une course effrénée pour le trouver. Chaque dispositif avait ses avantages et ses inconvénients, qu'il convenait de savoir utiliser à bon escient ; quand une formule montrait sa supériorité dans un type de combat, on apprenait à le contourner. Certes, cet apprentissage coûtait du temps et du sang : c'était à la lumière de déconvenues que l'on empruntait d'autres voies. Reste que les vieux schémas de l'histoire militaire, faisant succéder à partir d'événements

⁴⁶⁹ Voir *supra* IV.2. « Choc et dynamiques des combats hoplitiques à l'époque hellénistique ».

⁴⁷⁰ Tite-Live, XXXVIII, 2, 6-14.

⁴⁷¹ En tout cas avant les avancées technologiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. Un reproche que l'on pourrait faire à l'ouvrage de Fr. Chauviré, *Histoire de la cavalerie*, Paris, 2013, p. 74-89, est de s'appuyer trop sur les analyses (faites dans un cadre polémique) de Tavannes ou de La Noue pour démontrer la supériorité des reîtres et autres pistoliens sur les lanciers, en particulier les gendarmes, à la fin du XVI^e siècle. Contrairement à ce qu'affirmaient ces auteurs, il n'arrivait pas toujours que les premiers surpassent les seconds. À la bataille de Renty (1554), ce furent bien les gendarmes qui, après un premier revers, remportèrent la victoire et déconfire les reîtres (Rabutin, *Commentaires* I, p. 318). Moins meurtrière, la lance restait une arme émotionnelle puissante. Les hussards ailés polonais (cavaliers lourds et lanciers) renversèrent à la bataille de Kircholm (1605) en une seule charge tous les reîtres des Suédois (M. Kuchawski, « The Battle of Kircholm. A Masterpiece of Early XVIIth Century Military Tactics », *The Polish Review* 11, 1966, p. 57-60 ; ce qui laisse penser à cet auteur, à tort, que les lanciers avaient une « *tactical superiority* » sur les reîtres ; conclusion inverse de celle de Fr. Chauviré). En fait, aucun engagement entre lanciers et pistoliens n'était joué d'avance. L'évolution des pratiques militaires en France tient probablement plus au traumatisme engendré par le fait que la gendarmerie, élite du royaume, pouvait être vaincue (avec des pertes insupportables pour la noblesse) par des roturiers. Sans compter l'efficacité des pistoliens dans la guerre « guerroyante » (laissée de côté par Fr. Chauviré, dont le travail porte sur l'histoire des charges de cavalerie).

clés, comme Chéronée, l'hoplite traditionnel, le sarissophore macédonien et le légionnaire sont trompeurs. La réalité était plus complexe. Aucune tactique, aucun armement n'était en tout point supérieur à un autre, en toutes circonstances. L'adoption de l'armement macédonien par des Confédérations et des cités ne se fit que plus d'un siècle après Chéronée, et ces réformes furent dictées par les besoins et les aspirations du moment. Enfin, la rencontre avec Rome ne mena au mieux qu'à des ajustements de détails avant l'époque impériale, et Mithridate est bien le seul à avoir effectué une réforme d'ampleur, après sa première guerre contre les Romains⁴⁷². Cela faisait alors plus d'un siècle que Rome avait pris pied en Orient.

⁴⁷² Plutarque, *Vie de Lucullus*, VII, 4-6 ; pour autant, « se trouvait-on là au début d'un processus de romanisation de l'armée royale, processus contrarié par la défaite et la disparition de cette armée ? Ou bien l'adjonction de troupes romaines à l'armée n'était-elle que de circonstance, causée par l'existence d'une alliance entre Mithridate VI et Sertorius comme par la présence de transfuges romains, engagés comme mercenaires ? Ce passage de la *Vie de Lucullus*, VII, 4-6, de Plutarque nous incite à pencher pour la première solution et à voir en Mithridate un infatigable démiurge en matière militaire ». J.-Chr. Couvenhes, « L'armée de Mithridate VI Eupator d'après Plutarque, *Vie de Lucullus*, VII, 4-6 », dans H. Bru, Fr. Kirbihler et S. Lebreton (dir.), *L'Asie mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, Rennes, 2009, p. 437.

Annexe 4. Dynamiques combattantes : tableaux et données quantitatives

Tableau 1. Effondrements rapides dans les combats hoplitiques (Thucydide-Xénophon) :

N°	Événement/Lieu	Datation (<i>a.C.</i>)	Description	Référence
1	Potidée	431	Les hoplites d'Aristeus et les Corinthiens mettent en fuite l'aile athénienne qui leur est opposée et la poursuivent sur une grande distance	Thucydide, I, 62, 5-6 et 63, 1-2
2	Potidée (2)	431	Les hoplites péloponnésiens et potidéates sont dispersés (ἡσσᾶτο) par les Athéniens et se réfugient dans la ville. Lorsqu'Aristeus et les Corinthiens reviennent de leur poursuite, tout est déjà fini. Le combat de Potidée fut si rapide (διὰ τάχους) que les cavaliers potidéates n'eurent pas le temps d'intervenir	Thucydide, I, 62, 5-6 et 63, 1-2
3	Olpè (1)	426	L'aile gauche péloponnésienne est surprise par les hoplites akarnaniens placés en embuscade et, terrifiée, fuit sans les attendre	Thucydide, III, 108, 1
4	Olpè (2)	426	Les hoplites ambrakiotes revenus de leur poursuite sont attaqués par les Akarnaniens ; ils fuient avec précipitation vers Olpè	Thucydide III, 108, 3
5	Délion	424	Les hoplites athéniens mettent en fuite une grande partie des alliés béotiens des Thébains juste après le contact	Thucydide, IV, 96, 3
6	Amphipolis (1)	422	La troupe de Brasidas charge au pas de course le centre athénien et le met immédiatement en fuite	Thucydide, V, 10, 6-7
7	Amphipolis (2)	422	La troupe de Kléaridas s'élance sur l'aile gauche athénienne et la met immédiatement en fuite	Thucydide, V, 10, 8

8	Mantinée (1)	418	Les hoplites mantinéens mettent rapidement en fuite les Skirites et les Brasidiens qui ont été séparés du reste de la phalange lacédémonienne	Thucydide, V, 72, 3
9	Mantinée (2)	418	Les « Mille » argiens encerclent, mettent en fuite, et repoussent jusqu'aux bagages une partie des Lacédémoniens	Thucydide, V, 72, 3
10	Mantinée (3)	418	Les <i>hippeis</i> spartiates mettent en fuite une partie des Argiens, des Athéniens et de leurs alliés placés au centre ; la majorité n'attend même pas le choc	Thucydide, V, 72, 4
11	Mantinée (4)	418	Les Mantinéens et les « Mille » argiens, voyant arriver le nouvel assaut des Lacédémoniens, fuient en désordre	Thucydide, V, 73, 3-4
12	Syracuse	414	Les Syracusains, arrivés en désordre après une longue course sur le plateau, sont mis en fuite	Thucydide, VI, 97, 3-4
13	Les Épipoles (1)	413	Les hoplites syracusains abordent terrifiés les Athéniens, ils sont rapidement mis en fuite	Thucydide, VII, 43, 7 avec Plutarque, <i>Vie de Nicias</i> , XXI, 5
14	Syracuse (1)	413	Les Tyrrhéniens, alliés des Athéniens, tombent sur les Syracusains en désordre, tuent les premiers et mettent le reste en fuite	Thucydide, VII, 53, 2-3
15	Syracuse (2)	413	Les Athéniens, arrivés en soutien des Tyrrhéniens, mettent en fuite les renforts syracusains et tuent quelques-uns de leurs hoplites	Thucydide, VII, 53, 3
16	Mounychie	403	Après avoir lancé leurs traits et leurs lances, les défenseurs de Mounychie chargèrent leurs ennemis situés en contre-bas. Le premier des Athéniens s'élança seul et fut tué. Les autres mirent en fuite leurs adversaires et en tuèrent environ 70 dans la poursuite	Xénophon, <i>Helléniques</i> , II, 4, 15-19.
17	Rivière Némée (1)	394	Les Béotiens mettent rapidement en fuite, avant le choc, les Achéens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 18 et 20
18	Rivière Némée (2)	394	Les Athéniens des quatre tribus opposées aux Tégéates mettent rapidement en fuite, avant le choc, leurs adversaires	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 20-21

19	Rivière Némée (3)	394	Les autres alliés de Sparte sont de même rapidement mis en fuite par leurs opposants, à l'exception des Pelléniens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 20
20	Rivière Némée (4)	394	Les Spartiates mettent rapidement en fuite les Athéniens de six tribus et les massacrent, leur débordement piégeant un grand nombre de fuyards	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 21
21	Rivière Némée (5)	394	Les Spartiates mettent en fuite et massacrent successivement les Argiens, les Corinthiens et une partie des Thébains, en tombant sur leur flanc	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 22
22	Coronée (1)	394	Les Thébains mettent en fuite les Orchoméniens et les poursuivent jusqu'aux bagages	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 3, 17-18
23	Coronée (2)	394	Les hommes d'Hèrippidas, les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins chargent au pas de course le centre des coalisés et arrivés « à portée de lance » mettent en fuite leurs ennemis	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 3, 17
24	Coronée (3)	394	Les Argiens fuient avant le contact avec les Lacédémoniens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 3, 17
25	Corinthe	392	Les hoplites argiens sont surpris par les Lacédémoniens ; les plus exposés sont frappés sur leur côté découvert et tués, les autres fuient en désordre et sont massacrés	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 4, 11
26	Léchaion	390	Les Spartiates, affaiblis par leur combat contre les peltastes, fuient précipitamment face à l'assaut des hoplites athéniens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 5, 17
27	Acarnanie	389	Les hoplites et peltastes acarnaniens tentent de bloquer une passe montagneuse aux Spartiates. Ils utilisent leurs armes de jet (notamment leurs lances qui sont utilisées en javelots) mais lorsqu'ils en sont venus « presque aux mains », μικροῦ (...) ἐν χερσὶ, avec les Spartiates, ils paniquent et fuient précipitamment. Beaucoup sont tués (300)	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 6, 11
28	Égine	388	Les hoplites de Gorgôpas sont assaillis de flanc par les peltastes de Chabrias et chargés de face par les hoplites athéniens. Leur formation étant lâche (οὐδενὸς ἀθροῦ οὔτος),	Xénophon, <i>Helléniques</i> , V, 1, 12.

			les hommes du premier rang sont rapidement tués (ταχὺ ἀπέθανον). Tous les autres fuient ; près de 350 auraient été abattus.	
29	Olynthe	381	Téleutias et ses hoplites ont poursuivi trop près des murailles les Olynthiens. Ces derniers sortent avec cavaliers et peltastes. Ils mettent en désordre la phalange. Les hoplites olynthiens font une sortie au pas de course. Téleutias est tué lors du choc et tous ses hommes fuient dans l'instant	Xénophon, <i>Helléniques</i> , V, 3, 6
30	Thèbes	377	Les Thébains se replient précipitamment, δρόμῳ, sur la ville et des mores spartiates en profitent pour les charger au pas de course. Depuis les hauteurs, les hoplites thébains jettent leurs lances et tuent un polémarque. Face à l'assaut des Skirites, ils fuient et abandonnent la place. Les Skirites et les cavaliers tuent les derniers et continuent la poursuite. Arrivés près du rempart, les Thébains se retournent. Les Skirites se retirent vite et aucun n'est tué. Néanmoins, les Thébains élèvent un trophée	Xénophon, <i>Helléniques</i> , V, 4, 50-53
31	Corcyre	373	Les hoplites du camp lacédémonien rangés aux extrémités de la ligne, surpris par la sortie des Corcyréens alors qu'ils faisaient une conversion, fuient précipitamment ; toute l'armée est entraînée dans la déroute, exceptés Mnasippos et un petit nombre d'hommes, tués sur place	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VI, 2, 21
32	Leuctres	371	Les hoplites alliés des Spartiates s'effondrent lorsqu'après la victoire des Thébains sur l'aile droite ils sont attaqués par les Béotiens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VI, 4, 14 avec Pausanias, IX, 13, 9
33	Melea	368	Les hoplites arcadiens fuient avant le contact avec les hommes d'Archidamos ; seuls quelques-uns attendent jusqu'à « portée de lance » pour être immédiatement massacrés	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 1, 31
34	Phlious	366	Après un premier échec, les cavaliers des Phlionte se réunissent aux <i>épikletoi</i> pour une nouvelle charge ; dès qu'ils arrivent au corps à corps, leurs ennemis de Pellène et de Sicyone plient et s'enfuient	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 2, 14

35	Kromnos	365	Les éparites arcadiens, en <i>synaspismos</i> , tombe sur la tête de la colonne lacédémonienne et la force à se replier après avoir « rapidement » (ταχύ) tué 30 des leurs	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 4, 23
36	Olympie	364	Les hoplites éléens mettent instantanément en fuite les Arcadiens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 4, 30
37	Sparte	362	Archidamos et une centaine de Spartiates chargent au pas de course les Thébains postés sur une colline ; ces derniers ne les attendent pas. Les Thébains qui étaient aux premiers rangs n'ont pas le temps de fuir et sont tués	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 5, 12-13

Tableau 2. Combats frontaux hoplitiques de longue durée (Thucydide-Xénophon) :

N°	Événement/Lieu	Datation (a.C.)	Description	Référence
1	Solygeia (1)	425	Les hoplites de l'aile droite athénienne tiennent face à une charge des Corinthiens ; les Athéniens les repoussent après un dur combat	Thucydide, IV, 43, 3
2	Solygeia (2)	425	Les Corinthiens mis en fuite se reforment et relancent un combat frontal de près contre les Athéniens	Thucydide, IV, 43, 4
3	Solygeia (3)	425	Combat frontal au corps-à-corps au centre et à l'aile gauche athénienne ; les Corinthiens sont mis en fuite grâce aux cavaliers	Thucydide, IV, 43, 5
4	Déliion	424	Les Thébains reçoivent le choc des Athéniens et les repoussent pied à pied	Thucydide, IV, 96, 4-5
5	Déliion	424	Les Thespiens, abandonnés par leurs voisins de rang, restent à leur poste, sont encerclés et massacrés	Thucydide, IV, 96, 3
6	Syracuse (1)	415	Les Argiens après un combat frontal mettent en fuite les Syracusains	Thucydide, VI, 70, 2-3
7	Syracuse (2)	415	Les Athéniens mettent en fuite les Syracusains peu après les Argiens	Thucydide, VI, 70, 2-3

8	Les Épipoles	413	Les six-cents Syracusains d'élite opposent une féroce résistance aux Athéniens avant d'être mis en fuite	Thucydide, VII, 43, 5
9	Chalcédoine	408	Un « long » combat hoplitique devant les murs de Chalcédoine entre les Athéniens et les Lacédémoniens	Xénophon, <i>Helléniques</i> , I, 3, 5
10	Le Pirée	403	Les Athéniens reçoivent l'assaut des Lacédémoniens avant d'être repoussés et mis en fuite	Xénophon, <i>Helléniques</i> , II, 4, 34
11	Rivière Némée	394	Les Pellèniens et les Thespiens sont les seuls à combattre de telle sorte que des deux côtés des hommes sont tués durant le face à face	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 2, 20
12	Coronée	394	Les Lacédémoniens rencontrent les Thébains dans un combat frontal : « on se repousse à coups de boucliers, on tue, on meurt »	Xénophon, <i>Helléniques</i> , IV, 3, 19
13	Leuctres	371	Violent corps-à-corps entre la tête de la colonne thébaine et la garde royale spartiate	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VI, 4, 14
14	Lasion	365	Les Arcadiens attaquent au petit jour 700 Éléens, dont leurs corps d'élite. Les Éléens marchent à leur rencontre et « en vinrent aux mains avant d'être mis en déroute », ὁμόσε δ' ἦλθον καὶ εἰς χεῖρας δεξάμενοι ἔφυγον	Xénophon, <i>Helléniques</i> , VII, 4, 13

Tableau 3. Effondrements rapides (Polybe) :

N°	Événement/Lieu	Datation (a. C.)	Description	Référence
1	Médéon	231	Les Illyriens attaquent les troupes légères et les cavaliers étoliens qui tiennent la hauteur. Ces derniers ne résistent guère et s'enfuient vers leurs troupes lourdes	Polybe, II, 3, 5.
2	Médéon	231	Les Illyriens, qui ont occupé la hauteur, tombent sur les hoplites et cavaliers étoliens rangés dans la plaine et les poussent rapidement à la fuite (ταχέως ἐτρέψαντο)	Polybe, II, 3, 6.

3	Sellasia	222	Les hommes d'Eukleidas, face aux <i>chalkaspides</i> macédoniens et aux Illyriens qui ont atteint le sommet de la colline de l'Évas sont mis « immédiatement » (εὐθέως) en difficulté par la formation ennemie et rapidement mis en déroute (ταχέως (...) τραπέντας)	Polybe, II, 68, 9-10
4	Bataille de Kaphyai	220	Les hommes de l'infanterie lourde achéenne, la phalange et les autres corps, face à la déroute de l'infanterie légère et l'assaut des cavaliers étoliens, rompent aussitôt les rangs (εὐθέως διαρρέοντες ἀτάκτως) et fuient vers les villes les plus proches	Polybe, IV, 12, 8-13
5	Près du Tigre	220	Molon attaque avec toutes ses forces le camp de Xénéτας au petit jour. La plupart des hommes sont massacrés dans leur sommeil, les autres, effrayés, fuient et se précipitent dans le fleuve. Beaucoup se noient	Polybe, V, 48, 2
6	Embuscade en Achaïe	219	Les forces de Dymè, de Phares et de Tritéa tombent dans une embuscade tendue par les Éléens sous le commandement de l'Étolien Euripidas. Quarante fantassins auraient été tués, deux cents faits prisonniers.	Polybe, IV, 59, 2-3
7	Embuscade près de Phoitia	219	Les Macédoniens tendent une embuscade nocturne aux 500 Étoliens en route pour secourir la place de Phoitia. La plupart sont massacrés ou faits prisonniers, un faible nombre parvint à s'échapper.	Polybe, IV, 63, 9
8	Siège de Pharos	219	Les Illyriens de Démétrios, alors qu'ils s'avancent en bon ordre, sont attaqués de face et en queue par des Romains. Le désordre et la confusion poussent les hommes de Démétrios à fuir vers la ville ou à se disperser dans les champs	Polybe, III, 19, 5-7
9	Mont Apélauron	219	Les Éléens s'approchent avec confiance du sommet de la montagne où se trouve la formation ennemie. Arrivés près d'elle, ils se rendent compte qu'ils ont face à eux les <i>chalkaspides</i> macédoniens. Ils jettent leurs armes et prennent la fuite	Polybe, IV, 69, 6-7

10	Siège de Psophis	219	Les Crétois qui servent du côté macédonien chargent les mercenaires qui tentent une sortie et les forcent à s'enfuir sans aucun ordre en jetant leurs armes. Ils les poursuivent au contact et entrent avec les fuyards dans la ville	Polybe, IV, 71, 11-12
11	Thermos	218	Les Étoliens attaquent l'arrière-garde de Philippe V. Ce dernier lance les peltastes et les Illyriens qu'il avait dissimulé au pied d'une colline sur les assaillants qui prennent la fuite dans le plus grand désordre. 130 auraient été tués et presque autant faits prisonniers	Polybe, V, 13, 5-6
12	Stratos (Étolie)	218	Des cavaliers et fantassins étoliens, avec l'appui de Crétois, harcèlent l'arrière-garde macédonienne. Mais face à la contre-attaque des Illyriens, les Étoliens et leurs alliés fuient précipitamment. Ils sont poursuivis jusqu'aux remparts. Une centaine sont tués.	Polybe, V, 14, 3-7
13	Dymè	218	Les Éléens attirent dans une embuscade la cavalerie des Dyméens et la mettent « facilement » en déroute. Ils tuèrent dans la poursuite de nombreux Galates et capturèrent plusieurs citoyens	Polybe, V, 17, 3-4
14	Glympes	218	Lycurgue, avec des mercenaires et quelques Lacédémoniens, surprend au petit jour les Messéniens campés devant la ville. Ces derniers, à la seule vue de l'ennemi, fuient rapidement derrière les remparts. Huit sont rattrapés et tués par les Lacédémoniens, qui s'emparent également de tous les chevaux et des bagages	Polybe, V, 20, 4-9
15	Ménélaion	218	Les hommes de Lycurgue tiennent les hauteurs et résistent tant qu'ils ont affaire aux mercenaires et à un combat à distance. Mais lorsque les peltastes et les Illyriens donnent l'assaut, ils refluent immédiatement vers la ville. Une centaine sont tués, un peu plus faits prisonniers	Polybe, V, 23, 4-5
16	Berytos	218	Antiochos attaque à l'improviste les hommes de Ptolémée qui gardent les défilés et les met en fuite	Polybe, V, 61, 9-10

17	Phénicie	218	Théodotos, aux ordres d'Antiochos, parvient à repousser rapidement (ταχύ) les forces lagides des hauteurs puis attaquent depuis cette position les forces de Nikolaos dans la plaine. Ces dernières s'enfuient	Polybe, V, 69, 8-9
18	Atabyrion	218	Antiochos tend une embuscade à la garnison d'Atabyrion grâce à une fuite simulée ; il massacre la majorité des hommes et poursuit les fuyards épouvantés	Polybe, V, 70, 7-8
19	Pednélissa	218	Les Selgiens attaquent les 2000 hommes de Garsyéris qui tentent d'entrer dans la ville de Pédnelissa de nuit ; ils les massacrent presque tous	Polybe, V, 73, 7
20	Pednélissa	218	Les hommes de Pednélissa font une sortie, surprennent les Selgiens qui gardent les retranchements et les mettent en fuite	Polybe, V, 73, 15
21	Selgè	218	Les Selgiens assiégés font une sortie brutale, tuent environ 700 Mysiens et mettent en fuite le reste des forces d'Achaios et de Garsyéris qui se replient dans leur camp	Polybe, V, 76, 7
22	Raphia (1)	217	La cavalerie de Polycratos, à l'aile gauche lagide, cède rapidement face à la charge des cavaliers d'Antiochos	Polybe, V, 84, 5-8
23	Raphia (2)	217	Les peltastes lagides, mis en désordre par le repli précipité des éléphants, sont attaqués par les mercenaires séleucides et mis en fuite	Polybe, V, 84, 9-10
24	Raphia (3)	217	Les cavaliers lagides de l'aile droite mettent rapidement en fuite leurs opposants (ταχέως ἐτρέψατο) en menaçant de les déborder	Polybe, V, 85, 2-3
25	Raphia (4)	217	Les mercenaires lagides sous les ordres de Phoxidas charge les Arabes et les Mèdes, les forçant à fuir en désordre	Polybe, V, 85, 4
26	Raphia (5)	217	La partie de la phalange séleucide sous les ordres de Nikarchos cède rapidement et s'enfuit (ταχέως ἐγκλίναντες ὑπεχώρουν) face à la charge de la phalange lagide	Polybe, V, 85, 10

27	Près de Léontion	217	Le contingent de l'officier achéen Lykos attaque à l'improviste plus de 2000 Éléens ; quatre cents Éléens sont tués, deux cents faits prisonniers ; les Éléens s'enfuirent en abandonnant leurs armes	Polybe, V, 94, 5
28	Phyxion	217	Les Éléens s'attaquent aux fourrageurs des Achéens, les poursuivent et tombent dans l'embuscade tendue par les hommes de l'infanterie lourde. Les Éléens, ne pouvant soutenir l'assaut (οὐ δεξαμένων τὴν ὀρμὴν) sont mis en déroute dès l'apparition (ἐξ ἐπιφανείας) des ennemis. Deux cent d'entre eux sont tués dans la poursuite, quatre-vingts faits prisonniers	Polybe, V, 95, 9-10
29	Siège de Sardes	213	Au moment de la chute des portes et de l'entrée en masse des hommes d'Antiochos, les défenseurs de la ville livrèrent un court (βραχύ) combat avant de fuir vers l'acropole	Polybe, VII, 18, 7
30	Akrolissos	212	Les Illyriens poursuivent imprudemment les troupes légères en fuite de Philippe et s'attaquent aux peltastes ; ces derniers les chargent alors que les hommes embusqués coupent la retraite aux Illyriens. Ces derniers s'enfuient en désordre.	Polybe, VIII, 17, 7-8
31	Mont Labos	209	Diogène et les troupes légères séleucides prennent à revers et attaquent depuis une hauteur les Hyrcaniens. Ces derniers abandonnent leurs positions et se replient sur le sommet de la montagne	Polybe, X, 30, 7-9
32	Fleuve Arios	208	Antiochos III et deux mille cavaliers de sa garde chargent la cavalerie bactrienne et la mettent en fuite. Les deuxième et troisième corps de cavalerie bactriens lancent une contre-charge et poussent à la fuite les cavaliers séleucides. La situation se renverse une nouvelle fois quand Panaitôlos arrive avec le reste de la cavalerie séleucide. Ils chargent les cavaliers bactriens en désordre (ἀτάκτως) et les forcent à fuir à nouveau. Les Séleucides auraient tué et fait prisonniers un grand nombre de Bactriens	Polybe, X, 49, 10-13

33	Mantinée (1)	207	Les mercenaires, les Illyriens et les <i>thôrakitai</i> achéens n'attendent pas l'assaut des mercenaires de Machanidas (μηδὲ (...) ὑπομεῖναι) et s'enfuient vers Mantinée. Les quelques Illyriens et <i>thôrakitai</i> qui se détachent des fuyards se réfugient derrière la phalange achéenne	Polybe, XI, 14, 1 et 15, 5
34	Mantinée (2)	207	La phalange lacédémonienne avance sarisses abaissées et franchit le fossé qui la sépare de la phalange achéenne. Les corps de la première se désolidarisent et certains montent directement à l'assaut. La phalange achéenne charge, met immédiatement en fuite les premiers corps et massacrent la phalange dans le fossé. Les Lacédémoniens s'enfuient en désordre, poursuivis par les Achéens. Ces derniers ont perdu peu des leurs, plus de 4000 Lacédémoniens auraient été tués, davantage faits prisonniers	Polybe, XI, 16, 1-3 et 17, 4
35	Embuscade près de Tégée	200	Les Achéens parviennent à attirer dans une embuscade grâce à une fuite simulée les mercenaires de la cité périèque de Pellène. Ces derniers sont massacrés ou capturés	Polybe, XVI, 37, 5-7
36	Cynoscéphales (1)	197	L'aile droite de la phalange macédonienne et les Peltastes chargent l'infanterie lourde romaine ; les formations se heurtent mais les Romains sont rapidement repoussés	Polybe, XVIII, 24, 9-10 et 25, 1-4 ; Plutarque, <i>Vie de Flamininius</i> , VIII, 2
37	Cynoscéphales (2)	197	Les éléphants et l'aile droite de l'infanterie lourde romaine attaquent l'aile gauche de la phalange macédonienne qui n'a pas encore eu le temps de se placer en formation de combat. Les Macédoniens, effrayés par l'approche des éléphants, s'enfuient avant le contact (οὐδὲ προσεδέξαντο τοὺς Ῥωμαίους εἰς τὰς χεῖρας)	Polybe, XVIII, 25, 6-7
38	Cynoscéphales (3)	197	Un tribun romain prend l'initiative de tourner l'aile droite macédonienne avec une vingtaine de manipules. Les Romains chargent le dos de la phalange macédonienne. L'aile gauche romaine en fuite se rallie et attaque de front la phalange. Les Macédoniens qui n'ont pas encore été atteints jettent leurs armes et s'enfuient	Polybe, XVIII, 26, 2-5

39	Campagne de Pydna	168	Les Romains surprennent dans leur sommeil 10 000 mercenaires et 2000 Macédoniens envoyés par Persée pour arrêter leur tentative de débordement	Polybe, XXIX, 15, 1-3
----	-------------------	-----	--	-----------------------

Tableau 4. Combats frontaux de longue durée (Polybe) :

N°	Événement/Lieu	Datation (<i>a.C.</i>)	Description	Référence
1	Sellasié (1)	222	Les troupes légères des deux partis s'affrontent sur l'Olympe jusqu'à ce qu'elles soient rappelées pour laisser place aux phalanges	Polybe, II, 69, 3-7
2	Sellasié (2)	222	À l'aile droite, sur l'Olympe, le reste de la phalange macédonienne et la phalange lacédémonienne s'entrechoquent et, après un combat au contact d'une durée indéterminée, les Macédoniens parviennent en serrant les rangs à mettre en fuite leurs opposants	Polybe, II, 69, 7-9
3	Sellasié (3)	222	Long combat de cavalerie dans la plaine	Polybe, II, 69, 1-2
4	Kaphyai	220	L'infanterie légère et la cavalerie étolienne affronte l'infanterie légère et la cavalerie achéenne depuis les hauteurs et après un long combat (πολὸν μὲν χρόνον) les mettent en fuite	Polybe, IV, 12
5	Siège de Pharos	219	Premiers combats indécis et de longue durée entre Romains et Illyriens	Polybe, III, 19, 1-2
6	Égire	219	De nombreux Aigéirates, surpris par l'assaut des Étoliens, se réfugient en armes sur l'acropole, qui n'est pas fortifiée. Là, ils engagent un corps à corps avec les Étoliens qui	Polybe, IV, 58

			pensaient les disperser facilement. Ces derniers prennent la fuite après un dur combat frontal	
7	Pédnelissa	218	Les Selgiens attaquent les forces de Garsyèris dans leurs retranchements ; ils cèdent et s'enfuient après un long combat quand des cavaliers de Garsyèris les prennent à revers	Polybe, V, 73, 9-14
8	Ménélaion	218	Combat frontal à distance entre les mercenaires du roi de Macédoine et les hommes de Lycurgue	Polybe, V, 23, 2
9	Phénicie	218	Combats indécis sur les hauteurs entre les forces lagides de Nikolaos et les premiers contingents séleucides	Polybe, V, 69, 8-9
10	Raphia	217	L'élite de la phalange séleucide fait un court moment (βραχύν τινα χρόνον) à l'assaut de la phalange lagide avant d'être poussée à la fuite ; un combat frontal qui pourrait être compté dans l'autre groupe, ici placé car distingué par Polybe de l'effondrement rapide du reste de la phalange séleucide	Polybe, V, 85, 10
11	Mont Labos	209	Les Hyrcaniens combattent de front contre la phalange séleucide et ne cèdent que lorsque les troupes légères se montrent sur les hauteurs qui les dominent. Ils prennent alors immédiatement (εὐθέως) la fuite	Polybe, X, 31, 3
12	Mantinée	207	Les Tarentins et les mercenaires des deux armées se livrent un long combat avant que ceux des Achéens ne plient et s'enfuient	Polybe, XI, 13, 1-3

Tableau 5. Effondrements rapides (Tite-Live) :

N°	Événement/Lieu	Datation (<i>a.C.</i>)	Description	Référence
----	----------------	-----------------------------	-------------	-----------

1	Porte du Dipylon (Athènes)	200	Les Athéniens offrent la bataille devant leur porte aux Macédoniens. Philippe les charge avec ses cavaliers et les disperse. Les Athéniens fuient en désordre par la porte. La cohue est telle que les Macédoniens peuvent les massacrer impunément	Tite-Live, XXXI, 24, 10-17
2	Un fleuve près de Cnide en Grèce propre	200	Des Macédoniens tentent de harceler l'arrière-garde romaine au passage d'un fleuve. Les Romains font volte-face et chargent. Les Macédoniens ne tiennent pas et laissent beaucoup de morts et de prisonniers	Tite-Live, XXXI, 27, 6-7
3	Athaque (Lyncestide)	199	Un corps de 400 Tralles et 300 Crétois, appuyés par des cavaliers macédoniens, engagent un nombre équivalent de vélites et cavaliers romains. Les premiers pensaient livrer un combat à distance, mais les Romains chargent et cherchent le corps à corps. Les Macédoniens ne résistent pas et s'enfuient	Tite-Live, XXXI, 35, 1-7
4	Ottobolos en Lyncestide (1)	199	Les fourrageurs romains sont surpris par la cavalerie macédonienne et tombent dans les embuscades tendues par les forces royales. Un grand nombre périt en tentant de fuir vers le camp	Tite-Live, XXXI, 36, 9-11
5	Ottobolos en Lyncestide (2)	199	La cavalerie macédonienne et les archers crétois mettent en déroute et poursuivent la cavalerie romaine venue aider les fourrageurs. À l'arrivée des légions, les cavaliers romains font volte-face et les chasseurs deviennent proies	Tite-Live, XXXI, 37, 4-8
6	Pharkadon (1)	199	Un corps de 600 Étoliens est surpris par la cavalerie macédonienne. Ils sont dispersés au premier choc ; les Macédoniens parviennent à en tuer et capturés plusieurs en les séparant du gros des fuyards	Tite-Live, XXXI, 41, 14
7	Pharkadon (2)	199	Les Étoliens tiennent leurs retranchements tant que les Macédoniens n'avancent pas. Mais lorsque ces derniers touchent aux retranchements ils s'enfuient tous vers la montagne. Beaucoup sont tués ou faits prisonniers dans la déroute	Tite-Live, XXXI, 42, 5-6

8	Fleuve Aoos	198	Les Romains lancent une attaque surprise depuis les hauteurs sur les positions macédoniennes. Les soldats du roi, terrorisés, s'enfuient en désordre. Certains, ne trouvant pas d'échappatoire, sont forcés de faire face et sont massacrés	Tite-Live, XXXII, 12, 4-5
10	Cynoscéphales (1)	197	L'aile gauche de la phalange macédonienne prend la fuite dès l'apparition des éléphants	Tite-Live, XXXIII, 9, 7
11	Cynoscéphales (2)	197	L'aile droite de la phalange est prise à revers et s'effondre instantanément. Certains Macédoniens sont tués sur place, les autres jettent leurs armes et s'enfuient	Tite-Live, XXXIII, 9, 9-11
12	Rivière Némée	197	Les alliés des Macédoniens ne soutiennent pas le premier choc des Achéens et s'enfuient	Tite-Live, XXXIII, 15, 9
13	Stobi en Péonie	197	Les Macédoniens attaquent à l'improviste les Dardaniens qui ravagent le territoire de Stobi. Ils en tuent un grand nombre, surtout parmi ceux qui s'étaient dispersés pour piller	Tite-Live, XXXIII, 19, 3-4
14	Béotie	197	Les Béotiens tendent des embuscades aux Romains sur leur territoire ; ces derniers perdirent près de cinq cents hommes au total	Tite-Live, XXXIII, 29, 3-5 et 7
15	Argos	195	La garnison lacédémonienne d'Argos fait une sortie contre l'infanterie légère et la cavalerie romaine. Après une courte résistance, les Lacédémoniens sont refoulés dans la place	Tite-Live, XXXIV, 26, 2-3
16	Sparte	195	La cavalerie et l'infanterie légère romaine sont mis en difficulté par une attaque des Lacédémoniens. Mais lorsque l'infanterie lourde attaque, ces derniers fuient immédiatement dans la ville	Tite-Live, XXXIV, 28, 5
17	Ménélaion	195	Les Lacédémoniens tentent de prendre à revers l'armée romaine. Cette dernière se retourne et contre-attaque. Les hommes de Nabis ne résistent que peu de temps, fuient et sont massacrés par les Achéens	Tite-Live, XXXIV, 28, 10-11

18	Pleiaie	195	Philopoemen et les peltastes achéens attaquent de nuit et par le feu le camp de Nabis. Ils égorgent la plupart des Lacédémoniens qui ne succombent pas à l'incendie. Bien peu parviennent à s'échapper	Tite-Live, XXXV, 27, 4-8
19	Camp de Pyrrhos, près de Sparte (1)	195	Les mercenaires et Tarentins des Achéens attirent par une fuite simulée les forces lacédémoniennes qui leur contestent un torrent. Les peltastes achéens, embusqués, chargent les Lacédémoniens dispersés et les mettent immédiatement en fuite. Beaucoup sont tués ou faits prisonniers.	Tite-Live, XXXV, 29, 3-7
20	Camp de Pyrrhos (2)	195	Les Lacédémoniens se retirent par un sentier étroit mais sont rattrapés par la cavalerie et l'infanterie légère achéennes. Dès que les premiers cris retentissent à l'arrière-garde, les Lacédémoniens terrorisés abandonnent leurs armes et se dispersent dans les bois.	Tite-Live, XXXV, 30, 4-5
21	Sparte	195	Philopoemen fait embusquer des hommes tirés des troupes légères et équipés seulement de leur épée. Ils surprennent à la nuit tombée tous les Lacédémoniens qui tentent de rejoindre la ville, tuent ou font prisonniers un grand nombre d'hommes	Tite-Live, XXXV, 30, 9-11
22	Déliion	192	Les Séleucides sous les ordres de Ménippos attaquent par surprise les fourrageurs romains, en massacrent un grand nombre et font cinquante prisonniers	Tite-Live, XXXV, 51, 3-4
23	Thaumakoi	191	Les jeunes hommes de Thaumakoi tendent une embuscade aux Romains mais ceux-ci tournent leurs positions et s'emparent de leur cité. Les défenseurs quittent leur embuscade et sont massacrés alors qu'ils tentent de se réfugier dans leur ville	Tite-Live, XXXVI, 14, 12-15
24	Thermopyles	191	Les Étoliens qui gardent les hauteurs du Kallidromos sont surpris par les Romains alors qu'ils sont pour la plupart endormis. Ils sont mis en fuite et massacrés	Tite-Live, XXXVI, 18, 8
25	Pergame	190	Les Achéens sous les ordres de Diophanès chargent au pas de course, cavaliers et fantassins confondus, les Séleucides dispersés dans la plaine devant Pergame. Ces derniers, pour partie endormis, sont massacrés ou s'enfuient	Tite-Live, XXXVII, 20, 9-14

26	Pergame	190	Diophanès et les Achéens profitent de la retraite des Séleucides pour charger leur arrière-garde. Ces derniers ne les attendent pas et s'enfuient en désordre	Tite-Live, XXXVII, 21, 3
27	Magnésie du Sipyle (1)	189	Les cataphractes séleucides de l'aile gauche n'attendent pas la charge de la cavalerie romaine et tentent de fuir. Les uns se dispersent et les autres, embarrassés par leurs armures, sont pris ou tués	Tite-Live, XXXVII, 42, 2
28	Magnésie du Sipyle (2)	189	L'aile droite séleucide, formée des cataphractes et des alliés, attaquent de front et tournent dans le même temps l'aile gauche romaine. Fantassins comme cavaliers cèdent et s'enfuient.	Tite-Live, XXXVII, 42, 7-8
29	Magnésie du Sipyle (3)	189	Les cavaliers de l'aile droite séleucide, devant la contre-attaque des Macédoniens et des Thraces qui gardaient le camp romain et la charge des cavaliers d'Attale, fuient à leur tour	Tite-Live, XXXVII, 43, 6
30	Athamanie	189	Les Athamanes occupent les défilés et forcent les Macédoniens à rebrousser chemin. À l'arrivée de leurs alliés étoliens, ils attaquent depuis les hauteurs par l'arrière et les flancs la colonne. Les Macédoniens se dispersent et laissent un grand nombre d'hommes et d'armes aux mains de l'ennemi	Tite-Live, XXXVIII, 2, 6-11
31	Athamanie	189	Les Athamanes et les Étoliens atteignent un corps de mille Macédoniens qui se réfugie sur une montagne. Les premiers finissent par trouver des sentiers pour les atteindre ; les Macédoniens se dispersent et nombre de fuyards tombent dans les rochers	Tite-Live, XXXVIII, 2, 12-14
32	Tabai	189	Les cavaliers de Tabai chargent l'armée romaine et dès le premier choc jettent un grand désordre. L'armée romaine ne se débande pas entièrement et les cavaliers, dépassés par le nombre, se retirent dans la cité	Tite-Live, XXXVIII, 13, 12-13

33	Cuballum	189	Des cavaliers galates attaquent des avant-postes romains, y jettent le désordre et tuent ceux qu'ils peuvent prendre. La cavalerie romaine alertée sort du camp et charge ; les Galates s'enfuient, quelques-uns sont tués dans la poursuite	Tite-Live, XXXVIII, 18, 5-6
34	Près du Mont Olympe (Galatie)	189	Attale et le consul L. Manlius Vulso, accompagnés de 500 cavaliers, font une reconnaissance. Chargés par un millier de cavaliers galates, ils fuient. Quelques hommes sont tués dans la poursuite, un grand nombre de blessés	Tite-Live, XXXVIII, 20, 3
35	Mont Olympe	189	Alors que les combats à distance éprouvent durement les Galates, la perspective de la charge des légionnaires dans le camp suffit à disperser ceux qui tiennent encore	Tite-Live, XXXVIII, 23, 1
36	Campagne en Galatie	189	Les cavaliers galates qui chassent l'escorte du consul sont chargés par un détachement de cavaliers qui étaient partis au fourrage. Les Galates plient et s'enfuient au premier choc	Tite-Live, XXXVIII, 25, 14-15
37	Campagne en Galatie	189	Comme au Mont Olympe, les Galates sont mis en difficulté lors des échanges de tirs. Les Romains lancent la charge, les Galates cèdent et se dispersent instantanément	Tite-Live, XXXVIII, 27, 1-2
38	Défilés de Tempyra	Hiver 188/7	Les Romains mettent en déroute au premier choc les Thraces qui gardent les défilés	Tite-Live, XXXVIII, 41, 7
39	Kallikynos (1)	171	La charge des Thraces met rapidement en déroute les Italiens et l'aile droite romaine	Tite-Live, XLII, 59, 2-3
40	Kallikynos (2)	171	La charge de la cavalerie macédonienne au centre met en fuite au premier choc les alliés grecs de Rome. La chasse n'est arrêtée que par l'intervention de la cavalerie thessalienne	Tite-Live, XLII, 59, 4-6
41	Uscana	170/169	La garnison d'Uscana fait une sortie avec le soutien des habitants. Les Romains, qui ne pensaient pas devoir livrer combat, ne soutiennent pas le premier choc, s'enfuient et sont massacrés	Tite-Live, XLIII, 10, 4-7

42	Phanota	169	Les Romains abandonnent le siège de Phanota et se retirent ; les hommes de la garnison poursuivent la colonne, l'atteignent et l'attaquent à l'improviste au niveau des bagages ; ils tuent 1000 hommes et font 200 prisonniers	Tite-Live, XLIII, 23, 2
43	Antigoneia en Étolie	169	Les Épirotes servant du côté macédonien tendent une embuscade à la garnison d'Antigoneia, sortie de la ville à la poursuite des fourrageurs macédoniens. Les Épirotes en auraient tué mille et fait 100 prisonniers	Tite-Live, XLIII, 23, 4-5
44	Antigoneia en Chalcidique	169	Les Macédoniens d'Antigoneia tombent sur les Romains qui s'étaient dispersés pour piller leur territoire ; ils les poursuivent jusqu'à la mer. Ils auraient tué environ 1500 hommes et fait autant de prisonniers	Tite-Live, XLIV, 10, 9
45	Scodra	168	Les Illyriens tentent une sortie contre les Romains mais sont rapidement repoussés. Deux cents fuyards auraient été massacrés aux portes de la cité	Tite-Live, XLIV, 20, 7-9
46	Chios	168	Une flotte d'Eumène transportant des cavaliers galates est surprise par une escadre macédonienne. Une partie des navires s'échouent sur les côtes de Chios et les Galates tentent de fuir vers la ville. Les Macédoniens débarquent et les prennent en chasse : ils en auraient tué 800, capturé 200	Tite-Live, XLIV, 28, 8-14
47	Pydna	168	Les Péligniens tentent de charger frontalement les Peltastes. Ils sont rapidement repoussés ; tous les hommes du premier rang auraient été tués	Tite-Live, XLIV, 41, 9 et Plutarque, <i>Vie de Paul-Émile</i> , XX, 1-4
48	Pydna	168	La charge des éléphants et l'attaque des alliés latins des Romains mettent en déroute l'aile gauche macédonienne. Les cavaleries macédoniennes et thraces se retirent si vite du combat qu'elles n'éprouvent que peu de pertes	Tite-Live, XLIV, 41, 3-4 et 42, 1-3

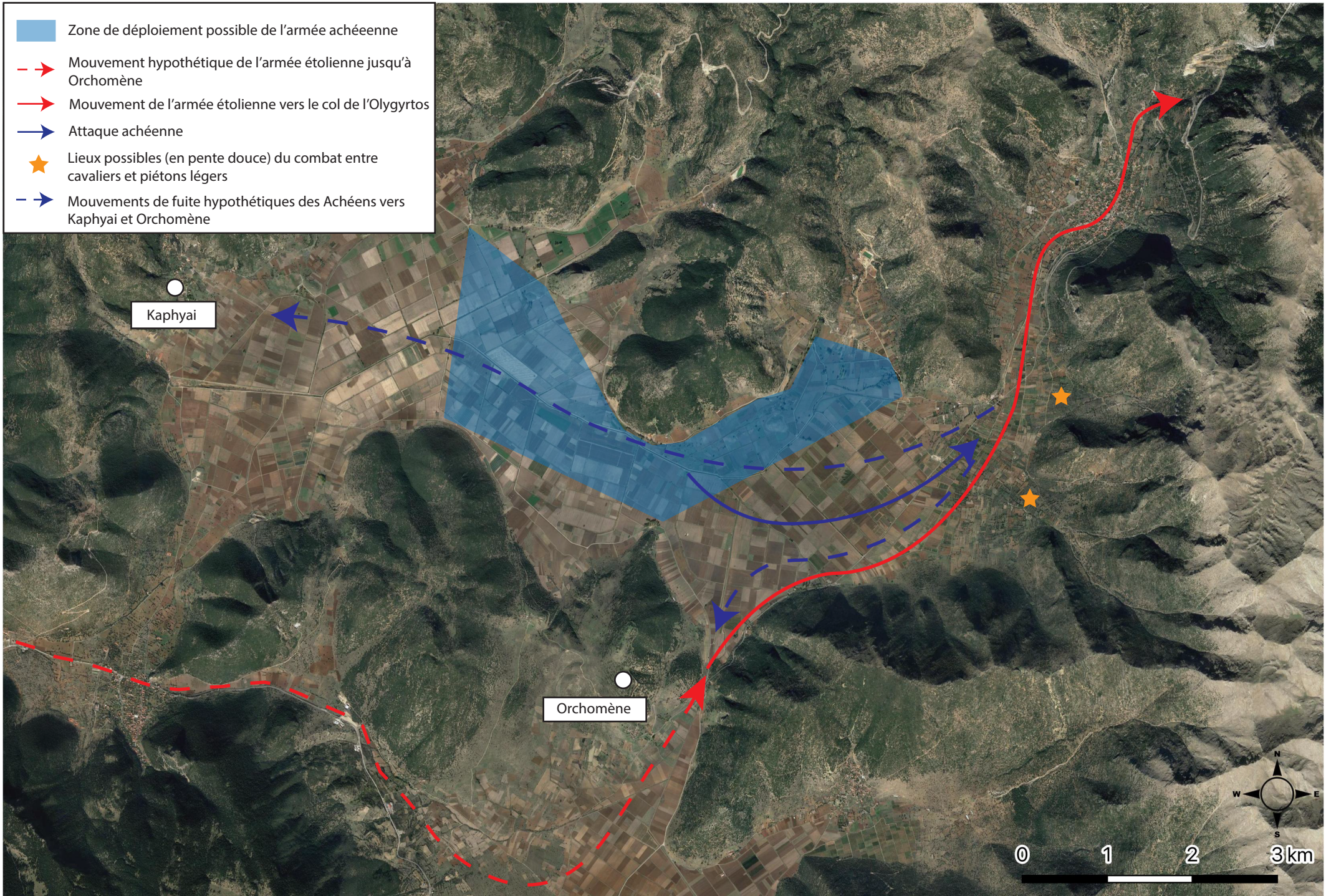
Tableau 6. Combats frontaux de longue durée (Tite-Live) :

N°	Événement/Lieu	Datation (a.C.)	Description	Référence
1	Élis	208	Le roi Philippe charge avec ses cavaliers une cohorte romaine. Son cheval est abattu par un <i>pilum</i> et la charge est arrêtée ; les Romains contre-attaquent, mais les Macédoniens ne plient pas. Le roi combat à pied au milieu de ses cavaliers et, après la mort de plusieurs d'entre eux, remonte à cheval et donne le signal de la fuite	Tite-Live, XXVII, 32, 5-6
2	Dassarétide	199	Des cavaliers romains et macédoniens envoyés en éclaireurs se rencontrent par hasard. Les deux forces combattent pendant plusieurs heures (<i>per aliquot horas</i>) avant de se retirer. Les Macédoniens ont perdu 40 des leurs, les Romains 35	Tite-Live, XXXI, 33, 6-11
3	Macédoine	199	Les Dardaniens, assaillis par l'infanterie légère et des cavaliers macédoniens, serrent les rangs et se retirent progressivement, jusqu'à être hors d'atteinte. Peu des leurs tombent, mais beaucoup sont blessés	Tite-Live, XXXI, 43, 1-3
4	Cynoscéphales (1)	197	Flux et reflux (entraînés par les arrivées alternées de renforts) des cavaliers et des troupes légères des deux camps lors du combat pour la hauteur	Tite-Live, XXXIII, 7, 5-13 et 8, 6 ; Plutarque, <i>Vie de Flamininius</i> , VIII, 2
5	Rivière Némée	197	Les Macédoniens, abandonnés par leurs alliés, tiennent malgré tout. Après un combat d'une durée indéterminée, ils reculent, sont finalement enfoncés et se dispersent	Tite-Live, XXXIII, 15, 11-12
6	Alabanda	197	Les Achéens chargent les Agrianes ; la lutte est indécise. Enfin, ces derniers reculent et se dispersent	Tite-Live, XXXIII, 18, 17-18

7	Alabanda	197	Les Macédoniens tiennent encore quand l'aile gauche s'effondre. Ils tentent de former un carré défensif en présentant leurs piques dans toutes les directions. La confusion s'installe, les hommes paniquent et s'enfuient	Tite-Live, XXXIII, 18, 14-16
8	Thermopyles	191	Les Romains parviennent jusqu'aux positions séleucides mais ne peuvent rompre la phalange. Plusieurs tombent sous les coups des sarisses, jusqu'à la débandade des Séleucides déclenchée par l'arrivée des forces de Caton	Tite-Live, XXXVI, 18, 8
9	Campagne de Magnésie du Sipyle	189	Des cavaliers galates et des archers des forces séleucides attaquent les avant-postes romains, sans parvenir à les enfoncer. Le combat se prolonge jusqu'à l'arrivée de renforts romains qui mettent en fuite leurs ennemis. Des cavaliers galates furent atteints sur les bords d'une rivière et tués	Tite-Live, XXXVII, 38, 3-4
10	Campagne de Magnésie du Sipyle	189	Un avant-poste romain est attaqué par 3000 cavaliers et fantassins séleucides. Le combat se prolonge mais les Romains finissent par repousser leurs opposants. Ils en tuent une centaine et font autant de prisonniers	Tite-Live, XXXVII, 38, 7
11	Magnésie du Sipyle	189	La phalange séleucide tient un long moment sous une pluie de projectiles mais finit par plier lorsque les éléphants affolés brisent leur formation	Tite-Live, XXXVII, 42, 4-6 et 43, 7
12	Mont Olympe	189	Long combat à distance entre les Romains et les Galates, qui finit par tourner à l'avantage des premiers	Tite-Live, XXXVIII, 21, 4-7
13	Campagne contre les Tectosages	189	Les cavaliers du consul tiennent face une charge de cavaliers galates et livrent combat pendant quelque temps. Ils sont finalement poussés à la fuite	Tite-Live, XXXVIII, 25, 11-13
14	Campagne contre les Trocmes et les Tectosages	189	Comme au Mont Olympe, la première phase du combat est un long échange de tirs, qui met en grande difficulté les Galates	Tite-Live, XXXVIII, 27, 5-7

15	Pydna	168	Une partie des corps de la phalange macédonienne, alors que la ligne est brisée, livrent une résistance désespérée.	Tite-Live, XLIV, 42, 1 et 4
----	-------	-----	---	-----------------------------

Annexe 5. Topographie et combats à Kaphyai (220 a.C.)





1- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 70, I 449, fig. 1-6



2- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 72, I 449, fig. 6 et I 450, fig. 1-4



3- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 74-75, I 451, fig. 1-10



1- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 76, I 452, fig. 1-4



2- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 77, I 453, fig. 1-5



3- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 78, I 454, fig. 1-5



1- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 79, I 455, fig. 1-4



2- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 81, I 456, fig. 1-3



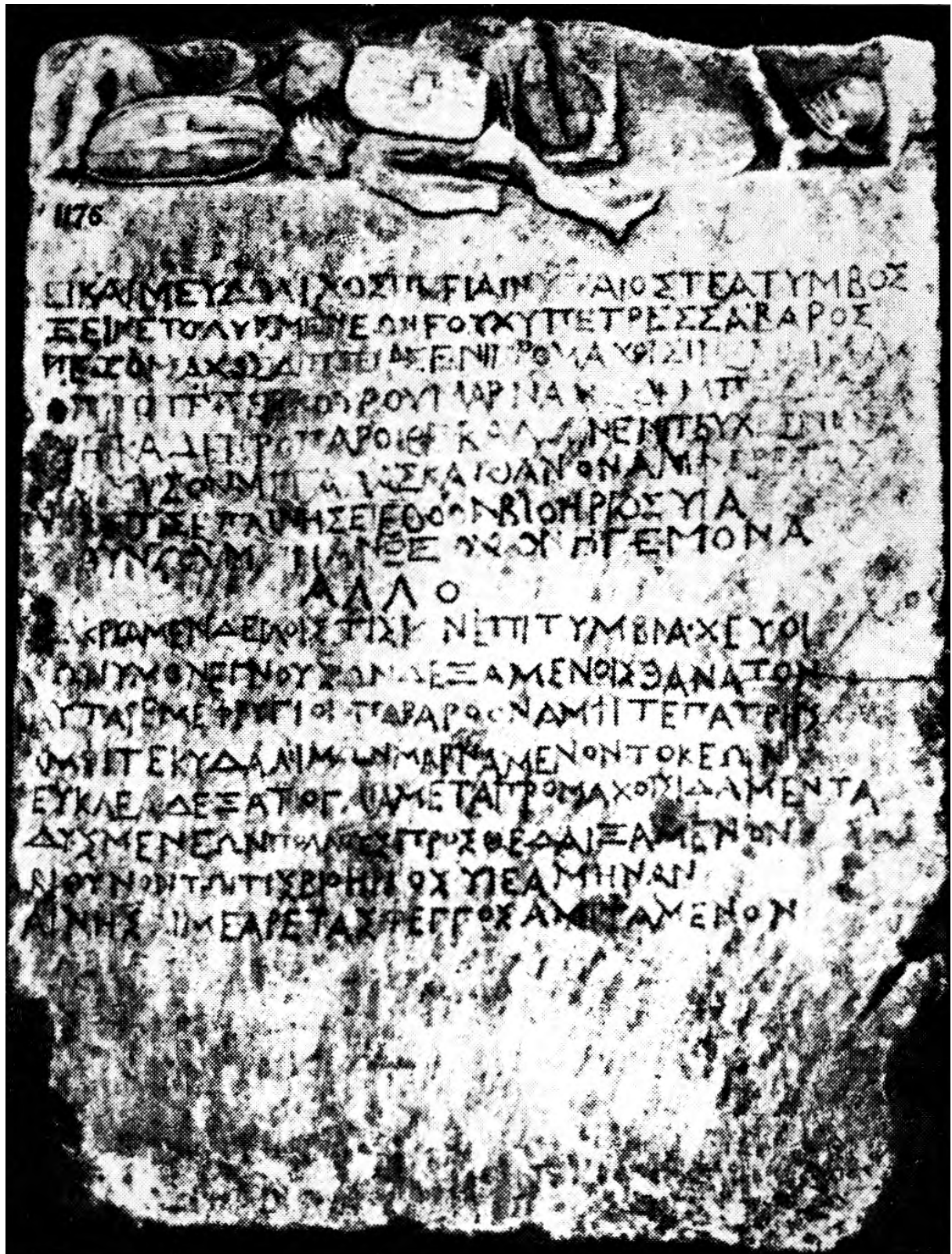
3- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 83, I 457, fig. 1-4



1- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 85, I 458, fig. 1-4



2- A. Landskron, *Das Heroon von Trysa*, Vienne, 2015, pl. 86, I 459, fig. 1-2



I- B. Bar-Kochva, « Menas' Inscription and Curupedion », *Scripta Classica Israelica* 1, 1974, pl. I



1- U. Peschlow, A. Peschlow-Bindokat, M. Wörrle, « Die Sammlung Turan Beler in Kumbaba bei Şile (II). Antike und byzantinische Denkmäler von der bithynischen Schwarzmeerküste », *Istanbuler Mitteilungen* 52, 2002, n° 103, p. 433-434, fig. 1d



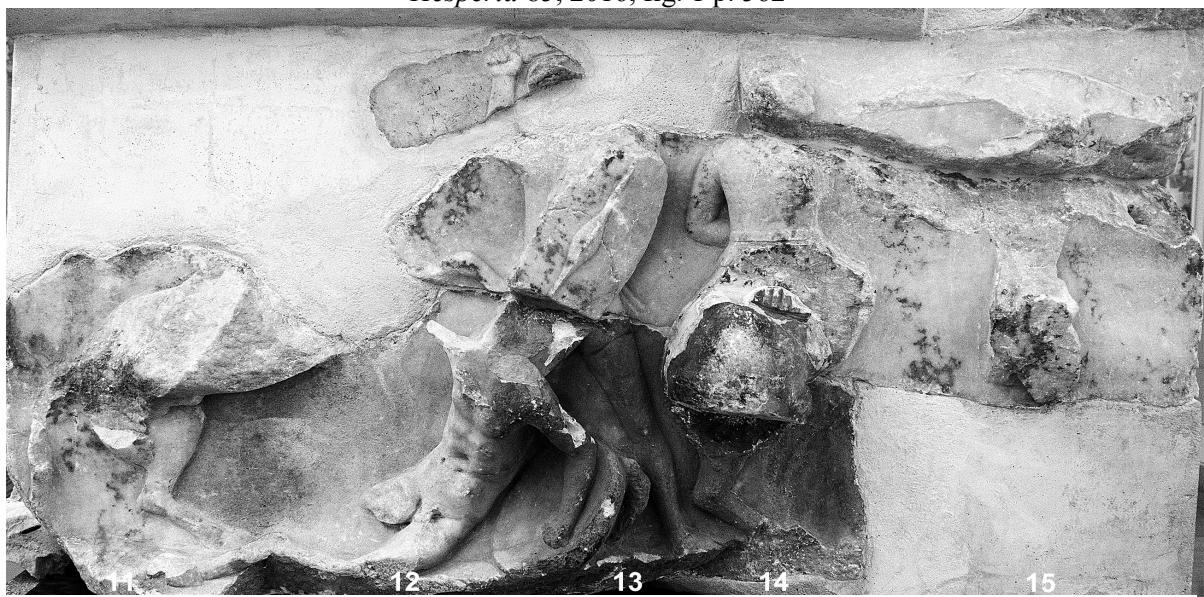
2- M.-Th. Couilloud-Le Dinahet, « Les rituels funéraires en Asie Mineure et en Syrie à l'époque hellénistique (jusqu'au milieu du I^{er} siècle av. J.-C.) », dans Fr. Prost (dir.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée*, Rennes, 2003, p. 65-95, fig. 1.



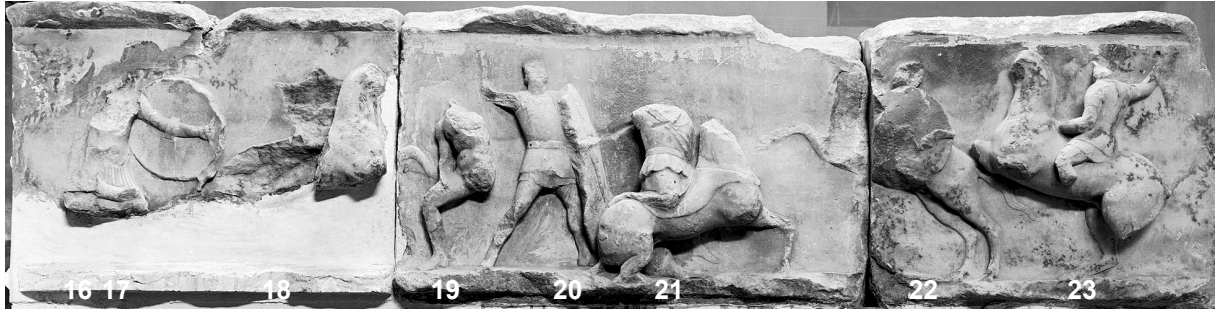
1- F. Pirson, *Ansichten des Krieges. Kampfreliiefs klassischer und hellenistischer Zeit im Kulturvergleich*, Wiesbaden, 2014, pl. 42-4



2- M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, fig. 1 p. 562



3- M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, fig. 4 p. 564



1- M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, fig. 5 p. 565



2- M. J. Taylor, « The Battle Scene on Aemilius Paullus's Pydna Monument : A Reevaluation », *Hesperia* 85, 2016, fig. 7 p. 567



1- E. Petersen et F. von Luschan, *Reisen im Südwestlichen Kleinasien*, Vienne, 1889, p. 190



2- C. A. Picón et S. Hemingway (éd.), *Pergamon and the Hellenistic Kingdoms of the Ancient World*, New York, 2016, n° 187, p. 249